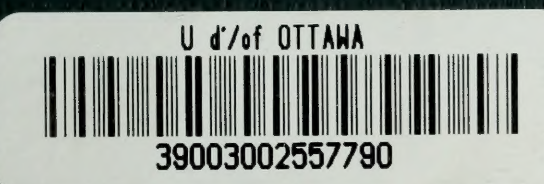
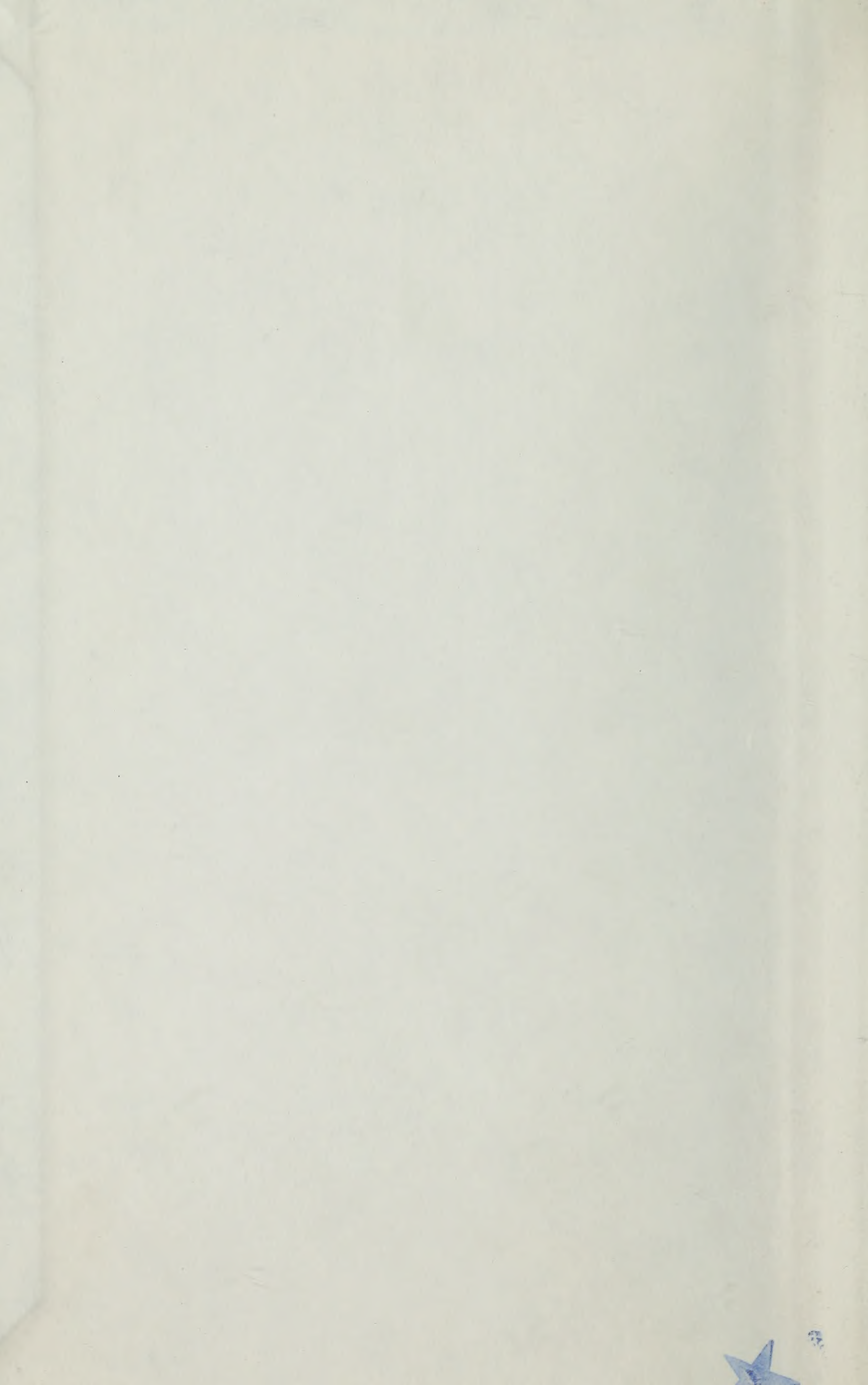

U d'/of OTTAWA
39003002557790



Restif de la Bretonne

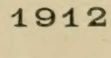
Son Fétichisme

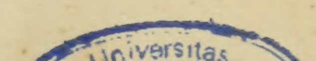
PAR

L. CHARPENTIER



BORDEAUX
IMPRIMERIE MODERNE — A. DESTOUT AINÉ & Cie
139, Rue Sainte-Catherine et 8, Rue Paul-Bert
—
1912





Je dédie ce travail :

A MON PÈRE

ET A TOUS LES MIENS

A mon Ami

MARC JOBARD

A mes Camarades

Les Docteurs CLAUDE, GIUDICELLI, ROBIN, BEVENGUT,

TRÉGAN, DAUVERT, LAURENCE et CHABIRON

A MONSIEUR LE DOCTEUR GAIRAL

MAIRE DE CARIGNAN
CONSEILLER GÉNÉRAL DES ARDENNES
PRÉSIDENT DE L'UNION DES SYNDICATS MÉDICAUX DE FRANCE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A CELUI QUI M'A APPRIS A LIRE

ET

A MES PROFESSEURS DU COLLEGE DE SEDAN

A MONSIEUR LE DOCTEUR CHEVALIER

MÉDECIN GÉNÉRAL DE LA MARINE
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
ET DES COLONIES
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER D'ACADÉMIE

A MONSIEUR LE DOCTEUR GOMBAUD

MÉDECIN PRINCIPAL DE LA MARINE
SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE ET DES COLONIES
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER D'ACADÉMIE

A MONSIEUR L. DE BORDES DE FORTAGE

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BORDEAUX

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DE GUYENNE

Monsieur,

Grâce à votre collection sans pareille des œuvres de Restif, grâce surtout aux détails que vous m'avez appris sur la vie de cet homme que vous connaissez si bien, j'aurais dû faire de ce travail tout autre chose que ce qu'il est. Mais, pour cela, il m'eût fallu la plume de Restif et surtout, comme à lui : une Muse.

Oserai-je cependant, malgré son peu de valeur, vous dédier cette thèse et pouvoir reconnaître de cette façon votre bonté pour moi et la marque inestimable de confiance que vous m'avez témoignée en me prêtant ces trésors sans prix : les œuvres de Restif.

A MONSIEUR LE DOCTEUR G. CHAVANNAZ

PROFESSEUR DE CLINIQUE GYNÉCOLOGIQUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE BORDEAUX
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE DE PARIS
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Hommage de son élève.

A MONSIEUR LE DOCTEUR J. ABADIE

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

MÉDECIN DES HOPITAUX

OFFICIER D'ACADÉMIE

Cher Maitre,

Ce travail vous nous l'avez inspiré.

Me pardonnerez-vous d'avoir, en l'acceptant, trompé votre attente et de n'avoir pas su l'exposer suivant l'idée que vous vous en étiez faite. Puis-je emporter l'espoir que vous ne regretterai pas de me l'avoir confié; voilà ce que je n'ose espérer.

Et maintenant, c'est de la charmante façon avec laquelle vous m'avez toujours accueilli et de votre si grande bienveillance que je veux vous remercier en vous assurant de ma continuelle reconnaissance.

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE DOCTEUR E. RÉGIS

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

CHARGÉ DU COURS DE CLINIQUE DES MALADIES MENTALES

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Que je remercie d'avoir accepté la présidence de cette thèse et de toute la bonté qu'il m'a témoignée pendant mes années d'étudiant.

A tous ceux qui depuis cinq ans furent nos maîtres.

Nous voudrions, en terminant nos études, leur dire la tristesse qui s'empare de nous et l'émotion qui nous trouble à l'idée de les quitter.

Pendant ces années de bonheur que furent nos années d'étudiant, nous avons vécu sans souci, doucement bercé par leurs voix et conduit peu à peu jusqu'à ce jour.

Aussi, c'est profondément triste que nous nous voyons désormais seul, loin de leurs conseils et de leur bonté.

Plus longtemps nous voudrions prolonger notre séjour auprès de vous, chers Maîtres, mais c'est impossible et, le cœur serré à l'idée de ce départ si proche, nous venons maintenant vous remercier.

Merci, Messieurs les Professeurs Paul et Maurice Bouin qui, à Nancy, avez décidé de notre avenir et guidé nos premiers pas.

Merci, Messieurs les médecins-majors Favier, Larrieu, Hemery, dont la bonté nous a fait regretter notre année de service militaire ; qui nous avez appris les premières notions pratiques de notre art.

Parmi les médecins de la Marine, c'est avec un sentiment de profonde gratitude que nous évoquons vos noms, Messieurs les docteurs Pfhil, Valence, Béguin, Lucas, Boudou, Maillu et Chabannes, car vous avez tenu à ce que notre séjour auprès de vous nous soit profitable et jamais nous n'oublierons votre bonté et votre justice.

Mais ici, dans cette Faculté, notre embarras est grand pour montrer notre reconnaissance, car partout nous avons reçu le même accueil de bienveillance et nous remercions tous ceux que nous avons approché dans le cours de nos études.

Mais surtout :

M. le Professeur Gentes, qui nous a tant encouragé pendant notre première année.

M. le Professeur Layet qui, non content de nous faire profiter de son enseignement, nous a prodigué maints conseils des plus utiles. C'est avec une bien douce émotion que nous nous souvenons des soirées passées dans son Laboratoire, pendant lesquelles il nous instruisait sur la vie d'une façon que sa parole, pleine d'humour, rendait plus qu'intéressante.

M. le Professeur Auché, qui nous a reçu avec tant de bienveillance auprès de lui et qui nous a ouvert son Laboratoire pour nous y laisser travailler à notre aise.

M. le Professeur Lagrange, à qui nous sommes si reconnaissant de la haute opinion qu'il eût toujours de nous.

INTRODUCTION

Si au lieu de naître à Sacy et d'avoir en lutinant les jolies Bourguignonnes dans les apports de son pays remarqué leurs petits pieds, si au lieu d'avoir porté ses pas vers Paris, Restif de la Bretonne avait vu le jour parmi les vignes de la Gascogne et que Bordeaux eût marqué le but de son voyage, peut-être n'eût-il jamais connu ce joli pied féminin qui eut sur ses sens un attrait aussi puissant. Nous n'aurions pas ces pages ravissantes que la plus folle passion anime et qui nous donnent aujourd'hui les matériaux nécessaires pour notre travail.

Depuis longtemps déjà, littérateurs et bibliophiles, admirateurs de Restif, avaient, dans les ouvrages qu'ils lui consacrèrent, parlé de ce goût particulier pour la chaussure féminine. Parmi les médecins, ce fut d'abord Kraft-Ebing qui le signala comme fétichiste. Puis le docteur Laurent dans son livre *Fétichistes et Erotomanes* et le docteur Louis qui, dans la *Chronique médicale,* a laissé paraître un article sur la perversion sexuelle de Restif.

Chose curieuse, c'est de Bordeaux que partit l'hommage, non des moins enthousiastes, qui accompagne maintenant le buste de Restif : le quatrain que lui adressa l'avocat Marandon.

A Bordeaux aussi, son premier biographe, Charles Monselet, vit le jour cours du Chapeau-Rouge où son père tenait commerce.

Et quand, guidé par M. le Professeur agrégé Abadie, nous avons entrepris ce travail, quand n'ayant entre nos mains que *Monsieur Nicolas* nous songions avec effroi aux multiples démarches qu'il allait falloir faire dans les bibliothèques pour retrouver les livres si rares et si chers de Restif, nous ne pensions guère que tout près de nous se trouvait une collection

unique des œuvres de notre auteur. Nous ne savons comment remercier M. de Bordes de Fortage, qui, avec sa complaisance et sa bonté sans pareilles, a mis à notre disposition, non seulement les livres de Restif, mais aussi, ce qui est plus précieux encore, tous les documents qu'il avait recueillis sur lui, tous les renseignements sur sa vie, ses parents, ses amis, sur ceux dont il a parlé ; les estampes de Binet qui ornent ses ouvrages et surtout les manuscrits de Restif. Nous avouerons que c'est avec une respectueuse émotion que nous avons regardé, puis tenu entre nos mains ces manuscrits jaunis par le temps, dont l'encre décolorée nous apportait au delà des ans un peu de Restif lui-même et l'aveu de son fétichisme.

Que nous regrettons alors de ne pouvoir disposer de plus de temps pour utiliser tous ces trésors si aimablement prêtés et pouvoir faire de Restif une étude tout autre que celle que nous donnons aujourd'hui.

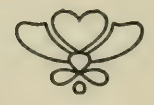
Ce travail nous le diviserons en quatre chapitres :

Dont le premier traitera de l'écrivain ;

Le second parlera de l'homme ;

Au troisième, nous étudierons et suivrons le fétichisme de Restif pendant sa vie et à travers ses œuvres.

Dans le dernier enfin nous montrerons la nature de son fétichisme.



CHAPITRE PREMIER

L'ÉCRIVAIN

Nicolas-Edme Restif naquit le 23 octobre 1734, à Sacy, petit village bourguignon, maintenant dans le département de l'Yonne. Il prit le nom « de la Bretonne », qui était celui d'une petite ferme paternelle où il passa les premières années de sa vie ; nom qu'il prit à l'époque où il publia ses premiers ouvrages.

Sorti d'une famille de paysans honnêtes et aisés, son père l'employa aussitôt qu'il put se conduire à garder les troupeaux. Presque seul il apprit à lire, tandis qu'en même temps se développait son goût de la nature et des occupations rustiques. Comme il aimait alors son béliard, ses mouches à miel et son poirier !

Mais à onze ans on le conduisit à Paris, auprès de son frère l'abbé Thomas, qui était maître des enfants de chœur à l'hôpital de Bicêtre. Il resta auprès de ce dernier un an et demi, puis revint à Sacy lorsque les Jansénistes de Bicêtre furent expulsés. Placé chez un autre parent, curé d'une paroisse voisine de la sienne, il apprit la grammaire et le latin. Son instruction fut des plus modestes, mais son goût pour la lecture des ouvrages anciens ou modernes y suppléa en partie. Et il raconte lui-même comment, à quatorze ans, la lecture des comédies de Térence le transporta de joie. Ce fut pour lui comme une révélation et dès lors il souhaita de pouvoir écrire et d'être auteur littéraire.

Quant il eut dix-sept ans, son père le plaça en apprentissage chez un imprimeur d'Auxerre, Michel-François Fournier, qu'il

désigne dans ses ouvrages sous le nom de M. Parangon. Il resta quatre ans chez ce dernier. Ses exploits amoureux à cette époque et, en particulier, le vif amour qu'il conçut pour Mme Parangon font date dans sa vie.

Son apprentissage fini, il partit pour Paris et entra comme ouvrier imprimeur à l'Imprimerie royale. Sorti de cet atelier, il travailla successivement dans plusieurs maisons. C'est à ce même moment qu'il mène une vie dissipée, remplie d'aventures de toutes espèces, dont la plupart se déroulent dans les plus mauvais lieux. Bientôt sans argent, sans travail, il quitte Paris et revient à la campagne. Nous le retrouvons ensuite dans une imprimerie de Dijon, qu'il abandonna pour revenir à Auxerre chez son ancien patron M. Parangon. Agé alors de vingt-six ans, il se maria sur les conseils de ce dernier avec une jeune fille du nom d'Agnès Lebègue. Mais sa femme, légère et coquette, fit rapidement mauvais ménage avec lui. C'est là le motif qui le fit se fâcher avec son patron et repartir pour Paris où il exerça son métier à l'imprimerie Quillau. A Paris, sa femme, qui se piquait de bel esprit et de belles-lettres, s'entoure de joyeuse compagnie, tandis que lui-même consacrait ses heures de loisir à errer dans les rues, suivant les femmes, cherchant les aventures, contant fleurette aux petites ouvrières et aux marchandes, s'exerçant aussi aux épitres amoureuses ; cette vie misérable dura sept ans. En 1767, à l'âge de trente-trois ans, il vit subitement réapparaître ce goût et cette tendance qu'il avait eus dans son jeune âge : devenir auteur. C'est un petit événement, sans grande importance, qui s'était passé sous ses yeux dans une famille et l'avait enthousiasmé, qui décida sa vocation nouvelle. Il se mit à l'écrire, y joignit quelques lettres, quelques historiettes romanesques et publia son premier ouvrage : *La Famille vertueuse*, en 4 volumes, publication qui fut faite sous le nom de M. de la Bretonne. Désormais, presque sans arrêt, vont se succéder des ouvrages de valeur très différente composant la plus extraordinaire des productions littéraires de la fin du XVIIIe siècle. Mais avec sa vie d'auteur commença la plus stupéfiante existence de bohème que l'on puisse rêver : vivant dans

une mansarde, mangeant quand il en avait le temps, négligeant tout soin de propreté, passant son temps à écrire ou à porter ses hommages aux belles.

En 1768, parut *Lucile ou les Progrès de la vertu*, par un Mousquetaire, petit livre de 200 pages que Restif écrivit en vingt jours et qui lui rapporta trois louis. Il conte l'histoire d'une jolie fille qu'un amour contrarié fait fuir ses parents, qu'une appareilleuse rencontre et capture pour en faire un objet de plaisir, mais qui, grâce à sa constante vertu, voit arriver pour le contentement de tous la fin de ses maux. L'année suivante, il donna *Le Pied de Fanchette ou l'Orpheline française* ou encore *Le Petit Soulier couleur de rose*. Dans les trois petits volumes qui composent ce roman, l'auteur laisse éclater pour la première fois sa passion pour les petits pieds et les jolies chaussures de femme. En 1769, toujours, apparaissent successivement *La Confidence nécessaire*, en deux volumes, où l'auteur brode sur ses amours personnelles ; *La Fille naturelle*, deux autres volumes qui racontent l'histoire d'un père riche qui fait l'aumône à sa fille naturelle sans le savoir. *Le Pornographe ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées propre à prévenir les malheurs qu'occasionnent le publicisme des femmes* paraît aussi en 1769. Cet ouvrage, le premier d'une série dénommée par l'auteur *Idées singulières*, eut un succès marqué. Il est rédigé sous forme de lettres adressées par un ex-libertin assagi à un de ses amis. Ce projet de règlement comporte l'établissement et l'organisation de « Parthénions » sous le contrôle et la protection du gouvernement. Le second recueil des *Idées singulières* parut, en 1780, sous le titre : *La mimographe ou Idée d'une honnête femme pour la réformation du théâtre*. De 1770 à 1776 parurent : *Le Marquis de T*** ou l'Ecole de la Jeunesse*, *Adèle de Cominge ou les Lettres d'une fille à son père*, *La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, *Le ménage Parisien ou Déliée et Sautentout*, *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité* « qui contiennent entre autre chose une thèse de médecine, soutenue en enfer et précédée de la lettre d'un excorporé à son médecin », le *Fin Matois ou Histoire du grand taquin*, traduite de l'espagnol Quévédo.

Tandis que Restif menait une vie étrange, tourmentée, malheureuse et de mœurs douteuses, tandis qu'il vivait du maigre produit de ses productions littéraires, il composait une œuvre d'allure nouvelle que l'on a pu considérer comme le premier des romans naturalistes. C'est un roman plein de vie et d'expression, duquel Grimm écrivait : « Il y a longtemps que nous n'avons pas lu d'ouvrage français où nous ayons trouvé plus d'esprit, d'invention, de génie... » ; et dont Sébastien Mercier proclamait le succès en ces termes : « Tout le monde a voulu le lire et le plus grand nombre y a trouvé des peintures saisissantes, des caractères fièrement dessinés, une connaissance profonde des mœurs de la capitale, vues dans une certaine classe d'hommes, une énergie effrayante dans plusieurs tableaux de corruption et de crimes, détails qui supposent dans l'auteur beaucoup d'imagination. Il y a des traits de vérité et de génie, mais il n'épargne pas assez les couleurs, il les accumule, et quelquefois elles sont si fortement, si durement exprimées que l'œil s'en épouvante... Il y a de l'étendue, du caractère, de l'action, du mouvement, un aspect moral sous une forme quelquefois hideuse ; enfin, une grande hardiesse de pinceau... »

Cet ouvrage, c'est : *Le Paysan perverti ou les Dangers de la ville.* C'est le premier que Restif ait signé sur la couverture. Une première édition de 3.000 exemplaires, parue en 1775, fut enlevée en deux mois ; une seconde, en quatre volumes, parut quelques mois après bientôt suivies de plusieurs autres. Pour l'une des dernières fut faite une série de 82 estampes dessinées par Binet, gravées par Berthet, sous la direction de Restif, destinées à illustrer le texte. Le paysan perverti, c'est Restif lui-même mis en scène, sous le nom d'Edmond, au milieu de personnages réels qu'il avait connus en Bourgogne, à Auxerre, à Paris : « Ainsi, écrit plus tard l'auteur, ce personnage romantique est un composé de vérités, dont ma propre vie a fourni la moitié des détails et le reste, non moins vrai, je l'ai pris à d'autres. »

Il était devenu célèbre. De cette époque datent ses relations avec Sébastien Mercier, Beaumarchais, Rivarol, Sylvain Maré-

chal, Grimod de la Reynière fils qui se fit particulièrement son protecteur. Sa réputation fut portée à l'étranger par des éditions allemandes de son premier chef-d'œuvre ; le soin apporté aux costumes des personnages dans les estampes de son livre lui valent d'être considéré hors de France comme un arbitre des élégances féminines.

Avec le succès, avec des éditeurs plus honnêtes, l'aisance était arrivée, mais il poursuivait toujours son œuvre de romancier fécond, au milieu d'aventures toujours singulières dont on retrouve la trace dans ses livres.

L'Educographe ou le Nouvel Emile ou l'Educateur des pères était destiné à former le troisième recueil des *Idées singulières*. L'impression en fut arrêtée et il n'en existe que deux exemplaires : un à la Bibliothèque de l'Arsenal, l'autre est la propriété de M. de Bordes de Fortage. *Les Gynographes ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes*, *Le Quadragénaire ou l'Age de renoncer aux passions* qui n'est que le recueil de lettres galantes ou amoureuses que l'auteur avait écrites aux jolies ouvrières d'une marchande de modes, *Le Nouvel Abeilard ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, où l'auteur se propose de « faire faire l'amour aux jeunes gens sans danger pour leurs mœurs », c'est-à-dire par lettres et avec portraits en mains, sont autant d'ouvrages parus de 1776 à 1778.

il faut signaler l'apparition en 1779 d'un nouveau roman intitulé : *La Vie de mon Père* ou la « vie des paysans peinte par un paysan, est une œuvre unique en notre littérature », a écrit M. Funck-Brentano, « pleine d'un charme exquis et reposant de simplicité rustique ». C'est de cette œuvre que quelqu'un dit lors de son apparition : « Je voudrais que le ministère fît tirer 100.000 de ces deux petites parties pour les distribuer gratis à tous les chefs de villages ». Cette œuvre, d'un genre bien différent de celles qui ont précédé et de celles qui vont suivre, mérite une mention spéciale dans l'œuvre de Restif de la Bretonne. Notons encore que cette œuvre fut réimprimée au

XIXe siècle pour servir à l'instruction des enfants et parut dans la collection intitulée : « Bibliothèque des romanciers chrétiens ».

Dans *La Malédiction paternelle* on trouve les plus jolis dessins que Binet ait jamais faits ; dans *La Découverte australe par un homme volant ou le Dédale français* on rencontre, au milieu de productions étranges d'une imagination débordante, l'établissement d'un système cosmogonique qui rappelle les idées postérieures de Darwin, et la description d'une machine à voler qui précède de plusieurs années le premier ballon des frères Montgolfier et de Blanchard. Dans *L'Andrographe ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe pour opérer une réforme générale des mœurs et par elle le bonheur du genre humain,* Restif reprend la quatrième série de ses *Idées singulières* et se montre comme un véritable précurseur de Fourier, comme le premier créateur du Phalanstère, comme le premier défenseur du socialisme et du communisme.

La renommée sans cesse grandissante de Restif, faite à la fois de l'étrangeté de sa vie et de ses ouvrages, devait s'étendre encore par la publication d'un nouvel ouvrage, en deux parties et 42 volumes, paru pour la première fois de 1780 à 1782, avec le titre : *Les Contemporaines ou Avantures des plus jolies femmes de l'âge présent.* Les 444 histoires des *Contemporaines* sont des histoires de femmes de tous les mondes, ainsi qu'en témoignent les sous-titres : « Les Contemporaines du commun ou Avantures des belles marchandes, ouvrières, etc. » ; « Les Contemporaines par gradation ou Avantures des jolies femmes de l'âge actuel, suivant la gradation des principaux états de la société » ; « Les Contemporaines mêlées ». On y voit se succéder la jolie épicière, la jolie boulangère et la belle bouchère ; la jolie couturière et la belle confiseuse ; la jolie poissarde et la jolie gargotière ; les jolies crieuses des rues de Paris ; l'Intendante, la Présidente au Présidial et la Présidente au grenier à sel, l'avocate au roi et la jolie greffière, la belle oculiste et la jolie dentiste, la marquise, la comtesse, la baronne et la vicom-

lesse, les opéradiennes et les ariétteuses, les figurantes et les chanteuses des chœurs, etc., etc.

Paris parla beaucoup de ces histoires. On savait que Restif les écrivait après les avoir vécues ou surprises sur le vif en défigurant simplement les noms. Une dame Laugé instruisit une action en justice contre lui, elle l'accusait de l'avoir diffamée dans une de ses *Contemporaines* ; grâce à l'intervention de Beaumarchais, l'affaire resta sans suite. Restif était arrêté dans la rue à chaque instant, complimenté par les uns de la ressemblance de ses portraits, invectivé, assailli même par d'autres qui lui reprochaient justement cette trop grande ressemblance. Le succès de cette œuvre volumineuse était accru de ceci que, un grand nombre de nouvelles était accompagné d'une estampe ou de deux, représentant presque toujours la scène la plus vivante de l'histoire. La plupart de ces estampes, quoique non signées, peuvent être attribuées au dessinateur Binet et au graveur Berthet, mais Restif en était le seul inspirateur : en effet, il exigeait de ces artistes une docilité complaisante et leur imposait des types et des formes humaines souvent plus bizarres que réels.

Si, dans *Les Contemporaines*, il a peint les femmes de son temps, dans l'œuvre suivante : *La Dernière Avanture d'un homme de 45 ans*, c'est une tranche de sa vie qu'il offre au lecteur. Ce volume de 500 pages parut en 1783 ; « c'est un chef d'œuvre, » dit le bibliophile Jacob, qui le compare à *Manon Lescaut*, de l'abbé Prévost. C'est l'histoire écrite presque au jour le jour et à peine arrangée d'un amour violent et jaloux qu'il conçut pour une fille galante âgée de vingt ans. C'est encore un peu de lui-même et des siens qu'il donne dans *La Paysanne pervertie ou les Dangers de la ville*, éditée en 1784 avec 38 estampes. Cette œuvre est le complément du *Paysan perverti*, auquel l'adjoindra Restif dans une nouvelle édition en 4 volumes in-12, avec 120 figures. Dans la paysanne comme dans le paysan, on retrouve les mêmes personnages et les mêmes contrastes entre la vie pure et patriarcale de la campagne et les mœurs vicieuses et déréglées de la ville. L'histoire de sa sœur Geneviève, qui

paraît dans le récit sous le nom d'Ursule, violée par un prêtre et épousée plus tard par un cocher de fiacre, en constitue le fond réel. En 1784 encore, il fait paraître 3 volumes in-12 intitulés : *La Prévencion nationale*, drame tiré de *La Malédiction paternelle*. En 1785, paraissent *Les Veillées du Marais ou Histoire du grand prince Oribeau*, en 2 volumes in-12. La première édition contient des allusions où il n'épargne ni la famille royale ni les ministres. Ces allusions, qu'il niait au début pour obtenir l'autorisation de publier son ouvrage, il déclara longtemps après qu'elles étaient réelles et il donna en même temps dans *Monsieur Nicolas* la clef des anagrammes et des noms imaginaires.

L'activité productrice de Restif, un moment ralentie, reprend avec une véritable suite des Contemporaines : *Les Françaises ou XXXIV exemples choisis dans les mœurs actuelles, propre à diriger les filles, les femmes et les mères* (1786), avec 34 estampes de Binet et du graveur Giraud l'aîné ; *Les Parisiennes ou XL caractères généraux, pris dans les mœurs actuelles, propres à servir à l'instruction des personnes du sexe*, 4 volumes in-12, avec 20 gravures (1787).

Mais il y a longtemps que Restif n'avait pas parlé de lui. Il y revient, et de quelle façon, en étalant par le détail ses mésaventures conjugales, pour tirer vengeance de sa femme. Il fait alors paraître *La Femme infidèle*, en 4 volumes in-12 (1787). Engagé dans cette voie, il continue en décrivant minutieusement les malheurs et la misérable vie que menait sa fille aux côtés d'un mari indigne. Pour tirer vengeance de son gendre, il écrit : *Ingénue Saxancour ou la Femme séparée. Histoire propre à démontrer combien il est dangereux pour les filles de se marier par entêtement et avec précipitation malgré leurs parents, écrite par elle-même*. L'ouvrage comprend 750 pages en 3 volumes in-12 et date de 1789. Cette même année, Restif publia un cinquième volume des *Idées singulières* sous le nom : *Le Thesmographe ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe, pour opérer une réforme générale des lois.*

Mais le désir des succès du théâtre le tourmentait depuis plusieurs années et c'est poussé par ce dernier qu'il composa des drames (*La Prévencion nationale, La Fille naturelle, les Fautes sont personnelles, Le Grec Epiménide, Le Père valet*) ; une comédie ballet (*Le jugement de Pâris*) ; une fable dramatique (*La Cigale et la Fourmi*) ; des comédies (*Sa mère l'alaita, Le Nouvel Epiménide, L'Epouse comédienne, L'an 2000, L'Amour muet, Le Libertin fixé*) ; une tragédie (*Edmond ou les tombeaux*) ; un opéra-comique (*Le loup dans la bergerie*), des bagatelles (*La Matinée du père de famille, Bouledogue ou le congé*). Cette dramomanie, comme il intitule lui-même ce désir du théâtre, dura de 1784 à 1791. Jamais aucune de ses pièces ne fut reçue dans un théâtre. Une seule (*Sa mère l'alaita*) fut jouée en 1789 dans une pension de demoiselles.

Devenu avec les années de plus en plus maussade, de plus en plus sombre, persécuté en réalité par son gendre Augé, qui alla jusqu'à l'accuser d'immoralité et d'inceste, poursuivi par la férocité de gamins qui le huaient dans ses promenades favorites à l'Ile Saint-Louis, se croyant en butte aux machinations de tous ceux qui l'entouraient, Restif se cache le jour, pour aller la nuit seulement errer dans les rues de Paris. Vêtu d'un immense manteau, la figure cachée sous un grand chapeau, il cueillit dans ses courses nocturnes les éléments d'une œuvre étrange : *Les Nuits de Paris,* intitulée aussi *Le Hibou spectateur ou le Spectateur nocturne.* Commencée en 1788, elle s'étendra sur les journées sanglantes de la période révolutionnaire jusqu'en 1794. Tour à tour monarchiste, républicain, girondin, montagnard, maratiste, terroriste et thermidorien, il traversa la période révolutionnaire comme caché dans la coulisse, relatant au jour le jour les événements qu'il suivait de loin et qui lui inspiraient une telle frayeur. On rencontre dans les pages de ce livre une valeur documentaire sans égale qui à elle seule faitdésirer la réimpression d'un pareil ouvrage. Il a tellement bien saisi sur le vif les différents caractères de cette époque de trouble qu'il nous paraît, à la lecture, assister

réellement aux faits qu'il raconte. *Les Nuits de Paris* furent éditées complètement en 10 parties qui constituent 8 volumes.

Avec la dépréciation des assignats, Restif se trouva ruiné. Il avait acheté une petite imprimerie où il avait repris son ancien métier de prote, aidé par un ou deux ouvriers; il dut la vendre. Ce fut une très grosse peine pour lui, car il commençait à ce moment la publication d'un ouvrage auquel il travaillait avec amour depuis des années : *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé, publié par lui-même.* Il avait commencé cet ouvrage depuis très longtemps, car dans *Les Contemporaines,* à la nouvelle : « La Femme du Laboureur », qui date de 1781, on trouve des allusions à ce travail. Monsieur Nicolas, c'est Restif lui-même et son ouvrage n'est qu'une auto-biographie, pleine de couleur et de vérité, qui ne peut se comparer qu'aux *Confessions* de J.-J. Rousseau et aux *Mémoires* de Cazanova. On peut faire un rapprochement entre ces trois hommes, qui vivaient presque à la même époque, qui ont peint chacun leurs milieux respectifs et laissé ainsi de leur temps des tableaux des plus vifs et des plus intéressants, qui présentaient, en outre, ce point commun d'être tous les trois des pervertis du sens sexuel : Rousseau était masochiste, Restif et Cazanova, fétichistes. Les 16 volumes de *Monsieur Nicolas* furent édités de 1794 à 1798. Ils constituent le chef-d'œuvre de Restif de la Bretonne, ils marquent aussi la fin de sa vie d'écrivain. Ajoutons cependant encore : *La Philosophie de Monsieur Nicolas,* en 3 volumes parus en 1796.

Entre temps, il écrivait 37 pages de texte qui encadrent les 26 estampes si connues de Moreau le Jeune dans une publication parue sous le nom de *Monument du Costume physique et moral de la fin du dix-huitième siècle* (1790).

Quelques années avant *Monsieur Nicolas,* dans l'année 1790, il avait publié *Les Filles du Palais-Royal*, histoires de filles publiques et qui forment une nouvelle suite aux *Contemporaines;* cette série se termina avec les 610 nouvelles que contiennent *Les Provinciales ou L'Année des Dames nationales,* 12 volumes in-12 (1791-1794). Enfin en 1793, il publiait

5 volumes in-12 intitulés : *Le Drame de la Vie*, esquisse rapide de quelques épisodes de sa propre existence. Ce livre n'était qu'un prélude au long récit de sa vie qui parut dans *Monsieur Nicolas*.

La misère et les infirmités avaient accablé Restif.

Obligé à un dur labeur pour vivre, il fut secouru par le décret de 1795, par lequel la Convention accordait une pension à plusieurs gens de lettres : il fut compris dans la répartition pour 2.000 livres. Sous le Consulat, on le voit nanti d'une fonction, mal connue au ministère de la police générale, qui lui rapporte 4.000 livres par an. Il fait vivre ses deux filles et ses petits-enfants qui, malgré leurs soins affectueux, ne parviennent pas à adoucir l'amertume de ses pensées.

Pour répondre à la *Justine* du marquis de Sade, pour lutter contre le poison que l'immoral marquis répandait à grands flots, Restif composa en 1798 *L'Anti-Justine ou Les Délices de l'Amour*. Et l'antidote est aussi dangereux que le mal à qui il était destiné. Ce sont, dit Charles Monselet, « d'obscènes suppléments de *Monsieur Nicolas* ».

En 1802 parut le dernier ouvrage de Restif : *Les Posthumes ou Lettres du Tombeau*, dont les 4 volumes contiennent les plus étranges histoires nées d'un dernier bouillonnement de son cerveau intarissable, car il écrivit jusqu'à la fin de sa vie, composant et imprimant lui-même, chez lui. De ces dernières années datent de petits pamphlets, dont il n'imprimait qu'un nombre des plus restreints et dont quelques exemplaires seulement ont échappé miraculeusement à la destruction.

Il mourut dans son logement de la rue de la Bûcherie, le 3 février 1806, à l'âge de soixante-douze ans, laissant inédits et inachevés un nombre considérable de manuscrits, dont beaucoup ont malheureusement disparu. Il fut enterré au cimetière Sainte-Catherine, aujourd'hui cimetière Montparnasse. Délaissé, oublié même pendant les dernières années de sa vie, il eut près de deux mille personnes à son enterrement. Dédaigné de l'Institut, il eut une délégation de l'Académie à ses obsèques et l'illustre Fontanes, l'ancien familier de sa maison et l'ami de

sa femme, y tint un des cordons du poêle. Méprisé des critiques et des littérateurs de son époque, son nom est resté dans la littérature française avant ceux de plus d'un contemporain plus goûté de son temps. Son œuvre a passionné Gérard de Nerval, Charles Monselet, Paul Lacroix, Jules Assézat, Jules Soury, etc.; elle a toujours vivement impressionné ceux qui l'ont connue. La collection de ses ouvrages fait palpiter les bibliophiles : tel de ses ouvrages est plus coûteux qu'un bibelot précieux.

Et celui que ses détracteurs appelaient dédaigneusement *Le Voltaire des halles ou Le Rousseau du ruisseau* vit son œuvre littéraire appréciée par certains écrivains de son époque et non des moindres. Beaumarchais fut son ami fidèle. Sébastien Mercier le traitait de « grand peintre des mœurs nationales ». Mais le plus bel hommage qui lui fut rendu vint de l'empereur Napoléon Ier lui-même, lequel fit remettre à l'impératrice Marie-Louise d'Autriche les 42 volumes des *Contemporaines*, pour qu'elle puisse prendre connaissance des mœurs, goûts et habitudes des femmes de sa nouvelle patrie.

On sait aussi que Grimm écrivait à propos du *Paysan perverti* : « Il y a longtemps que nous n'avons pas lu d'ouvrage français où nous ayons trouvé plus d'esprit, plus d'invention, de génie ». Schiller écrivait à Gœthe à propos du *Cœur humain dévoilé* : « J'ai si rarement l'occasion de puiser quelque chose en dehors de moi et d'étudier les hommes dans la vie réelle qu'un pareil livre me paraît inappréciable ». Du même ouvrage, Humbold pensait que c'était le livre le plus vrai, le plus vivant qui ait jamais existé. Lavater l'appelait : « Le Richardson français » et Grimm le désignait très justement ainsi : « Un des plus robustes cyclopes de la forge de Jean-Jacques. »

*
* *

Tel fut Restif de la Bretonne, l'écrivain le plus fécond, le plus merveilleux de la fin du XVIIIe siècle, dont la verve intarissable ne connut de limites que par l'arrivée de la mort.

Pendant bien longtemps on put se procurer ses ouvrages à

très bon compte, et Paul Cottin nous apprend qu'en 1850 les volumes de *Monsieur Nicolas* et des *Posthumes* se payaient quatre sous.

Après le livre de Monselet, qui parut en 1854, le libraire Alvarez les revendait 8 francs. Après le travail de Paul Lacroix, en 1875, le libraire Fontaine mettait en vente deux exemplaires complets des œuvres de Restif de la Bretonne : l'un, un superbe exemplaire en 154 volumes, richement reliés, à 20.000 francs ; l'autre, un très bel exemplaire en 185 volumes, à 10.000 francs. On peut juger, d'après ces chiffres, du prix actuel d'une collection complète. D'ailleurs, elle serait impossible à réunir, même en disposant de sommes énormes. L'œuvre complète de Restif est presque impossible à rencontrer, et la Bibliothèque nationale même ne la possède pas. On cite à peine un ou deux bibliophiles qui l'aient réunie. Seul, M. de Bordes de Fortage a pu arriver à ce but, et grâce aux documents inédits qu'il possède sur Restif sa collection doit être unique au monde.

Par le prix extraordinaire et surtout la rareté de ces ouvrages, il serait presque impossible de connaître Restif, si heureusement certaines de ses œuvres n'avaient été réimprimées.

Le Pied de Fanchette a été publié par Octave Uzanne, dans la collection des « Petits conteurs du dix-huitième siècle ».

Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé a été édité en 14 volumes in-8°, en 1883, par le libraire Liseux.

En 1881, il en avait été extrait, puis publié, l'épisode de Louise et Thérèse et on a publié à part, en 1885, l'histoire de Sara, sous le titre : *Sara ou l'Amour à quarante-cinq ans.* Plus récemment John Grand-Carteret a publié, à la librairie Michaud, une édition abrégée de *Monsieur Nicolas.* Cette réimpression abrégée est formée de 3 volumes qui contiennent 33 illustrations, représentant quelques vues des endroits sans cesse décrits par Restif, ainsi que quelques estampes originales de Binet empruntées au *Paysan* et à la *Paysanne pervertie.* Dans la même librairie et à la même époque (1911) ont été réimprimés : l'histoire de Sara sous le titre : *Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans, Le Palais-Royal,* et *La Vie de mon Père,* avec introduction de Henri d'Alméras.

Le Paysan et la Paysanne pervertis ont été réédités à Bruxelles, en 1883, en 4 volumes in-8°. Une autre édition en 2 volumes a paru à Bruxelles en 1886. En 1888, le *Gil Blas* en publiait en feuilleton une adaptation, réunie en volume par Maurice Talmeyr. Des extraits des *Contemporaines mêlées*, des *Contemporaines graduées*, des *Contemporaines du commun* ont été tirés des *Contemporaines* de Restif par Assézat en 1875 et 1876.

Le *Monument du Costume* a été réédité en 1876 et le texte revu par Charles Brunet.

Le Pornographe fut réédité en 1879, à Bruxelles, et cette réédition est précédée de notes et d'une étude critique par le docteur H. Mireur, de Marseille.

Sous le titre *Mes Inscripcions*, Paul Cottin publia un manuscrit autographe découvert dans l'enfer de la Bibliothèque de l'Arsenal, sorte de journal écrit au jour le jour par Restif, du 1er janvier 1780 au 19 août 1785.

Quant à *L'Anti-Justine*, son caractère obscène la fit rechercher plutôt que les autres œuvres de Restif. Une première réimpression en 2 volumes parut, en 1863, en Belgique, et une deuxième réimpression conforme à l'édition originale de 1798 fut publiée à Bruxelles en 1864.

La Vie de mon Père, réimprimée dans une collection de romans chrétiens, en 1848, le fut encore, en 1884, par Assézat. Déjà nous avons indiqué que la librairie Michaud la fit reparaître en 1911 ; enfin, sous le nom *Le Village*, M. Funck-Brentano en a publié des extraits, dans une collection du libraire Arthème Fayard.

Les Filles du Palais-Royal ont fourni l'occasion à une nouvelle réimpression en 3 volumes, due au libraire Christian, à Bruxelles, et éditée en 1886.

*
* *

Les études consacrées à Restif et à son œuvre sont très nombreuses :

En 1811, son ami, le chevalier de Cubières-Palmézeaux a

composé sur lui une notice qui n'existe que dans un livre fort rare : *Histoire des Compagnes de Maria*. Elle est intéressante et précieuse comme écho véridique et curieux de la vie intime de Restif.

M. Le Cat (d'Abbeville), en rendant compte de la *Prévention nationale*, drame de Restif, dans le *Journal de Nancy*, dit : « Le bienheureux Scudéry, de prolixe mémoire, n'était qu'un auteur inféconds comparé à M. Rétif de la Bretonne, écrivain le plus fou, le plus original, le plus extravagant, etc. »

En Suisse, le baron Bilderberck, en publiant un roman, n'oublia pas d'insérer dans sa préface cet éloge éclatant de l'illustre auteur du *Paysan perverti* : « Restif, ce génie vraiment extraordinaire, cette apparition inconcevable dans le siècle où nous sommes, ne me semble pas assez apprécié. Jamais écrivain n'a possédé plus d'imagination, plus d'originalité, un style plus à soi, une manière plus neuve et plus attachante. On reconnaît l'esprit et le cœur des *Contemporaines* dans chaque page qui sont de sa plume. Ce cœur, qui brûle de l'amour sacré du bien public, cet esprit qui connaît les travers de sa nation, le jeu de ses passions et le labyrinthe de notre constitution morale, devait faire l'étude et l'admiration de nos jeunes romanciers. Tout chez lui, jusqu'à son cynisme, est respectable et tend au but moral qu'il s'est proposé et qu'il ne perd jamais de vue. »

Charles Monselet a laissé de Restif une biographie et une bibliographie réunies en un volume où il a esquissé d'une façon des plus spirituelles la vie de ce dernier.

En 1875, parut à la librairie Fontaine une *Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne* « comprenant la description raisonnée des éditions originales, des réimpressions, des contrefaçons, des traductions, des imitations, etc. Y compris le détail des estampes et la notice sur la vie de l'auteur et ses ouvrages, par son ami Cubières-Palmézeaux, avec des notes historiques, critiques et littéraires », par le bibliophile P. L. Jacob, ouvrage de plus de 500 pages.

Jules Soury a donné de lui une étude des plus intéressantes et des plus remarquables dans son livre : *Portraits du*

XVIIIe siècle. A son sujet il a forgé le mot autodidacte, qui répond admirablement à l'idée qu'il voulait exprimer, pour montrer que Restif s'était formé sans maître.

Valery-Radot, dans la *Revue bleue* (juillet 1899), a donné sur lui et sur son œuvre une vue d'ensemble dont il convient de retenir les pages qui ont trait à la mère de Restif, Barbe Ferlet.

Signalons ensuite les préfaces d'Assézat, parues en tête de la réimpression des *Contemporaines*, dans lesquelles il signale le goût de Restif pour l'inceste et publie sa généalogie; celle de Paul Cottin pour le livre intitulé : *Mes Inscripcions*.

Puis les préfaces de Funck-Brentano, dans *Le Village*, celles d'Henri Alméras pour *La Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, et celle de John Grand-Carteret, parue avec la dernière réimpression de *Monsieur Nicolas*.

Enfin, en Allemagne, le docteur Eugène Dühren, qui déjà avait publié un *Marquis de Sade* très documenté, a fait paraître à Berlin, en 1906, un volume in-8° de 544 pages : *Restif de la Bretonne (Der Mensch, der Schriftsteller, der Reformator)*.









Son esprit libre et fier, sans guide, sans modèle,
Même alors qu'il s'égare étonne ses rivaux.
Amant de la nature, il lui dut ses pinceaux,
Et fut simple, inégal et sublime comme elle.

CHAPITRE II

L'HOMME

On peut, sans craindre le reproche de déboulonner les génies et d'éplucher les célébrités, affirmer que Restif de la Bretonne fut un original et que ses originalités peuvent être étudiées et définies par la médecine mentale.

Lui-même l'a compris, quand il mit comme épigraphe à ses confessions : « Suam quisque pellem ferat ».

C'était aussi l'opinion de ses contemporains, de ses familiers, de ses admirateurs. Il passait à leurs yeux pour « l'écrivain le plus fou, le plus original, le plus extravagant » (Le Cat, d'Abbeville). « Il a toujours une bizarrerie qui ferait croire que sa tête n'est pas bien saine », disait de lui, en l'an VII, l'auteur des *Petites Vérités au grand jour*. « Quelques-unes de ses productions semblent être celles d'un écrivain en délire », écrit le comte de Tilly dans ses mémoires.

Ce fut encore l'avis de tous les critiques littéraires qui ont analysé son œuvre d'écrivain. « On écrira beaucoup sur cet homme singulier et il deviendra le sujet de bien des controverses », a écrit Ch. Monselet.

Le bibliophile Jacob, plus que tout autre, a senti quel travail après le sien devenait nécessaire : aussi a-t-il pris soin de repérer soigneusement dans la table analytique des matières qui termine son livre remarquable sur Restif, tout ce qui a trait à la vie privée de celui-ci, à son caractère, à ses défauts, à ses singularités, à ses nombreuses amours et en particulier à sa passion pour les jolis pieds et les jolies chaussures. « On ferait,

qu'il soit terminé suivant nos désirs. Nous souhaitons à ceux qui nous suivront une chance aussi heureuse que fut la nôtre, quand nous pûmes mettre à profit une aussi belle collection et les aimables avis d'un conseiller aussi savant et aussi documenté sur l'œuvre de Restif.

Cependant, de nos lectures il nous est resté un assez grand nombre de documents pour nous permettre un essai psycho-pathologique de la constitution mentale de Restif de la Bretonne.

On peut dire que toute l'œuvre de Restif est faite du récit de sa vie et de ses aventures, qu'elle constitue sous les formes et les titres les plus différents une suite plus ou moins bien ordonnée de mémoires personnels. On serait tenté de croire, dès lors, que rien n'est plus facile que de reconstituer la psychologie de cet homme : c'est une erreur profonde, bien soulignée par Jules Soury, le premier. Si Restif s'est, suivant sa propre expression, « historié » lui-même tout le long de ses productions littéraires, il a laissé trop souvent son imagination courir à bride abattue sur la réalité. Il s'est complu à amplifier, à enjoliver les faits réels jusqu'à les dénaturer. Il s'est attribué maintes fois des actes, des sentiments ou des idées d'autrui. Parvenu à la fin de sa vie, il a senti lui-même la nécessité de rendre à chacun sa part et surtout de bien revendiquer la sienne : de là sont sorties ces confessions, si curieuses pour le lettré et le médecin, qu'est l'ouvrage intitulé *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé.* Le cœur humain, c'est le sien décrit et analysé en 16 volumes. Mais, ici encore, Restif a été entraîné malgré lui par les défauts de son esprit et le lecteur est obligé à chaque instant de surveiller sa bonne foi ; aussi doit-il n'avancer qu'avec grande prudence et contrôler sans cesse, s'il veut recueillir des documents dignes d'analyse.

En parcourant l'œuvre de Restif de la Bretonne, on ne retrouve pas dans ses écrits les traces d'une psychose parfaitement caractérisée. Restif a pu côtoyer la folie, sans y verser lourdement. Cependant ce que certains critiques ont désigné des noms d'originalités de l'esprit et de bizarreries de caractère,

le médecin peut le désigner sans hésiter du nom de troubles mentaux pathologiques.

Quand, à l'aide des données fournies par l'analyse de ses actes et par la lecture de ses ouvrages, on essaie de reconstituer les caractéristiques mentales de Restif de la Bretonne, quelques grands traits psycho-pathologiques se dessinent et s'accusent. Ce sont : l'agitation, tant motrice que psychique, l'orgueil allant jusqu'à l'hypertrophie et le culte du Moi ; la sauvagerie, qui née timidité deviendra susceptibilité et méfiance pour aboutir à l'esprit de persécution ; la tendance au mensonge et à la fabulation se présentant sous la forme d'imagination débordante, et surtout, et par-dessus tout, une tournure érotique se manifestant sous les formes les plus diverses et les plus accusées.

Cette définition du caractère de Restif est tout à fait identique à la description qu'en ont donnée ceux qui l'ont connu. G. de Humbold écrivant son portrait à Gœthe, en 1789, c'est-à-dire alors que Restif avait cinquante-huit ans, le représente comme « un homme à l'aspect misérable... habillé comme les pauvres... d'un caractère, d'une originalité étrange... à saillies excentriques... d'une extrême vivacité d'imagination... parlant beaucoup, à haute voix et avec une véhémence emportée, une ardeur sans frein... réfléchissant et pensant fort peu... dont les sujets invariables de conversation » sont de deux ordres ; en premier lieu « son état de gêne... des prétendues cabales... d'horribles persécutions de ses ennemis... » ; en second lieu, « ses systèmes de philosophie et de physique... paradoxes qui étonnent d'abord... et qui ne permettent plus de le suivre... ». Les petits-fils de Restif écrivaient, en 1859, à Ch. Monselet que leur grand-père avait eu « un orgueil amer... un penchant à la colère, des emportements furieux... une vieillesse ardente... ». Restif dans un parallèle qu'il fait de lui-même avec Beaumarchais, parallèle qui ne manque pas de piquant, se définit ainsi : « .... ardent, vif, emporté... hautain, sent son mérite.... aime les richesses.... timide en paraissant audacieux, brave le mépris insolent des contemporains.... toujours malheureux, seul à soutenir son mérite.... aime les femmes passionnément... ».

Notre diagnostic se trouve donc contrôlé non seulement par les dires des siens et par l'observation d'un savant, mais encore par l'aveu même de Restif. Il nous est cependant utile d'en faire la démonstration : c'est ce que nous ferons, en prenant l'un après l'autre chacun des traits principaux de son caractère.

*
* *

L'**agitation motrice et psychique** ressort de la lecture des mémoires et des ouvrages de Restif. On le suit dans un état irrésistible de mouvement incessant, touchant à mille choses, presque sans repos, allant et venant dans Paris, souvent sans but, dans un besoin immodéré de penser, de parler, d'écrire et d'agir. Ses manuscrits portent la trace de cette agitation : l'écriture est rapide, illisible par endroits, jetée en tous sens ; les mots sont soulignés fréquemment ou, au contraire, à peine indiqués par leurs premières syllabes ; les traits d'union et les majuscules abondent sans raison ; les néologismes inutiles sont légion ; les phrases sont écrites d'un seul jet, sans ratures. Ecrire est souvent trop long pour cet imprimeur habile qui compose lui-même directement à la casse et sans copie des passages de ses ouvrages. Il remplit ses poches de toutes sortes de papiers qu'il utilise pour ses manuscrits.

C'est à cette hyperactivité anormale qu'est certainement due la rapidité avec laquelle furent écrits certains de ses ouvrages : *Lucile* fut composé en cinq jours, *Le Pied de Fanchette* en onze jours, *Les Fautes sont personnelles* en trois jours, *La Paysanne pervertie* en un mois, *Les Françaises* (4 volumes) en vingt jours. C'est à ce besoin d'écrire que sont dus sans doute ses cahiers d'apprenti, ses memoranda, ses inscriptions lapidaires, qui ont eu une si grande place dans sa vie et que nous retrouverons plus loin.

Au milieu de ses multiples occupations, on le voit écrivant de nouveaux ouvrages, reprenant les anciens pour en préparer de nouvelles éditions, corrigeant les épreuves, faisant des change-

ments importants dans le texte, ajoutant des chapitres entiers de premier jet, intercalant sa correspondance dans l'ouvrage qu'il corrige, répondant aux critiques par des notes véhémentes ou de longue diatribes, publiant les lettres qui lui sont adressées et les réponses qu'il y a faites, le plus souvent dans un désordre qui atteint quelquefois l'incohérence.

Il ne peut rester un instant en repos, il prend à peine le temps de manger, il court ou erre à l'aventure dans les rues, mangeant les provisions achetées en route, écrivant sur les bornes ou sur les parapets, composant sans cesse des lettres surtout amoureuses qu'il va glisser sous les portes, par les trous des fenêtres, qu'il porte lui-même après s'être déguisé en commissionnaire. La nuit le trouve toujours en course, toujours errant, toujours en quête ou au milieu d'aventures. Il dort à peine et, malgré cela, sa santé est parfaite : il est vigoureux, infatigable.

Ses sentiments sont d'une mobilité déconcertante, d'une intensité toujours excessive, mais d'une instabilité constante. Il est souvent pris de colères furieuses mais rapidement dissipées, auxquelles succèdent presque toujours des larmes abondantes. Son humeur est essentiellement variable : ordinairement satisfaite, elle est volontiers taquine et souvent malveillante, ce qui le rend insupportable à tous ceux qui vivent quelque temps avec lui. Ses joies sont exubérantes, ses désespoirs profonds mais de courte durée. Profondément attaché à la vie, il se laisse entraîner, à la suite d'événements malheureux, aux idées les plus noires : le suicide le hante à plusieurs reprises, mais il suffit de distractions légères pour dissiper complètement ses tristes résolutions.

Il n'est pas besoin d'en savoir plus long de cet homme pour retrouver chez lui la preuve d'un état habituel d'excitation maniaque légère. A notre avis, Restif fut toute sa vie un subexcité maniaque, un hypomaniaque.

Son besoin d'écrire ne fut que de la graphomanie des excités maniaques. Restif fut d'ailleurs le premier à faire sur lui-même ce diagnostic, quand il parla de sa « manie d'écrire » de son « auteuromanie », de sa » dramomanie » : il paraît avoir par-

faitement compris le caractère impulsif de ses productions littéraires.

Telle est la caractéristique du fonds mental de Restif. Nous allons voir maintenant les autres manifestations pathologiques de sa mentalité.

*
* *

Parler de **l'orgueil** de Restif, c'est parler de toute sa vie, c'est répéter tout ce qu'il a dit lui-même des siens, de ses œuvres. L'orgueil éclate dans tous ses actes, dans toutes ses paroles, dans tous ses écrits. C'est le défaut capital que lui ont reconnu tous ceux qui l'ont approché, tous ceux qui l'ont étudié.

Veut-on savoir ce qu'il pense de ses facultés physiques ? Il faut alors lire *Monsieur Nicolas* et relever des pages entières consacrées à la louange de ses qualités corporelles. Il débutera par un portrait de lui enfant : il le fera « tout bonnement », mais en prévenant le lecteur avant de commencer qu'il était « le plus bel enfant qu'on eût jamais vu ». Voici quelques extraits de ce portrait :

« J'étais beau, mes cheveux, alors châtain doré, se bouclaient et me donnaient l'air de ces anges, enfants de la riante imagination des peintres de l'Italie. Ma figure délicate était ennoblie par un nez aquilin, par la beauté de mes yeux, par la fraîcheur de mes lèvres...... J'étais pâle et d'une blancheur de lis, mince, fluet, dans un pays où la taille est épaisse, ce qui me donnait un air fûté, comme on disait. »

La petite vérole frappe Restif à l'âge de onze ans : « Cette maladie qui enlaidit les autres personnes l'embellit », d'après ses dires : « Cette gravure se changea presque en beauté », ainsi qu'il arrive, assure-t-il, à ceux qui ont le teint très clair. Les portraits qu'il tracera plus tard des charmes de sa figure ne le céderont en rien à celui-ci. « J'avais de beaux yeux, les lèvres appétissantes, une figure noble et romaine.... C'est à mes yeux

et à mes lèvres que je devais le premier goût inspiré ». A chaque occasion favorable, il rappellera surtout l'aspect appétissant de ses lèvres, « ce que j'ai toujours eu de mieux », mettra-t-il souvent entre parenthèses.

Quant à ses autres qualités physiques, elles ne le cèdent en rien aux charmes de sa figure. Il est d'une force, d'une agilité, d'une souplesse remarquables. Il n'est exercice du corps auquel il n'ait surpassé les autres. Il était le meilleur danseur et le plus gracieux, le coureur le plus vite, il dépassait un lièvre à la course. Son ouïe et sa vue sont finement aiguisées. Sa voix est « souple, avec des bas admirables et la plus grande étendue par le haut » ; il a failli être engagé à l'Opéra-Comique, dit-il, mais en réalité le directeur après une audition lui déconseilla de faire du théâtre ailleurs qu'en province. Il avait le coup d'œil juste : « faculté, dit-il qui m'eût rendu le premier tireur de l'Europe, si j'avais aimé la chasse ». Il va même jusqu'à vanter ses organes génitaux « amplitudinem testiculorum longitudinemque gracilis veretri ». Bien plus, ses capacités viriles sont remarquables. Il accomplit des travaux d'Hercule dans cet ordre d'exercices : « Je fus le seul qui sus modérer Aline ou l'araignée insatiable en amour ». Dans l'acte sexuel, il possède « certaines contractions finissantes qui lui étaient particulières ». Il a aussi « des préludes charmants, quand rien ne le gêne. » Les femmes séduites par une première expérience désirent toujours la recommencer. Elles se recommandent entre elles un pareil artiste : chacune veut en goûter et aucune n'a de désillusion. Les filles lui apportent l'offrande de leur virginité la veille de leur mariage. Les mères le choisissent pour cueillir les roses de leurs filles, les femmes lui amènent leurs petites sœurs, les anciennes amies lui recommandent leurs connaissances. Les voluptueuses le recherchent. Les frigides trouvent sous sa direction la révélation de l'amour sensuel. Les lesbiennes changent d'opinion après avoir goûté de lui. Les jeunes vicieuses lui demandent leur première leçon. Les superstitieuses le recherchent parce qu'il porte bonheur pour trouver un mari. Et que dire de ses facultés génératrices? Sa manière de procréer est infaillible : il rend mères

« même les prostituées ». Une riche bourgeoise « païdomane » mais stérile le paie quinze louis pour une saillie efficace. Une « appareilleuse » le choisit pour faire un enfant à une comtesse résolue à tout afin d'obtenir une grossesse. Une sage-femme, qui n'inspirait aucune confiance aux femmes à cause de sa stérilité, le prie de l' « opérer » : après une première intervention sans résultat, une deuxième fut concluante, elle accoucha d'une fille et eut des pratiques. Et que penser de la qualité de ses produits? Ses enfants sont les plus beaux enfants du monde : lui-même les reconnaît plus tard à leur finesse native. Aussi les commandes sont-elles nombreuses. Les mères veulent lui faire féconder leurs filles « pour avoir de la bonne race » ; les femmes mariées se livrent à lui pour avoir un enfant « joli et plein d'esprit » ; une fille célibataire ne voulant pas se marier le choisit pour père de l'enfant qu'elle désire avoir ; un mari jeune n'ayant aucune confiance dans sa propre valeur lui demande de transférer ses qualités à ses enfants ; un vieux mari impuissant, possesseur d'une jeune femme, le prie de lui assurer une postérité. On pourrait multiplier les exemples, tellement ils abondent dans les confessions de Restif. On devine déjà sous l'orgueil du mâle, de l'amant et du père, toutes les préoccupations sexuelles de Restif et toute la tournure érotique de son esprit : nous trouverons plus loin ce trait essentiel de son caractère.

Son orgueil se manifeste encore dans son jugement sur ses propres qualités morales. Celles ci, à l'entendre, sont immenses. Il n'est pas d'homme qui aima plus la vertu et la pratiqua plus que lui. Ses sentiments filiaux sont admirables, son respect de la famille susceptible d'être donné en exemple. Il eût été un mari modèle, s'il avait eu la chance d'épouser une femme digne de lui : mais ses écarts conjugaux furent malheureusement amenés par l'infidélité et l'inconduite de sa femme. Il fut un père sublime, entourant non seulement ses filles légitimes mais aussi ses nombreux enfants illégitimes d'une tendre sollicitude. Sa bonté s'étendait à tous les malheureux, surtout aux malheureuses, et en particulier aux prostituées et aux filles galantes : il se faisait un devoir de ramener au travail honnête et à la vertu

celles que la misère ou le vice avaient jetées dans le commerce honteux de l'amour vénal ; aussi passait-il de nombreuses heures dans les maisons publiques, dans les lieux où les filles venaient s'offrir aux passants et cherchait-il, d'une façon ou d'une autre, à les ramener au bien. Il a fort bien senti que sa conduite était maintes fois en contradiction avec ses principes, mais il a vite fait de trouver une explication et une excuse. « Quel libertin, dira-t-on. Je ne prétends pas m'apologier, m'excuser, mais ce n'est pas être libertin, c'est être vertueux que de faire des enfants ». Et l'on sait déjà avec quelle facilité il semait sa progéniture. S'il fréquentait les filles, les « parthénions », leurs « appareilleuses » et leurs « matrulles », c'est que, dit-il :

« Je faisais alors la seconde édition de mon Pornographe et je voyais beaucoup de filles, pour connaître à fond cet état vil..... Lecteur, je ne suis pas un homme ordinaire : rappelez-vous que je suis auteur et qu'un auteur tel que moi doit, comme le médecin, essayer les poisons, pour vous en préserver.... J'observe ici que je scrutais alors le cœur humain et que mon prétendu libertinage était une véritable étude, une suite d'expériences. Il m'en fallait plus d'une, pour me convaincre de tout cela. Puriste ! honore les intentions d'un homme qui se dévoua pour toi ! »

« Quand je parle des filles publiques, je ne spécifie pas assez, dit-il à la fin de ses Mémoires, les avis que je leur donne, et comme je tâche de me rendre utile à ces êtres dégradés. Et, cependant, sous ce point de vue, je l'ai bien plus été que les abbés de l'Épée et Sicard ! J'ai, comme eux, et plus qu'eux, remis à la Société des êtres perdus pour elle, non par la nature, mais par le vice... Et voilà comme j'opère le bien, obscurément, sans bruit. Aussi ne suis-je prôné de personne. »

D'ailleurs n'a-t-il pas toujours cherché, dans tous ses ouvrages, à peindre le vice sous les couleurs les plus noires, le travail et la vertu sous les aspects les plus séduisants ? N'a-t-il pas montré les dangers de la ville et la corruption de ses mœurs, le charme de la campagne et la paix des vertus champêtres ?

N'a-t-il pas essayé de réformer les mœurs et les lois ? Toute son œuvre, plus encore que ses actes, prouve qu'il a toujours honoré la vertu.

Ses aptitudes professionnelles étaient telles qu'il fut d'emblée un ouvrier remarquable, faisant la besogne de plusieurs, et qu'il devint ensuite « le premier prote de Paris ».

Ses qualités intellectuelles sont en tous points remarquables. Sa mémoire prodigieuse lui permettait, dit-il, de réciter par cœur un livre tout entier après une seule lecture. Son intelligence lui a permis de tout concevoir : « N'est-il pas étonnant que j'aie pu imaginer ce que des savants ont découvert plus tard ». « Il est singulier, fait-il remarquer dans les *Nuits de Paris,* que j'aie deviné ce que vient de découvrir l'illustre Herschell, que les soleils se déplacent et marchent dans une orbite immense, autour d'un centre universel ». Mais c'est surtout dans l'appréciation de sa valeur et de son rôle d'écrivain que l'orgueil de Restif éclate avec une vigueur et une constance remarquables. Dans sa *Revue des ouvrages de l'auteur,* il analyse chacun d'eux avec une satisfaction excessive. Telle de ses œuvres devrait être entre les mains de tous les pères et de toutes les mères pour bien élever leurs enfants et en faire de bons citoyens. Telle autre est un Traité « absolument neuf où les connaissances physiques les plus saines sont répandues à profusion ». Il s'étonne, dans une lettre, à propos d'un autre de ses livres, que « un Français, au centre de la frivolité, soit parvenu à mettre tant d'érudition dans un ouvrage quasi-roman. Dans l'introduction de l'*Ecole de la jeunesse*, il écrit qu'il va, dans ce livre « réunir la sagesse de Raphaël, la douceur de l'Albane, aux grâces du Corrège et au coloris de Paul Véronèse ». Parlant plus tard de l'Epitre dédicatoire à la Jeunesse qui précède l'*Educographe,* il écrit : « Ce morceau est un petit chef-d'œuvre de raisonnement ». Quant à la *Fille naturelle,* c'est un « chef-d'œuvre de célérité, peut-être chef-d'œuvre de pathétique ». Quant au *Ménage parisien,* « il n'est pas sans mérite, il a des étincelles de génie ». Ce fut surtout après le succès du *Pied de Fanchette* et celui du *Paysan perverti* que sa fatuité d'écrivain

éclata. « Je suis l'auteur du *Pied de Fanchette* », disait-il aux femmes qu'il suivait ou qu'il poursuivait, et cette phrase lui ouvrait, paraît-il, tous les cœurs. « Je suis le Paysan perverti », disait-il plus tard avec plus d'orgueil. « Je suis le Pornographe, le Contemporaniste, le Philosophe », répétait-il aussi. Il aimait ce surnom de philosophe et il était heureux de s'entendre ainsi appeler, car, à son avis, il était « le philosophe » le plus extraordinaire qui ait jamais existé. Dans l'analyse du *Paysan et de la Paysanne pervertis,* il parle des lettres « admirables » que le sujet lui a fournies : « C'est un livre plein de choses et de chaleur comme l'Héloïse..., c'est une vaste production comme le roman de Richardson ». Et il ajoute : « J'ai vu, j'ai senti, j'ai rendu. Le sentiment seul m'a guidé ». Aussi, s'écrie-t-il : « Malheur sur celui que ces lettres n'auraient pas ému, touché, admiré; il n'a pas l'âme humaine, c'est une brute !... ». Il se compare volontiers à Buffon, à Beaumarchais, à Voltaire, à J.-J. Rousseau. Il cherche à les imiter, il croit les égaler le plus souvent et quelquefois les dépasser. « Ce qui me distingue de Marmontel, de La Harpe, c'est qu'un écolier de troisième corrigerait mes fautes — qu'il les corrige ! — et que souvent, ni Voltaire, ni Rousseau, ni Buffon n'auraient eu mes conceptions ! » Quant il prépare *Monsieur Nicolas,* il écrit : « Je prépare un ouvrage immortel ! » Et voici ce qu'on lit dans l'Introduction de *Monsieur Nicolas* : « Je vous donne ici un livre d'histoire naturelle qui me met au-dessus de Buffon; un livre de philosophie qui me met à côté de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu : je vous raconterai la vie d'un homme naturel qui ne redoutera que le mensonge. Je laisse ce modèle aux races futures ». Aussi, lorsqu'en 1796 on formera l'Institut national, s'étonnera-t-il de ne pas se voir parmi les élus; il s'en vengera dans l'affiche qui annonçait la *Philosophie de Monsieur Nicolas* en ces termes: « Restif a été sans doute oublié dans la première formation de l'Institut national; on avait bien oublié l'article Paris dans l'Encyclopédie ! » Il imprimera lui-même au bas du frontispice de deux volumes de *Monsieur Nicolas* parus postérieurement : « Se vend à Paris et chez tous les libraires de l'Europe, cet ouvrage étant destiné à toute la Terre. »

L'orgueil de Restif apparaît aussi dans sa manie d'écrire au jour le jour les événements de sa vie. S'il écrivait ainsi son journal, c'était dans un but : se ménager des anniversaires. Restif affirme avoir tenu régulièrement le journal de sa vie depuis sa jeunesse jusqu'à un âge avancé. Ce furent d'abord des cahiers d'écoliers où il écrivait en un latin plus ou moins correct ses pensées et ses premières bonnes fortunes ; dès ce moment, il prit l'habitude d'écrire en mots latins abrégés les détails les plus scabreux de son journal. Plus tard, ce furent ses cahiers d'apprentissage, ses « codices » ou ses memoranda, comme il les appelait ; il y transcrivait fidèlement ses aventures et ses réflexions, les histoires qu'il apprenait, les secrets qu'on lui confiait, les vers et les compliments qu'il adressait aux filles d'Auxerre, les réponses qu'il recevait. Plus tard encore, il y transcrivait le récit de ses succès féminins, de ses débauches, de son mariage et de ses déboires conjugaux, de sa misère et de ses courses à Paris, de ses liaisons et de ses passades. M. P. Cottin a exhumé de la Bibliothèque de l'Arsenal un de ses cahiers manuscrits qui va de 1780 à 1787 et dont la lecture est d'un vif intérêt pour qui veut connaître Restif. Grâce à ce manuscrit, nous avons aussi le relevé de ces fameuses inscriptions que Restif traçait sur les parapets de l'île Saint-Louis. C'était une habitude chez lui d'écrire sur les murs des jardins, sur les portes et les fenêtres des rues, sur le rebord d'un coche d'eau, quelques lettres ou quelques mots se rapportant à la peine ou à la joie du moment : c'était pour lui une émotion agréable que de retrouver longtemps après, alors qu'il y pensait le moins, la trace de ses sentiments anciens. Comme l'île Saint-Louis, qui lui rappelait l'île d'Amour d'Auxerre, était sa promenade favorite, il en vint à inscrire sur les parapets de pierre de cette île les dates importantes de sa vie. Cette manie lui vint en 1776, mais il n'y sacrifia d'abord que de loin en loin. Il se servit d'abord d'une clef, puis plus tard de fers spécialement forgés à cette intention, fers en forme de griffe. Il allait faire de fréquents pèlerinages dans « son île », y rêver et y exhaler ses transports, en contemplant les dates qui lui rap-

pelaient les grands événements de son existence. Pendant sa liaison avec Sara Debée, l'héroïne de la *Dernière Aventure*, les inscriptions devinrent presque journalières, reflétant les états d'âme de l'amoureux de quarante-cinq ans. Elles devenaient plus rares par la suite, quand Restif se trouva en butte aux méchancetés de gamins, qui effaçaient ses dates et ses inscriptions, le poursuivaient en l'appelant « Dateur » ou « Griffon » et en lui jetant des pierres.

Si Restif écrivait au jour le jour son journal et s'il traçait sur la pierre les grands faits de son existence, c'était dans le but suivant :

« J'avais pour but principal de me ménager des anniversaires, goût que j'ai eu toute ma vie et qui sera sans doute le dernier qui s'éteindra. L'avenir est pour moi un gouffre profond, effrayant, que je n'ose sonder ; mais je fais comme les gens qui craignent l'eau, j'y jette une pierre. C'est un événement qui m'arrive actuellement. Je l'écris, puis j'ajoute : Que penserai-je, dans un an, à pareil jour, à pareille heure?..... Cette pensée me chatouille. J'en suis le développement toute l'année, et, comme presque tous les jours sont des anniversaires de quelque trait noté, toutes les pensées amènent une jouissance nouvelle. Je me dis : M'y voilà donc à cet avenir dont je n'aurais osé soulever le voile, quand je l'aurais pu. Il est à présent. Je le vois. Tout à l'heure, il sera passé, comme le fait qui paraissait me l'annoncer. Je savoure le présent ; ensuite je me reporte vers le passé ; je jouis de ce qui est comme de ce qui n'est plus, et si mon âme est dans une disposition convenable (ce qui n'arrive pas toujours), je jette dans l'avenir une nouvelle pierre que le fleuve du temps doit, en s'écoulant, laisser à sec à son tour..... Voilà quelle est la raison de mes dates, toujours exactes dans mes cahiers et de celles que je fais encore tous les jours. »

C'est donc pour se ménager des anniversaires que Restif écrit sur son Journal, sur les murs ou sur les pierres de l'île Saint-Louis. Certaines de ces dates, de ces « commémorations » étaient qualifiées de « saintes » par lui-même. Parmi ces dates saintes, étaient celles qui marquaient le début et la fin de ses crises

amoureuses, les étapes importantes de ses liaisons féminines, les événements capitaux de sa vie d'écrivain. Parmi les anniversaires moins émouvants, sont la correction d'épreuves, la visite ou le départ d'un ami, un dîner, la rencontre d'un pied de femme joli et bien chaussé, etc., etc. Certaines de ces commémorations nécessitaient le pèlerinage des lieux où s'étaient déroulés autrefois les événements et Restif accomplissait ces pèlerinages avec un soin religieux, retraçant dans sa mémoire les moindres détails, redisant à haute voix les mêmes mots, s'arrêtant ou marchant suivant un rite identique. Quand il ne pouvait accomplir de cette façon ces dévotions à son propre culte, il se rendait dans son île et, devant la date consacrée à l'événement honoré, il s'attendrissait sur lui-même, arrosait la pierre de ses larmes et couvrait l'inscription de ses baisers émus. Aussi quand les gamins le poursuivirent de leurs huées et ne lui permirent plus d'accomplir ses commémorations en plein jour, il y revint le soir, puis la nuit. « O mon île, ton enceinte sacrée est polluée !... mon île est devenue pour moi un séjour de douleur !..... Aussi, depuis, je viens tard et en quittant l'île, je la baise ! »

Enfin cette hypertrophie du moi s'étale dans une dédicace qui précède le premier tome de *Monsieur Nicolas* et intitulée : « Dédicace à moi » (1777). Elle commence ainsi :

« Cher moi ! le meilleur de mes amis, le plus puissant de mes protecteurs et mon souverain le plus direct, agréez l'hommage que je vous fais de ma dissection morale : ce sera tout à la fois un remerciement pour tous les services que vous m'avez rendus et un encouragement à m'en rendre de nouveaux. »

*
* *

La **timidité** fut un des principaux traits du caractère de Restif pendant son enfance et son adolescence. Elle était telle encore à un âge avancé qu'il n'osait souvent pas entrer dans un endroit public où il pouvait être remarqué, qu'il faisait demi-tour à la

porte de la maison où il était convié à dîner. Sa sauvagerie paraît avoir débuté, même, pendant le jeune âge, et Restif en raconte ainsi l'origine et la cause : pour une incongruité commise à l'égard d'une fillette, il fut éliminé assez honteusement d'un cercle d'enfants : « Telle fut, dit-il, la première origine de ma sauvagerie, dont un grand orgueil était la base. Dès que je crus que je n'étais plus aimé de tout le monde et que je n'étais plus admiré en tout, je devins honteux, et de honteux, je devins absolument sauvage ». Il avait alors cinq ans : il devint pour tout le monde, dans son village, « le sauvage Monsieur Nicolas ». Il devait rester le sauvage Restif toute sa vie. A une époque où les amis et les admirateurs l'entouraient, où les curieux désiraient approcher l'auteur du *Paysan perverti* et des *Contemporaines*, il se dérobait encore aux invitations et refusait énergiquement de se livrer à l'admiration ou à la curiosité de ses lecteurs. On a rapporté maintes fois l'histoire de ces dîners où Restif fut si facilement mystifié. Il crut dîner un soir chez son ami Sénac de Meilhan, avec une M[me] Denis, marchande de mousseline rayée et une de ses amies, qu'accompagnaient son beau-fils Nicodème, un petit homme en surtout de laine blanche et un autre homme un peu âcre et boiteux. Restif, d'habitude renfrogné et taciturne, causa beaucoup et charma tout le monde. Le lendemain, il reçut le billet de Sénac de Meilhan qui lui annonçait que M[me] Denis était la duchesse de Luynes ; son amie, la comtesse de Laval ; Nicodème, Mathieu de Montmorency ; le petit homme, Siéyès, et le boiteux, Talleyrand, évèque d'Autun : C'était pour lui que cette compagnie était venue ainsi déguisée, elle ne l'eût point abordé autrement. Une autre fois, il crut dîner avec deux académiciens de Dijon qui n'étaient autres que le duc de Mailly et le comte de Gemonville. Une troisième fois, il soupa, sans s'en douter, avec la duchesse de Mailly, M[me] de Chalais et la comtesse d'Argenson. Rendu méfiant par ces mystifications, dont il s'enorgueillissait d'ailleurs, Restif n'acceptait plus à dîner que chez des amis intimes incapables de plaisanter avec sa sauvagerie et sa naïveté.

« J'ai été bon, obligeant, aimable, et je ne le suis plus. Les

hommes m'ont rendu méchant, haineux, indignataire comme un autre Timon », écrivait-il vers 1780. Que lui ont donc fait les hommes? Ici il faudrait reprendre l'histoire de sa vie et montrer comment, dès sa plus grande enfance, Restif a considéré les hommes « comme des êtres durs, sévères, moqueurs, méchants », à l'encontre des femmes, « les seuls êtres bons, compatissants ». Comment, dans la suite, il a craint et fui la société des uns pour rechercher et se complaire dans la société des autres; comment, toujours, il a vu sous l'action des hommes qui ont vécu à ses côtés des sentiments et une intention mauvaise. Ses maîtres le martyrisent, ses camarades le jalousent, ses patrons l'exploitent, ses ouvriers le trahissent. M. Parangon le marie avec une mauvaise fille afin de se venger de l'amour qu'il a eu pour Mme Parangon. Mais c'est surtout depuis son début dans la vie littéraire que Restif aura à se plaindre des hommes. S'il est orgueilleux, il possède aussi une susceptibilité immense. « Tout blâme, dit-il, me cause une peine cruelle ». Toute critique sera pour lui une injure, tout conseil un affront. Aussi se brouillera-t-il avec tous ses amis, avec Nougaret, avec l'abbé de Fontenay, avec Mercier, avec Mlle de Saint-Léger, avec Milran-Merlin, avec Grimod de la Reynière lui-même, son fidèle mécène. Il se fâchera avec le dessinateur Sergent, qui osera faire quelques remarques d'artiste sur les estampes de ses ouvrages; avec l'acteur Granger qui ne s'enthousiasmera pas pour ses pièces de théâtre. Il verra surtout dans les feuilletons littéraires des attaques contre son talent, parce que les auteurs le critiquent ou ne s'enthousiasment pas assez. Pour un article sévère, il traitera l'auteur de « menteur, infâme, misérable faussaire, aussi méchant sot, lâche que mauvais écrivain ». Les rédacteurs des revues littéraires reçoivent des bordées d'injures : il les traitera de « sous-feuillistes, vils automates..., pédants de collège..., appareilleurs..., vils polissons..., brutes... », etc., etc. Les journalistes sont « les poux de la littérature ». Nougaret est la cible contre laquelle il s'acharne : il prend plaisir à l'appeler Negret, Regret, Progrès, Gronavet, etc., et il l'achève avec ce mot : « insecte littéraire ».

Les articles railleurs dont il est souvent l'objet le transportent.

Il veut se venger et venger tous les gens de lettres vraiment dignes de ce nom, en fondant un périodique *le Journal Contradicteur*. Il fait partager ses vues et son plan au censeur de Montlinot et au comte de Béhague qui les approuvent et s'offrent de l'aider; mais il refuse presque, parce que ceux-ci ont, sans doute, l'intention de s'adjuger la plus grande part des bénéfices. Il se contente d'interdire à ses libraires de faire le service de ses livres à la presse. Il réclame une loi pour interdire aux journalistes de rendre compte d'un livre sans l'agrément de l'auteur. Il montre toute sa haine à ses confrères : « Rien au monde d'aussi vicieux, d'aussi scélérats, d'aussi dignes du sévice des lois que les littérateurs actuels : ce sont des monstres à étouffer ». Enfin il se déclare la victime d'une « coalition entre tout ce qui existe de plus vil dans la littérature » pour l'empêcher d'entrer à l'Institut national, lui, « le génie accablé sous le poids du malheur et de la vieillesse! » Voici, enfin, comment il résumait sa vie dans l'affiche annonçant *Monsieur Nicolas*, en 1796 : « L'auteur du *Cœur humain dévoilé* est le fils d'un pauvre paysan de Sacy. Cet homme, vraiment né observateur, n'avait reçu aucune autre éducation que celle d'une imagination ardente. Dans sa première jeunesse, le voilà apprenti imprimeur, compagnon imprimeur, et toujours errant d'imprimeries en imprimeries. A trente-deux ans, trahi, persécuté, condamné au travail le plus rude, le plus continuel, abreuvé d'opprobres, mis sans cesse au-dessous des plus méprisables des hommes, réduit longtemps à manquer du nécessaire, tremblant pour sa liberté, craignant pour sa vie, ne trouvant d'autre espoir d'échapper au crime que dans la vue d'une destruction prochaine; cet horrible tableau, qui n'est point exagéré, le jette dans le désespoir. Vive le désespoir qui réveille les nations et les grands hommes ! »

Depuis longtemps, en effet, Restif tremblait pour sa liberté et craignait pour sa vie. A l'occasion de la publication de ses premiers ouvrages, il fut tracassé par les censeurs, un peu effarouchés par certaines de ses descriptions ou de ses idées. Sa timidité lui suscita l'idée craintive qu'il était signalé à la police et à la magistrature comme un perturbateur de la société et un réfor-

mateur dangereux. Il se crut rapidement l'objet d'une surveillance spéciale et s'imaginait être sans cesse menacé de poursuites judiciaires, de lettres de cachet et d'emprisonnement. La peur de la Bastille le hantait, car, lui faisait-on croire, ses *Idées singulières* étaient tenues pour subversives par le Gouvernement. Aussi, un jour, par crainte d'une descente de police, loua-t-il secrètement rue Saint-Jacques une chambre qu'il encombra de ses manuscrits, de ses cahiers, de ses notes.

Ces inquiétudes devinrent surtout angoissantes lorsqu'il fut en butte aux attaques de son gendre Augé. Celui-ci, furieux contre son beau-père qui avait donné asile à sa femme, exerça en réalité sa méchanceté contre lui. Il l'injuria à son domicile, dans la rue, sur les places publiques. Il ameuta les gamins de l'île Saint-Louis contre lui lors de ses pèlerinages à ses inscriptions commémoratives. Il le fit arrêter une première fois le soir du 14 juillet 1789 et Restif, quoique relâché aussitôt, fut profondément effrayé, car il comprit le danger d'une arrestation faite en un pareil jour. Troublé de ces persécutions véritables, le pauvre Restif ne vivait plus, lorsqu'il fut arrêté une seconde fois, le 24 octobre 1789, sous l'inculpation de publication de pamphlets politiques : interrogé devant le Comité de police de la commune de Paris, il démontra son innocence et fut relâché encore après une nuit de prison. Il n'en fallait pas autant pour lui démontrer le bien-fondé de ses craintes. Il ne sortait plus, caché chez l'une ou l'autre de ses filles. Mais, emporté par son besoin d'agir et de courir, il recommença à errer dans les rues d'abord pendant la nuit, puis de nouveau pendant le jour. Il vit ainsi passer la Révolution de loin, attiré par tous les mouvements populaires, mais dissimulé à la suite des groupes, effrayé par les propos des gens qui ne parlaient que de tuer, pendre ou décapiter. Perdu dans la foule, il assiste au procès de Louis XVI, mais il craint d'aller voir fonctionner la guillotine. Il voit assassiner sous ses yeux Foulon et Berthier : terrifié, malade, il se traîne jusque chez lui et se couche. Pendant la Terreur, il crut un jour entendre sonner sa dernière heure : il vit en un instant les « sitisangues jurés » du Tribunal révolu-

tionnaire, l'interrogatoire, la condamnation, la charrette, la guillotine, le couperet, les flots de sang... Il en fut quitte pour la peur, on venait simplement mettre les scellés chez lui à la suite de la demande en divorce de sa femme. Vers la même époque, dans une de ses rares visites nocturnes à l'île Saint-Louis, il fut reconnu par les vauriens qui l'avaient déjà poursuivi et il manqua d'être assassiné, du moins il le crut. Cependant chaque nuit le voyait passer dans les rues, enveloppé dans son manteau aux bords effiloqués, dissimulé dans son collet et sous un chapeau à larges bords, marchant à grands pas, hibou spectateur à la recherche de la matière de ses *Nuits de Paris*.

Si l'on joint à ces terreurs justifiées le désastre de sa fortune ruinée par les banqueroutes et les assignats, l'obligation de travailler pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants, la nécessité de composer lui-même ses ouvrages, les souffrances dues à ses infirmités de vieillard, on comprendra que Restif ait eu le droit de se plaindre et d'incriminer ses semblables. Mais, de l'analyse de ses actes ou de ses écrits, il ne ressort rien qui ressemble à un délire vrai de persécution, comme l'admet J. Soury. On y voit seulement ceci : son orgueil engendra sa sauvagerie et sa susceptibilité, sa timidité fit naître la crainte, la méfiance et l'esprit de persécution, mais à aucun moment les idées de persécution ne s'organisèrent en un système délirant quelconque. Quant à ses réactions, elles se bornèrent à se cacher, à écrire quelques « juvénales », à lancer quelques injures ou quelques imprécations. Restif possédait bien la constitution psycho-pathologique dite paranoïaque, avec sa triade, orgueil, susceptibilité, méfiance, mais il ne versa jamais dans le délire systématisé chronique.

*
* *

Restif de la Bretonne eut toute sa vie une tendance pathologique à l'altération de la vérité, au mensonge et à la fabulation. Ce fut un **mythomane**. Il fut aidé dans cette tendance

mythomaniaque par son hypomanie qui, par le bouillonnement des idées, contribua puissamment à l'invention de fables et de romans. Il y fut poussé par une autre tendance constitutionnelle que nous étudierons plus loin, l'érotomanie, et l'on sait combien les érotomanes sont entraînés facilement à la création de rêveries et de fictions.

A cette tendance mythomaniaque, il dut, il est vrai, sa tournure souvent poétique et son esprit constant d'inventions et de réformes. Des écrivains autorisés ont pris le soin de démontrer la valeur de Restif comme poète, comme précurseur, comme réformateur. Si Restif a indiqué, avant les poètes modernes, la beauté de la prose rythmée et des vers libres ; s'il a, avant l'abbé Michon, signalé les rapports qui existent entre le caractère et l'écriture ; s'il a, avant la Révolution et avant Fourier, donné les conceptions fondamentales du socialisme et du communisme ; s'il a, avant les hygiénistes contemporains, formulé un règlement de la prostitution ; s'il a, avant Blanchard, Charles et Montgolfier, établi le plan d'une machine volante ; s'il a, avant Darwin, eu l'idée de l'origine unique des espèces ; s'il a écrit sur la réforme des lois, de l'éducation, de l'orthographe et de la langue des idées neuves qui furent reprises après lui ; s'il a ainsi fait œuvres nombreuses d'inventeur et de précurseur, il n'en est pas moins vrai que la plupart de ses conceptions originales ont sombré pendant le cours de leur développement, dans les flots de pensées vagabondes, de contes fantastiques, de théories extravagantes. C'est surtout dans l'exposition de ses systèmes cosmogoniques, qu'il aimait à développer dans de petits cercles familiers, qu'on peut suivre le mieux les débordements de son imagination ; de ces élucubrations, marquées au coin de la maladie, est sortie *La Physique de Monsieur Nicolas*, dont le bibliophile Jacob a dit : « C'est l'ouvrage le plus raisonnable qu'on puisse faire entrer dans une bibliothèque des fous, telle que Charles Nodier en avait tracé le plan et commencé le catalogue : il a sa place à côté du *Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac. »

Aussi tous ceux qui le connurent et tous ceux qui analy-

sèrent son œuvre soulignèrent ce trait essentiel de son caractère : l'imagination excessive et déréglée. Lui-même ne parle jamais des qualités de son esprit sans louer, à moins qu'il s'en plaigne, son imagination « ardente...., débordante...., fougueuse..., embrasée... ». Cette richesse imaginative fut sa plus grande qualité d'écrivain, mais elle le rapproche aussi des délirants inventeurs et réformateurs et le poussa toute sa vie au mensonge et à la fabulation.

Restif a toujours brodé du roman sur la réalité et fut surtout dupe de son imagination : il en arrivait rapidement à ne plus distinguer lui-même le réel de l'inventé et il finissait par croire le premier à la vérité de l'histoire tout entière. Un fait réel rapporté par lui à différentes époques de sa vie se grossit à chaque nouvelle narration de circonstances plus séduisantes et plus émouvantes. Bien plus, il lui arrive souvent de se croire le héros réel d'une aventure qu'il a imaginée de toutes pièces.

L'histoire de la marquise de Montalembert et de Mme Godiveau est un exemple frappant de cette mythomanie vaniteuse de Restif. En 1784, il dînait chez son ami Le Pelletier de Morfontaine, à côté de Mme de Montalembert, qui fut pleine d'attentions pour lui et le loua fort de son talent et de ses ouvrages. Restif fut enthousiasmé de cette femme charmante, à ce point qu'il inscrivit sur un des parapets de l'île St-Louis : « XXX aprilis formosam marchissam M.nt.l.mb.rt heri miratus sum ». Ce qualificatif formosam montre que Restif ne fut pas seulement séduit par les charmes de l'esprit de la marquise. Il garda toujours le souvenir agréable des quelques heures passées en sa compagnie, mais pendant longtemps il fut poursuivi par l'image de la belle marquise. Il ne la revit cependant jamais. En 1794, dans le tome V de *L'Année des Dames nationales,* il se met en scène avec la marquise de Montalembert et s'attribue l'histoire suivante, que souligne à juste titre le bibliophile Jacob comme une preuve de l'imagination mensongère de Restif. Nous la citons d'après ce dernier : « Un jeune auteur fait la connaissance avec la marquise dans un dîner ; il en devient épris. La marquise consent à le recevoir chez elle. L'amoureux y vient presque

tous les jours pendant trois mois. Enfin, comme la marquise lui marquait beaucoup de prévenances, il se décide à faire une déclaration d'amour à cette dame, qui ne s'en fâcha pas. « J'ai beaucoup d'amitié pour vous, lui répond-elle, mais point d'amour. Vous m'avez assurée que j'étais votre muse. Heureusement ma faiblesse n'est point nécessaire pour ce titre !... Au contraire... Continuez donc à m'aimer !... Vous êtes de tous les hommes celui que j'aime le mieux et que j'estime le plus ! » Elle lui apprit alors que, pendant tous leurs entretiens, la jeune et jolie Mme Godiveau, sœur du marquis, était cachée dans une pièce voisine, où elle entendait et voyait tout. « Le jeune homme fut très étonné, dit Restif, il en aima davantage la marquise, et fit ces contes charmants qui font les délices de l'Europe *(Les Contemporaines)* ». La marquise resta sage et vertueuse ; mais sa belle-sœur paya pour elle et la remplaça « pour le physique ». Notre conteur fut « solidement » heureux avec Mme Godiveau, dont il se rassasia pourtant, car on se lasse de godiveau comme de pâtés d'anguilles. Le petit scélérat désira de nouveau la marquise : « Il la voulut prendre d'assaut, en plein jour ». La marquise tint bon, fit une nouvelle morale au trop entreprenant ami, en lui disant assez malicieusement : « Vous avez été toujours le remède de Mme Godiveau ». Le jeune homme se rendit à d'aussi bonnes raisons et ne cessa d'honorer la marquise comme sa muse. » Ainsi Restif, dix ans après le dîner où il vit pendant quelques heures à peine la marquise de Montalembert, s'imaginait qu'il avait été pendant trois mois l'adorateur fidèle de celle-ci, qu'il avait profité des charmes physiques de sa belle-sœur et qu'il s'était laissé aller jusqu'à vouloir prendre la première d'assaut. C'est bien ici le moment de rapporter la phrase que Restif écrivit à propos non plus d'une belle marquise, mais d'une belle charcutière, Victoire Londo, dans *Le Nouvel Abeilard :* « Ce n'était pas l'histoire de cette fille que je voulais faire, mais l'histoire que j'aurais été charmé d'avoir avec elle. »

De pareils exemples se trouvent en masse dans l'œuvre de Restif et c'est justement la connaissance de ce travers de carac-

tère qui doit rendre le lecteur circonspect au sujet de la véracité des histoires qu'il s'attribue. On ne peut souvent pas distinguer la réalité du produit de l'imagination et, dans le doute, il est plus prudent de réserver son jugement. Les affirmations doivent toujours être surveillées et toujours contrôlées. N'a-t-il pas écrit à plusieurs reprises que le *Paysan perverti* eut 42 éditions à Londres et 4 en Allemagne. Ch. Monselet l'a cru sur parole, mais le bibliophile Jacob a établi qu'il n'y eut jamais, en tout, que 2 éditions allemandes ; le reste fut une illusion de sa vanité et un produit de son imagination. Il est probable que Restif avait aussi inventé de toutes pièces l'histoire de Joseph II, que ses petits-enfants tenaient de lui-même et qu'ils certifièrent comme exacte à Ch. Monselet. Voici l'histoire : Joseph II avait fait exécuter dans tous ses Etats les règlements du *Pornographe;* mais, de plus, il envoya tout de suite à l'auteur son portrait, enrichi de diamants, sur une tabatière, accompagnée d'un diplôme de baron du Saint-Empire. Restif lui répondit aussitôt : « Le républicain Restif-la Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II, mais il lui renvoie son diplôme de baron, qu'il méprise, et ses diamants dont il n'a que faire ». La réponse est belle, mais elle a un tort, elle ne fut probablement jamais écrite et l'histoire fut sans doute inventée de bout en bout. Car P. Cottin a fait des recherches à ce sujet : jamais les règlements du *Pornographe* ne furent mis en pratique à Vienne et les gazettes de cette époque sont muettes sur une semblable tentative. Restif fut sans doute victime d'une mystification, mais cela ne l'empêcha pas d'inventer l'envoi du portrait, l'envoi de la réponse et de raconter le tout comme un fait réel à sa famille.

Il a toujours aimé mettre ses mensonges en œuvre. Dans les plus beaux jours de sa carrière amoureuse, il se plaisait à pénétrer, sous un prétexte quelconque, auprès de celles qui avaient attiré ses regards. Il cherchait à deviner leurs intrigues et profitait, à la place des amants en titre, des rendez-vous et des faveurs que les belles croyaient accorder à ceux-ci. Il écrivait aux femmes, signait d'un nom quelconque, portait la lettre

comme un véritable commissionnaire, écoutait les réflexions que suscitait l'épitre amoureuse et revenait jouir de la réponse quand elle était favorable, sous un déguisement nouveau. Une estampe du *Paysan perverti* intitulée : « Edmond Savoyard », dont nous rapportons ici une reproduction, montre Restif dissimulé sous un grand manteau, jouant un de ses nombreux rôles de fabulateur amoureux.

Il faut aussi mettre sur le compte de la même tendance, ce goût si prononcé pour les pseudonymes les plus divers, sous lesquels il s'est dissimulé dans maintes histoires personnelles: Edmond, Monsieur Nicolas, Bertrô, Dulis, Siflans, M. d'Aigremont, Le Manteau Bleu, M. Aquilin des Escopettes, Maribert-Courtenay, Jean de Vert, M. de Sacy, M. de Courgis, etc., ou des anagrammes tels que Tefris, Trifès, Fister. Il aime encore à signer ses ouvrages de noms de personnages fictifs ou morts : *Lucile* est par un Mousquetaire ; *Le marquis de Tavan,* par Desforets ; *Les Nouveaux Mémoires*, par M. le M. de Br. ; *La Malédiction paternelle* et les premiers volumes des *Contemporaines,* par Timothée Joly ; *L'Anti-Justine* est publiée sous le nom de Linguet ; *Les Posthumes* sous le nom de feu Cazotte.

Il est un point sur lequel l'orgueil de Restif devait se rencontrer avec son amour de la fabulation : la noble origine. De cette rencontre devait sortir toute une série d'inventions et de fables. De cette association devait naître presque un système délirant de fabulation filiale. On rencontre çà et là quelques essais généalogiques. Sa famille est alliée aux Cœurderoi, noblesse de robe de la Bourgogne. Ailleurs (dans *La Femme infidèle),* il se prétend issu d'un bâtard de l'illustre maison de Courtenay, du noble seigneur Maribert Ier. Ailleurs (dans les *Posthumes)* il donnera à penser qu'il a du sang de Louis XV dans les veines. Mais le plus intéressant produit de son imagination en cette matière est ce qu'il a appelé « Ma généalogie ». Les critiques littéraires qui ont étudié Restif qualifiait cette généalogie de mi-sérieuse et de mi-plaisante. Tel n'est pas notre avis. On peut suivre Restif dans la construction de sa noble filiation, au travers de plusieurs systèmes successivement abandonnés, jus-

qu'à un dernier qu'il adopta pleinement. Nous allons le suivre dans ses élaborations successives.

L'idée d'une filiation noble apparaît pour la première fois dans *La Vie de mon Père* en 1779. L'histoire de la vie de son père devait naturellement amener Restif à s'occuper de son ascendance plus ou moins éloignée. A la fin de la première partie de ce livre, dans une note en petit texte. Restif raconte son origine, suivant une ancienne tradition de famille, assure-t-il. C'est là une pure invention et ce qu'elle a de particulièrement remarquable, c'est qu'elle a pour base un calembour sur le mot rétif. « Notre ancien nom était Monroyal ou Montroyal, et le surnom de Restif y fut joint en 1309, à l'occasion du templier Jean de Montroyal, qui, lors de la destruction de l'ordre du Temple, fut un de ceux qui le défendirent par des discours pleins de force et de vérité, devant les commissaires du roi Philippe-le-Bel et du Pape Clément V. On croit que telle fut l'origine du surnom de Restif.... ». Mais cette explication ne lui paraissait pas suffisante, car plus loin il donne une autre origine au nom de Restif : « — J'ai ouï dire que nous avions des parents en Angleterre, de notre ancien nom, qui traitèrent de Restifs ceux qui restaient en France. »

Un homonyme, receveur de tailles à Grenoble, ayant lu les notes précédentes dans l'ouvrage publié par Restif, crut à leur véracité et écrivit immédiatement à notre auteur pour lui demander s'il était en relation avec les Montroyal d'Angleterre, s'il connaissait leur lieu de résidence, s'il pensait qu'avec des recherches et quelque argent on arriverait à trouver les titres prouvant l'ancienneté de leur famille, etc., etc. Restif de la Bretonne, piqué au jeu, lui fournit sans doute force renseignements plus ou moins authentiques. Le Restif de Grenoble envoya à son tour une deuxième lettre, dans laquelle il donnait des détails très précis sur les principales branches des Restif de France.

L'idée était en marche. Stimulée par cette correspondance, elle aboutissait à un premier résultat. Dans la seconde édition de *La Vie de mon Père*, parue en 1780, Restif donnait une première notice généalogique de sa famille. Cette notice reparaissait,

avec beaucoup d'additions, à propos d'une nouvelle des *Contemporaines,* intitulée « la Hautaine » et publiée en 1787. Enfin on la retrouve, augmentée d'une façon considérable, dans l'Introduction de *Monsieur Nicolas* parue en 1794. C'est dans cette Introduction qu'il faut étudier le plein épanouissement de la fabulation filiale de Restif.

On sait que Restif avait l'intention, en écrivant *Monsieur Nicolas,* de « s'historier » lui-même en portant « la véracité jusqu'au scrupule le plus timide ». Il écrivait dans l'Introduction : « Ici, la vérité sera dépouillée du clinquant de la fable et la fiction ne la voilera plus ». Or immédiatement après ces mots commence l'histoire de sa généalogie : on sent fort bien que Restif croit à la réalité de ce qu'il va écrire de ses ancêtres. Toute cette généalogie va reposer sur un nouveau calembour, sur le mot rétif.

Les Restif descendent en ligne directe de l'empereur Pertinax, successeur de Commode. En effet, Restif n'est que la traduction du mot latin pertinax. L'empereur Pertinax eut un fils posthume, Helvius Pertinax, condamné à mort par Caracalla, mais qui, grâce au dévouement d'un affranchi, put sauver sa vie. Errant dans les Apennins, il découvrit dans une grotte Julia Didiana, fille du successeur de son père et également proscrite par Caracalla. Ils s'unirent, eurent un enfant, H. Cœsar Pertinax, qui passa dans les Gaules et fit souche des Pertinax de France. Les descendants furent successivement : propriétaire terrien, laboureur, berger, muletier, maquignon, escuyer de Clovis, capitaine des chasses, comte d'Auxerre, moine, sauvé du gibet en épousant une prostituée (ici une longue addition sur ce fait), galopin, marmiton, cuisinier en chef de Pépin-le-Bref, favori de la fille de Charlemagne, amant de la seconde femme de Louis-le-Débonnaire, chroniqueur, poète, imbécile mais écrivain, fou mais auteur des Mille et une Folies, ramoneur de cheminées, valet d'écurie, chirurgien-pédicure, médecin, bourreau de Paris, boucher, marchand de bœufs, vivandier d'armée, capitaine d'infanterie, colonel de cavalerie, puis templier, général d'armée et brigand suivant l'usage, comte de Metz, massacré dans une

émeute, sauvé du massacre par sa mère déguisée en mendiante, vagabond, vaurien, comme son père et son aïeul, né en prison huit jours après que son père eût été pendu et trois semaines avant qu'on pendît sa mère, gagne-petit, garçon drapier, marchand drapier aunant en zigzag, négociant en Guinée d'où il rapporte le premier la vérole à Dieppe d'où elle fut à Naples, prévôt des marchands de Charles V (Marcel qui cacha son nom de Restif), conseiller au Parlement et financier, conseiller d'Etat, dévot et banni, prévot de Nitry, président au Parlement de Paris, huguenot, massacré à la Saint-Barthélemy, procureur, puis maître d'école, commissionnaire de vins, dit l'homme juste, surnommé Tintamarre, dit le Dolant converti au catholicisme après les Dragonnades, dit le Sévère, lieutenant à Sacy, dit l'Honneste-homme. Enfin vient Nicolas-Edme Restif, dit Monsieur Nicolas, « le LXVIIme depuis le Sérénissime empereur Pertinax ». D'après cette généalogie, Restif non seulement descendait de l'empereur Pertinax, mais il avait en outre du sang de Charlemagne, du sang des comtes d'Auxerre, peu après empereurs de Constantinople !

Telle est la généalogie que présente Restif au lecteur de *Monsieur Nicolas*. Si on peut admettre l'authenticité des renseignements sur les huit à neuf générations d'où il est issu, il faut bien se garder d'ajouter foi à ceux qui précèdent. Rien qu'à l'énumération et aux quelques détails qui accompagnent le nom de chaque ancêtre, on reconnaît la tournure d'esprit et les inventions habituelles de Restif. Mais il ne s'en est pas tenu là dans sa fabulation. Il raconte que les membres de sa famille se transmettent de génération en génération un parchemin sur lequel les ancêtres Helvius Pertinax et Julia Didiana écrivirent leurs noms en langue latine et de leur propre main, afin que leurs descendants « pour s'exciter à la vertu, sçachent qu'ils proviennent des maistres d'un peuple roi du monde ». Il rapporte même le texte où l'on reconnaît aisément sa facture de latiniste incorrect. Cette généalogie est présentée au lecteur dans une nouvelle invention de Restif. C'est Pierre Restif, dit le Sévère, qui, devant des gentilshommes à sa table, voulut

leur démontrer que sa généalogie était « mieux prouvée, plus illustre, plus variée, mieux raisonnée » que la leur et tira du plus haut rayon de sa petite bibliothèque « de vieux parchemins roux et rongés, écrits en gothique jusqu'à la pénultième génération » dont l'assistance reconnut « l'incontestable antiquité ». Quelques lignes plus loin, les parchemins vieux, roux et rongés se sont déjà changés en un « antique rouleau de vélin..... lequel estait roulé sur un cylindre de buis, enfermé dans un coffret bien ciré de bois de noyer ». De ces parchemins, de ce rouleau de vélin, Restif n'en a jamais parlé ailleurs que dans sa généalogie : il s'est contenté d'affirmer à quelques reprises que ses titres étaient déposés à la Bibliothèque Royale.

Telles sont les conceptions successives de Restif au sujet de la noblesse de son origine. Elles permettent sans peine d'attribuer à leur auteur la dénomination de fabulateur filial.

*

* *

La **tournure érotique** est enfin le trait le plus saillant de la mentalité de Restif de la Bretonne. Cette constatation n'a rien d'étonnant chez lui, car on sait que chez les sujets atteints d'excitation maniaque, l'instinct génital participe presque toujours à l'excitation générale sous la forme d'excitation sexuelle normale ou sous la forme d'aberrations sexuelles plus ou moins nettes. Chez l'hypomaniaque Restif, l'érotisme éclate tout le long de sa vie, dans tous ses actes comme dans toutes ses œuvres. Etudier la vie de Restif, c'est surtout faire le décompte de ses passades ou de ses passions amoureuses ; lire ses ouvrages, c'est lire le récit de ses amours ou de ses idées sur l'amour. Cette tournure érotique se retrouve dans l'enfance, dans l'âge moyen et jusque dans la vieillesse de Restif : elle se traduit suivant les époques, par la précocité sexuelle, par de l'exaltation génésique, par de la salacité sénile. Elle ne se montrera pas seulement dans le domaine physique de l'instinct sexuel, mais bien encore dans le domaine fortement intellectuel

de cet instinct : l'érotisme psychique, l'érotomanie vraie, sera une de ses manifestations. Enfin elle prendra la forme de perversions sexuelles et s'offrira sous l'aspect de goût de l'inceste et de fétichisme. Nous allons passer rapidement en revue ces divers aspects érotiques de Restif, avant de consacrer un chapitre spécial à l'étude de son fétichisme.

La **précocité sexuelle** nous est racontée dans *Monsieur Nicolas* avec une satisfaction et un luxe de détails que Restif apporte à tout ce qui concerne ses qualités viriles. « L'instinct me parlait pour le sexe différent dès la plus tendre enfance ». Restif en trouve l'explication suivante :

« Je fus sans doute conçu dans un embrassement chaud, qui me donna la base de mon caractère : s'il eût été accompagné de dispositions vicieuses, j'étais un monstre... Pour achever d'embraser mon sang et mon caractère, j'eus pour nourrice la femme la plus tempéramenteuse du canton... »

A quatre ans, il se sentait attiré vers les filles « dont les couleurs ressemblaient à la rose ». A la même époque, il avait une bonne amie, grande fille de vingt ans, qui l'emportait dans ses bras en allant à vêpres, en lui prodiguant des caresses d'un ordre spécial : elle passait sa main sous les jupons de l'enfant, le fouettait, le chatouillait, « mentulam testiculosque titillabat, quousque erigerem », en le dévorant de baisers sur les joues et sur les lèvres.

« C'est ainsi, fait remarquer sentencieusement Restif, qu'une suite de petites causes contribuaient à développer et à fortifier ce tempérament érotique, qui va étonner, et qui me précipitera dans tant d'écarts !... Grande leçon pour tous les parents qui ont des enfants d'une agréable figure ! »

Voilà qu'est donné « l'élan à son imagination brûlante ». Dès ce moment, l'éducation sexuelle de Restif va faire des progrès

rapides. Il assistera en curieux très intéressé aux ébats de couples amoureux et retiendra pour plus tard les gestes qu'il leur voit accomplir, « sans y rien comprendre alors ». Quelques jeux spéciaux, en compagnie de jeunes drôles plus âgés que lui, documentèrent davantage sa septième année.

« Mes dispositions naturelles, senties dès la première enfance, devenaient plus marquées avec l'âge. Une passion, la plus noble de toutes, couvait dans mon sein et jetait, par intervalles, des étincelles, avant que les facultés y pussent répondre. Elle était l'effet de la conformation physique, et par conséquent insurmontable : aussi se changeait-elle alors en un sentiment actif et douloureux, tel que celui qu'éprouvent habituellement les eunuques. Ce fut encore cette passion impuissante qui me rendit sauvage. »

C'était l'époque où le petit Monsieur Nicolas était poursuivi et embrassé par force par les filles de Sacy, qui s'amusaient ainsi de sa timidité et de sa sauvagerie.

« Mes idées sur les femmes s'éclaircissaient petit à petit... J'aurais seulement voulu les embrasser, non qu'elles m'embrassassent ; le second rôle me déplaisait... tandis que le petit Monsieur Nicolas passait pour un Narcisse, ses idées, dès qu'il était seul, la nuit, le jour n'avaient d'autre objet que ce sexe qu'il paraissait fuir ! »

Il remarquait les filles les plus soigneuses de leurs vêtements et de leur corps, il admirait les filles bien vêtues, élégamment chaussées ; il se plaisait davantage en leur compagnie, lorsqu'un beau jour, il avait onze ans et demi, la vue d'une moissonneuse, « grosse dondon de bonne mine », frappa sa vue « d'une manière jusqu'alors non éprouvée ». Cette grosse dondon fut son initiatrice : il la rendit mère pour son coup d'essai, mais il fut de longues années sans connaître cette paternité précoce qui le remplisssait plus tard d'un si grand orgueil. Depuis ce moment Restif ne fut plus le jouet de la hardiesse des filles : ce fut lui désormais qui les embrassa. A douze ans, il triomphait de la

virginité d'une demoiselle de quinze ans qui s'offrit à lui et devenait père pour la seconde fois. A treize ans, il servait aux passe-temps amoureux des jolies sœurs grises de Bicêtre et engrossait une jeune et jolie négresse nommée Esther.

A partir de ce moment, les conquêtes se multiplient : c'est Marguerite Pàris, gouvernante de curé, âgée de quarante ans, mais propre et chaussée de jolies chaussures, à qui il faisait encore un enfant ; c'est une jeune mariée qui, le lendemain de ses noces, donnait une leçon à ce jeune coureur qui en savait déjà plus qu'elle et qui feignait l'innocence par amusement vicieux ; c'est une dame mûre qui, dans le coche d'Auxerre, le croyant plus neuf qu'il était, se servit de lui deux ou trois fois ; c'est Mme de Germigny qui, en attendant son confesseur, lui demanda un service... singulier, d'ordre saphique.

« C'était l'époque, écrit Restif, où dévoré de désirs pour toutes les jolies femmes du bourg... mon imagination embrasée me donnait quelquefois un sérail... au nombre de douze (car il n'en fallait pas moins à mon appétit). Mon imagination s'égarait dans un labyrinthe d'obscénités, en m'occupant de toutes ces odalisques. »

C'était aussi l'époque où, sur ses cahiers d'écolier qui recevaient ses impressions journalières, il écrivait un poème en latin, en l'honneur de ses douze premières maîtresses. Ce poème résume ses débuts amoureux et prélude à ses aventures d'homme, il annonce le genre de l'écrivain.

*
* *

Pour faire l'étude de l'**exaltation génésique** de Restif pendant sa jeunesse et durant son âge adulte, il faudrait rapporter presque toute l'histoire de sa vie à ces époques, telle qu'il l'a faite lui-même dans *Monsieur Nicolas*. Il est entré, comme il le dit lui-même, dans « un indomptable érotisme qui tourmentera les plus belles années de sa vie ». A lire ses confessions, on ne doute plus. A peine sa timidité d'adolescent est-elle vaincue, à peine a-t-il

pris conscience de sa valeur d'amoureux, il est emporté par un tempérament vigoureux et exubérant qui l'entraînera jusqu'au véritable satyriasis. Il emporte les filles d'assaut dans les greniers, à leurs fenêtres, dans les escaliers, sur les portes. A Auxerre, dans un état de fureur érotique, « il violentera même l'objet de son culte, la céleste Colette Parangon. Le défilé des conquêtes continue : Toinette, Fanchette, Ursule, Marote, Rosalie, Rose, Manon, Madelon, etc., etc., que de noms de femmes en quelques années ; on se reconnaît avec la plus grande difficulté au milieu de ces aventures, presque toujours pareilles, où la satisfaction sexuelle est le seul détail qui intéresse le fougueux conquérant. A Paris, la liste s'allonge démesurément : femmes mariées ou veuves, filles mûres ou tendrons, filles perdues ou vierges, tout lui est bon ; bonnes bourgeoises, chambrières, logeuses, ouvrières, boutiquières, théâtreuses et grandes dames, filles entretenues ou prostituées de maisons publiques, toutes lui paient un tribut. « A ce moment, dit-il, je portais mes hommages à plus de deux cents filles ! » Attiré par le milieu de la prostitution, il fréquente surtout les appareilleuses, les matrulles et leurs pensionnaires : ses qualités spéciales le font priser dans ce monde. Dans un autre monde, il promet le mariage à toutes et chacune lui laisse prendre un acompte. Fait-il un voyage, il collectionne les filles d'auberges et les voyageuses. Fait-il un séjour dans une ville, les aventures continuent avec les boutiquières, les amies de sa famille, leurs parentes. Malheur à celle qui le dérange pendant qu'il lit un livre érotique : en pareille occasion, six filles lui passèrent dans les bras les unes à la suite des autres et ce nombre a peine à calmer son ardeur. Il est imprudent de mettre en doute sa valeur amoureuse : pour un pareil langage, deux actrices subirent six assauts chacune pendant la durée d'une promenade à la campagne. « Par hasard, dit-il ailleurs, je trouvais deux femmes se lesbiant, je les paphisai toutes deux ». Tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins : il voit la veuve d'un notaire dont les charmes le séduisent, elle était dévote, il se déguise en prêtre, l'approche et lui fait deux jumeaux. C'est un coureur d'aventures que rien n'arrête, que rien n'effraie : il

suit les femmes dans la rue, entre dans les maisons et les appartements derrière elles, les surprend dans les escaliers, se fait recevoir pendant la nuit à la place de ceux qui sont attendus, se glisse sous les lits ou dans les draps. Il collectionne les virginités, cueillant celles qu'on lui offre, emportant de haute lutte celles qui résistent. *Virgo*, dit-il, signifie destinée à l'homme (*vir*). Quelques jours d'abstinence le font entrer « en fureur à la vue d'une jolie femme ». Au spectacle, dans la rue, la contemplation de charmes féminins provoque chez lui l'orgasme vénérien : « l'imagination tendue, le corps tendu, emittebam nullo juvante contactu » ; ces émissions spontanées se montrent encore à l'âge de cinquante ans. Aussi sur la fin de sa vie, repassant dans son souvenir les noms des femmes qu'il avait possédées, il voulut les honorer en les réunissant dans un « kalendrier » comme des saintes. Dans ce calendrier amoureux il mit toutes les femmes qui lui avaient fait « connaître ou donné le plaisir..., femmes à tour voluptueux qui parlent au cœur par les sens, à moins qu'elles ne parlent aux sens par le cœur ». Le compte fait, le nombre des jours de l'année était insuffisant : il mit alors deux saintes les dimanches, trois les jours de grande fête et groupa celles que son souvenir réunissait dans les mêmes événements. La lecture de ce calendrier suffit à renseigner le lecteur sur la nature et l'intensité des impulsions sexuelles de Restif. Car à chaque sainte, l'auteur a soin d'indiquer en détail pourquoi il l'honore. On peut le suivre aussi dans sa carrière amoureuse, car les saintes se succèdent dans l'ordre chronologique. Il honore les premières, l'une parce qu'il ressentit pour la première fois du plaisir à la vue de son joli pied ; l'autre à la vue de ses jolies chaussures ; une autre pour son baiser et sa peau douce ; une autre, parce qu'elle fut la première qui lui permit d'examiner et de toucher son sexe ; une autre, parce qu'il avait du plaisir à se cacher le visage entre ses cuisses ; une autre, parce que son hymen résista à sa première tentative de virilité ; une autre, pour l'émotion de voir une gorge naissante, ou de presser une taille, ou de recevoir sa première leçon d'amour saphique, etc., etc. Puis viennent les saintes de la jeu-

nesse qu'il honore à leur tour, pour les premiers désirs libertins, pour la première rose cueillie, pour sa qualité de reine de volupté, parce qu'elle fut la première prostituée dont il jouit, parce qu'elle fut la plus grande de ses maîtresses, parce qu'il la dédaigna, parce qu'il la céda à un ami, parce qu'il la déflora au milieu des siens sur le vaste grabat de famille, parce qu'elle lui donna sa première blennorragie, etc., etc. Puis viennent les saintes de l'âge mûr et avec elles surtout la fierté des paternités multiples. On voit défiler des groupes d'amies ou des sœurs ; dans une même famille, la grand'mère, la mère et la fille ; la mère, la fille et la tante ; ses propres filles ; ses petites-filles même. Pour ces dernières, Restif ne recule pas devant l'aveu de l'inceste, mais disait-il bien la vérité ou n'était-il pas emporté par son imagination impudique ? Quel que soit le motif pour lequel Restif honore une sainte dans cette hagiographie spéciale, jamais le récit ne prend le ton libidineux et n'use de termes obscènes. Les plus gros écarts de conduite sont excusés chez lui-même ou chez la sainte.

« Quel libertin ! dira-t-on. Je ne prétends pas m'apologier, m'excuser, mais ce n'est pas être libertin, c'est être vertueux, que de faire des enfants », et plus loin : « Je n'aurai jamais de remords d'avoir fait un enfant. »

Les raisons de ces impulsions sexuelles sont quelquefois amusantes : il viola telle de ses victimes pour la débarrasser de pâles couleurs qui compromettent sa santé. Une autre fois, de sa fenêtre, il voit une jeune et jolie personne se masturber dans sa chambre de l'autre côté de la rue ; il la savait « malade et frénétique » ; il comprend l'origine de sa maladie et vole à son secours.

« Je crois qu'elle me donna sa maladie. Je me jetai sur elle comme un forcené.... Enfin, revenu à moi le premier, je lui dis : Je venais vous avertir de deux choses : qu'on peut vous voir et que vous vous tuerez. »

Mais ni son intervention, ni les bons conseils ne suffirent point à la guérison ; il la vit retomber par la suite ; il résista quelque temps, mais il y retourna : cependant, par un billet anonyme, il conseilla de la marier. Quelquefois enfin, l'acte est plus monstrueux, mais l'hagiographe trouve toujours une excuse : pour en avoir un exemple il suffit de lire le chapitre de la petite Rosette, fillette de onze ans, qui lui demanda de la déflorer, afin de ne plus être traitée de morveuse et de grenouille par sa grande sœur.

« Je résolus de feindre de me rendre à ses désirs pour lui donner une leçon... Je croyais dégoûter la petite par la douleur... Je m'aperçus alors combien il est imprudent, avec des passions fougueuses, de faire de ces essais au-dessus de nos forces.... »

On ne peut rien ajouter après cette démonstration.

Au milieu de ce débordement d'amour sensuel, Restif traversait quelques crises **purement platoniques** et le souvenir des femmes qu'il a ainsi aimées est resté vivant dans son cœur jusqu'à un âge avancé. La première de ces grandes passions fut celle qu'il ressentit pour Jeannette Rousseau. La seconde fut l'amour qu'il éprouva pour la femme de son maître d'imprimerie d'Auxerre, Colette Fournier, qu'il ne désigna jamais que sous le pseudonyme de Colette Parangon. Puis ce fut l'aventure de Zéphire, puis celle de Rose Bourgeois, celle de Virginie, enfin celle de Sara Debée. Parmi ces grandes passions, certaines doivent nous retenir un instant, car elles sont la preuve de l'érotisme psychique de Restif.

L'histoire de Jeannette Rousseau en est un exemple typique. C'est à Courgis, alors qu'il avait quinze ans, qu'il reçut ce premier coup de foudre. Voici comment Restif relatait cette impression ineffaçable dans ses cahiers :

« Cette adorable Rousseau fut la première qui fit battre mon cœur. Je songeais, un jour de fête, dans l'église de Courgis, à l'amie qui me plairait le plus. Je me représentais déjà son aspect, sa figure, sa taille,

sa mise. Comme je roulais ces pensées, voici Jeannette qui, plus belle que les déesses, s'avance pour communier. Aussitôt je l'aime, je brûle d'ardeur pour elle et souvent même je délire. »

Et voici comment il s'exprimait plus de cinquante ans après :

« Ce fut au printemps, un dimanche avant Pâques, que je vis celle que je n'ai jamais cessé d'aimer et que je regrette plus amèrement que jamais, à la fin de ma carrière ! Cet amour a résisté au temps ; il n'a jamais été anéanti par les autres passions..... Malheureux que je suis ! J'ai senti plus vivement cet attachement immortel quand mes passions ont été calmes. ...Jeannette seule est la Vénus, la véritable Beauté, le seul objet désirable pour moi ! Et cependant jamais une passion sensuelle n'accompagna cet amour ! Non, jamais je n'alliai l'image de Jeannette avec une idée obscène ! »

Or jamais Restif ne lui parla : il balbutia quelques syllabes devant elle dans les premiers temps de son amour. Il ne la vit plus jamais. Son amour cependant a profondément germé dans le cœur de Restif. Toute sa vie, il a eu dans le souvenir l'apparition pure de l'église de Courgis. Cette image a été la compagnie de ses pensées à toutes les époques de sa vie et elle s'associait à toutes ses joies comme à toutes ses tristesses. « Ce fut pour lui l'idéal féminin, quelquefois entrevu, jamais atteint », a écrit J. Soury. Restif n'écrivit qu'une fois à Jeannette Rousseau et, sans cette lettre, elle n'aurait jamais su l'amour ardent et tenace qu'elle avait inspiré. Agé de cinquante-quatre ans, Restif apprend que Jeannette Rousseau ne s'est jamais mariée et cette nouvelle le plonge dans d'amers regrets. Six ans plus tard, devenu libre par son divorce d'avec Agnès Lebègue, il prend la résolution d'épouser sa Jeannette. Deux mois plus tard, il apprenait que Jeannette Rousseau était morte depuis plusieurs années ! Telle est l'histoire de cet amour platonique, excitation amoureuse qui dura toute une vie et qui ne sortit point de l'amour purement intellectuel. Par ce côté de sa mentalité, Restif doit être considéré comme un érotomane vrai.

Il est à remarquer que si les autres grandes passions de Restif ne sont pas restées dans le domaine de l'amour idéal, certaines y sont revenues après la mort des personnes aimées. C'est ainsi qu'il parle de M[me] Parangon :

« Céleste Colette! prosterné sur mon île, le visage tourné du côté de notre patrie, j'adore votre souvenir!..... Quand j'aurai cessé de vivre, vous n'aurez plus de temple, de prête, de culte! Vous êtes déesse tant que je vis ! »

Avec l'aventure de Rose Bourgeois nous entrons dans un autre aspect de l'érotisme psychique de Restif, son érotisme d'écrivain. Pour écrire, il faut à Restif une « base » et une « muse ». La base, c'est un fait réel quelconque, le plus souvent d'ordre féminin et amoureux : sur cette base, son imagination se joue et produit l'œuvre. Mais pour que cette imagination travaille, la muse est nécessaire. La muse, c'est une femme, jeune, fille ou mariée, honnête ou non, dont la vue a frappé les sens de Restif, dont les charmes ont allumé ses désirs : pour faire œuvre littéraire, cet auteur original a besoin d'avoir une érection dans le cerveau. Pour chacun de ces ouvrages, Restif eut une ou plusieurs muses. Rose Bourgeois fut sa première muse. Aussi a-t-il conservé son culte dans son âme d'écrivain : plus tard, il aimera à passer devant la maison où il a connu sa première muse et la saluera de ces mots : « Salve, ô domus, qui me fecisti scriptorem ! » Tous ces ouvrages furent inspirés par une ou plusieurs muses : seul le livre de la Femme dans les trois états n'en a point, mais Restif est excusable d'avoir manqué à sa dévotion habituelle, car il souffrait cruellement à ce moment d'une blennorragie. Quelquefois, l'effet de la muse se perd après quelques jours de travail ; vite, l'auteur sort et dans la rue trouve toujours une femme qui allume ses désirs et excite de nouveau sa verve d'écrivain : *Le Pied de Fanchette* eut ainsi trois muses successives. Pour *Le Nouvel Abeilard*, la muse fut une jolie charcutière, à joli pied et à jolies chaussures.

« Tous les soirs, je viens m'ennivrer du plaisir de la voir, dit Restif, et sa vue me mettait en verve. J'écrivais le soir et le lendemain matin avec une inconcevable ardeur. »

Quelquefois aussi, la muse n'est vue que par les yeux de l'imagination : il en fut ainsi pour *Les Nuits de Paris*. La tête de Restif fermentait déjà sur le sujet de cet ouvrage lorsqu'une nuit, passant par une rue solitaire et noire, il entend soupirer à un balcon au-dessus de sa tête; il se redresse et voit une femme à laquelle il n'ose parler. L'image de Mme de Montalembert, dont le souvenir le poursuivait fort à ce moment, se présenta à lui :

« Mon imagination s'échauffa, dit il, je sentis qu'elle devait être le but et la marche des Nuits. Je conçus l'idée de les composer de tous les faits réellement arrivés, dont mes promenades nocturnes m'avaient rendu témoin pendant le cours de ma vie. »

Et depuis ce moment, Restif s'imagina qu'il allait tous les soirs rendre compte à Mme de Montalembert, accoudée à son balcon, de tous les événements dont il avait été le spectateur. Aussi n'est-on pas étonné d'entendre Restif s'écrier, en parlant de Jeannette Rousseau, de celle dont le nom seul le faisait tressaillir à soixante ans, après quarante-cinq ans de séparation :

« Oh! Jeannette! si je t'avais vue tous les jours, je serais devenu aussi grand que Voltaire et j'aurais laissé Rousseau derrière moi! »

Ce n'est pas seulement dans cette particularité des muses inspiratoires que l'on retrouve l'érotisme chez Restif écrivain, mais encore dans toute son œuvre littéraire. Restif écrit surtout ce qu'il a vu, ce qu'il a fait; aussi est-il toujours ramené dans ses productions aux occupations favorites de sa nature et de son imagination. Ce qui le pousse à écrire, c'est toujours l'histoire d'une fille, d'une femme, une anecdote amoureuse, le fruit de relations surtout illégitimes, les prostituées, le mariage, les qualités et les charmes du sexe féminin. Pour en être convaincu,

il suffit de lire les titres, les sous-titres et les épigraphes de ses livres. Même quand il veut traiter un sujet grave de morale ou de législation ou de physique, ses compositions reflètent toujours son esprit érotique. On peut faire les mêmes réflexions au sujet des estampes qui accompagnent ses œuvres. Non seulement il choisit le sujet, presque toujours licencieux et souvent obscène, mais il règle la composition, le détail des costumes et l'anatomie des personnages. Tous les critiques qui ont parlé de Restif après avoir eu ces estampes devant les yeux ont tous souligné l'étrangeté des anatomies surtout féminines de ces gravures. Jusqu'en 1779, il n'avait pas trop déformé le crayon de son dessinateur habituel, Binet, qui, à cette époque, dans *La Malédiction paternelle*, fit des dessins qui valent ceux de Marillier et approchent de ceux de Moreau. Mais, à partir de ce moment, il exige des femmes grandes, à tailles menues, à coiffures extravagantes, à têtes exiguës, à long cou, aux seins arrondis en équilibre sur le corset, aux pieds d'une extrême petitesse, chaussées de souliers imperceptibles ou de mules à talons démesurés. Ce souci des silhouettes féminines le poussait à amener au dessinateur des modèles de pieds, de gorges ou de coiffures rencontrés dans la rue, à lui apporter des mules ou des souliers dont il fallait reproduire exactement la forme et les ornements. Aussi, quand le sujet comporte un nu de femme, ce qui arrive très rarement, car Restif préférait les femmes habillées et parées, on est frappé par l'anatomie étrange de ces corps féminins : têtes pointues, corps ovoïdes, épaules menues, seins en pomme, thorax et tailles cylindriques, bassins étroits à fesses aplaties, jambes démesurées, chevilles et pieds microscopiques, mains fines aux doigts plus longs que les pieds. La beauté de la femme pour Restif réside dans cet idéal aussi peu esthétique que possible, qu'il résumait dans cette dénomination : « femme féique ». C'est ainsi que, dans les gravures comme dans le texte de ses ouvrages, il apportait les mêmes déformations de son esprit érotique et la préoccupation constante d'un idéal féminin. Les femmes ont rempli sa vie et la femme a été son but.

« Les femmes furent toujours pour moi le feu, l'air et l'eau..... Sans les femmes j'étais un être nul, sans vigueur, sans énergie, sans activité, sans âme enfin. C'est pourquoi j'ai couru toute ma vie, sinon après l'amour, du moins après l'amitié d'une femme qui me plût, et mon malheur a été de m'être presque toujours trompé dans ce choix ou de n'avoir pas réussi. »

*
* *

La **salacité sénile** va bientôt remplacer la brillante exaltation génésique et les douces rêveries de l'amour idéal. On peut suivre le développement progressif de cette nouvelle manifestation érotique dans les dernières œuvres de Restif jusqu'à son plein épanouissement dans *L'Anti-Justine* et *Les Posthumes*. Après sa dernière aventure avec Sara Debée, Restif verra s'éteindre ses qualités de conquérant fougueux. S'il traverse encore quelques crises amoureuses avec Minette de Saint-Léger, avec Félicité Mesnager, il devra se contenter de soupirer platoniquement ou de cueillir du bout des lèvres ou des doigts quelques privautés qui paraissent mesquines chez ce grand pourfendeur de femmes. Il le constatera lui-même à propos de sa liaison avec Félicité Mesnager et il écrira : « C'est ici la neuvième, la plus faible et la dernière de mes grandes aventures ». Depuis l'année 1784, c'est-à-dire depuis l'âge de cinquante ans, Restif ne commémora plus dans son calendrier que quelques faveurs de femmes compatissantes, la gloire de quelques dernières paternités, la reconnaissance émue de filles illégitimes et le sauvetage plus matériel que moral de quelques prostituées. Mais dans sa tête bouillonnaient encore et bouillonnera jusqu'à sa mort le désir des plaisir de l'amour. Si on le suit dans *Monsieur Nicolas* ou dans *Mes Inscripcions*, on le voit encore séduit et attiré par la beauté des femmes, les poursuivant et les accostant dans la rue, faisant de nombreuses visites dans les maisons publiques, chez Catiche, chez la Leblanc, chez la Dupont, etc., fréquentant les endroits célèbres de la prostitution qu'il avait si bien connus autrefois et vers lesquels il se sent attiré de nouveau, le Perron,

le Cirque, l'allée des Soupirs, la cour Saint-Guillaume, les galeries du Palais-Royal, etc., etc. Si on le suit dans les ouvrages qu'il publiera désormais, on constatera moins de retenue dans les idées, moins de discrétion dans la forme : les pensées et les mots viendront plus crûment, jusques et y compris les détails intimes ou obscènes. Dans *Les Parisiennes*, qui parurent en 1783, Restif poursuit un « but philosophique », qui est de suggérer aux honnêtes femmes les moyens de se faire aimer. Dans un chapitre intitulé « la décence en faisant l'amour », il se laisse entraîner à réclamer une institution comparable à celle des Anciens, les initiations aux mystères féminins, où des matrones donneraient aux jeunes filles et aux jeunes femmes :

« La théorie de la Bonne Déesse... les façons mignardes capables de captiver un mari ; les règles de la propreté la plus scrupuleuse ; la coquetterie dans la mise ; l'art de couvrir à demi la gorge, de marcher avec grâce et volupté, de se donner un tour qui excitât les désirs....., l'art des baisers lascifs, des attouchements vénéréiques ; de se mouvoir dans l'acte d'une manière qui augmentât le plaisir ; de se rétrécir, de faire la pendule de Vénus, etc. »

Sur le chapitre de la propreté et du « bain particulier », Restif insiste longuement et à tout propos, avec un soin intéressé.

« Pour cet article-ci, je leur mets le doigt dessus, en leur disant : Lavez-vous comme une musulmane. Je leur recommanderai volontiers de s'abluer, après chaque déjection, grosse ou menue, et je le fais d'une manière correcte. »

Toute une nouvelle, la « Femme du médecin » ou le « Bain particulier », est consacrée à ce point spécial de l'éducation des femmes. De tout temps Restif, quoique mal tenu de sa personne et malpropre lui-même, avait une sorte de dévotion pour la propreté féminine, mais nulle part jusqu'à ce moment il n'avait abordé ce sujet avec autant de liberté de langage.

Les nouvelles courses de Restif dans les milieux publics de la prostitution, où il se laissait entraîner à suivre les filles, se plaisant dans leur société, les traitant avec égards et bonté, se donnant l'excuse de rechercher parmi elles ses bâtardes qu'il reconnaissait au « thermomètre de son cœur », devaient amener la publication de son ouvrage *Les Filles du Palais-Royal*, paru en 1790. L'idée maîtresse de cet ouvrage qui fut qualifié pendant longtemps de production infâme, était de dévoiler une multitude de choses que Restif tenait de son ami, le docteur Guillebert de Préval : « Les différentes manières de se divertir à Paris avec les femmes ou de les faire servir au plaisir des hommes ». On y retrouve la satisfaction ancienne, mais plus intense que jamais, que Restif avait de parler des prostituées et des choses de la prostitution. Restif tenait à ce moment plus qu'à tout autre à mériter le surnom qui lui avait été donné d'« amant des filles du monde ». Il s'étale de même avec complaisance, dans *Les Nuits de Paris*, sur la préparation et la vente des enfants des deux sexes qu'on destine à la prostitution. Il se laisse aller à publier dans le dernier volume du *Drame de la Vie*, en 1793, un recueil de pièces de vers indécentes. Dans *Monsieur Nicolas*, de 1794 à 1797, Restif retrace avec de nombreuses images tous les détails scabreux de sa vie et termine ses Mémoires par une apologie des prostituées qui se conduisent honnêtement dans leur profession, véritable sermon sur l'utilité et les charmes de la prostitution.

« Dès que vous avez fait tout ce qui dépend de vous, dit Restif en s'adressant aux prostituées, pour vous faire préférer par la propreté, par la saineté du corps, la douceur des manières, le charme des caresses, vous serez estimables, utiles... Songez que les filles de votre espèce sont un délassement pour l'homme, de véritables prêtresses de la volupté. Respectez-vous ! »

Les désirs charnels s'étaient éteints en 1785, ainsi que nous le confie Restif, mais dans sa tête les idées lubriques s'agitaient plus fort. Le mal progressait toujours. Il allait faire une vio-

lente éruption avec *L'Anti-Justine*, en 1798, que Restif publia, dit-il, sous le coup de l'indignation provoquée en lui par la lecture des livres du marquis de Sade et de sa *Justine* en particulier. Le bibliophile Jacob, le premier, dans son étude bibliographique sur Restif de la Bretonne, M. Henri d'Alméras après lui, dans son livre sur le marquis de Sade, ont recherché les rapports qu'ont pu avoir ces deux hommes pourvus l'un et l'autre d'aberrations sexuelles étranges. Restif et de Sade se connurent-ils ? C'est probable, car ils étaient l'un et l'autre attirés impulsivement vers le même monde de la prostitution et une curiosité réciproque a dû les réunir. Que s'est-il passé entre eux ? On ne le sait, mais on peut constater, dans plusieurs passages des *Nuits de Paris* ou de *Monsieur Nicolas*, la haine que Restif avait vouée au « monstre », à « l'infâme disséqueur à vif ». Il ne se doutait pas qu'un jour le même chapitre de la pathologie mentale réunirait, lui, Restif, l'adorateur fervent des femmes, et Sade, ce bourreau cruel des femmes. Aussi écrivit-il *L'Anti-Justine* qu'il signa du nom de l'avocat Linguet emprisonné pendant la Terreur et guillotiné en 1794.

« Ce scélérat (Sade), disait-il dans la préface, ne présente les « délices de l'amour » qu'accompagnés de tourments, de la mort même. Mon but est de faire un livre plus savoureux que les siens et que les épouses pourront faire lire à leurs maris ; un livre où les sens parleront au cœur ; où le libertinage n'ait rien de cruel pour le sexe des grâces ; où l'amour, ramené à la nature, exempt de scrupules et de préjugés, ne présente que des images riantes et voluptueuses. Aussi je réserve ma chaleur pour décrire des jouissances ineffables au-dessus de tout ce qu'a pu inventer l'imagination bourrelée de l'auteur de *Justine*. »

Ce pauvre Restif se trompait singulièrement, car il n'écrivit qu'un livre sans intérêt, même dans son genre, où les mêmes obscénités se répètent d'une façon monotone, un livre ordurier où seule sa salacité sénile a pu se complaire. Son intention était cependant tout autre. « Il faut qu'un seul chapitre lu par un homme, dans l'inspection de la table, lui fasse exploiter sa

femme, jeune ou vieille, laide ou jolie, pourvu que la femme ait fait bidet ou qu'elle soit bien chaussée ». Cependant l'auteur, par instants, jugeait plus sévèrement son livre ; « on a vu par la table seule combien cet ouvrage est salacé » et il cherchait même à s'excuser de ce « mauvais livre fait dans de bonnes vues ». Mais, écrit Charles Monselet : « Quoi qu'en dise Restif. c'est une éruption de désirs odieux, où l'on trouve cyniquement dramatisés des épisodes de sa propre vie, obscène supplément de *Monsieur Nicolas* ». Un travail médical peut seul se permettre une analyse d'un pareil ouvrage et encore cette analyse ne peut-elle être que superficielle. On y lit dans les premiers chapitres l'histoire d'un jeune garçon, Cupidonnet, qui, d'un naturel porté instinctivement vers les choses de l'amour, fait servir ses sœurs à des amusements spéciaux et assiste à l'accouplement de ses parents ; qui, adolescent, fornique avec une sœur plus âgée, avec sa belle-sœur et, par erreur, avec sa mère à qui il fait un enfant ; qui, jeune homme, possède la jeune femme d'un vieux mari, heureux d'assister à une scène où il retrouve quelques moyens ; qui, marié, continue ses exploits avec la sœur ou les domestiques de sa femme, quand ce n'est pas avec des filles adultérines. Mais c'est surtout dans les descriptions amoureuses de Cupidonnet avec sa fille Conquette Ingénue que l'auteur va satisfaire surtout son esprit lubrique. La vue de Conquette, âgée de dix ans, excitait déjà si fort son père qu'il se livrait sur elle à des attouchements obscènes et que plus tard il la possédait pendant son sommeil. « Il désire en faire sa maîtresse et se trouve le plus heureux des hommes ». La fille se marie et, malheureuse en ménage, revient vivre avec son père ; dès ce moment, les chapitres se succèdent, plus orduriers que les précédents : l'un s'intitule « Du plus délicieux des incestes » ; l'autre a trait à une histoire à la de Sade, où un moine joue le principal rôle ; le père amène des amants à sa fille afin de satisfaire tous ses désirs ; il vend ses faveurs ; les scènes se compliquent, des couples nombreux s'enlacent, se quittent et se reprennent presque au hasard ; mais toujours le père et la fille trouvent la plus grande volupté dans les bras l'un de l'autre et

les gestes de l'entourage ne servent qu'à raviver leurs désirs et augmenter les délices de ces accouplements incestueux. Tout cela est écrit avec la plus grande trivialité de termes, les mots les plus orduriers se succèdent sans interruption, à eux seuls tous les dérivés du mot « foutre » garnissent des pages entières. Nous en avons assez dit pour montrer toute la tournure salace de l'esprit de Restif dans un ouvrage qu'il offrait à la morale publique et dans lequel il voulait peindre « des images riantes et voluptueuses ». Nous ajouterons un dernier détail : Restif, comme pour la plupart de ses ouvrages, avait l'intention d'enrichir celui-ci de 38 figures dont la description minutieuse a été faite par lui-même, mais dont on ne peut pas décemment reproduire même les titres.

« Espérons, pour l'honneur de sa mémoire, que Restif a rêvé la plupart des aventures où il se montre le héros ; c'est assez, du reste, son habitude, comme nous l'avons dit, de suppléer par l'imagination à la réalité..... », a écrit de *L'Anti-Justine* Ch. Monselet. Nous ferons remarquer simplement que l'imagination d'un homme de soixante-quatre ans qui se livre à des débordements doit être tenue pour singulièrement maladive.

Enfin dans le dernier de ses ouvrages, *Les Posthumes*, paru en 1802, nous retrouvons toujours la même tournure d'esprit salace au milieu de considérations les plus élevées en apparence. Deux des quatre estampes qui accompagnaient cet ouvrage sont du genre libre : ce fut la cause, a-t-on dit, de la saisie et de l'interdiction de la vente de ce livre. C'est surtout à la fin du quatrième volume de cet ouvrage, dans deux appendices, que l'on rencontre la dernière preuve de la salacité sénile de Restif. Dans l'*Histoire de Jeanne-Lis*, il n'est question que de toilette de mariée, de nuit de noces, de déflorations difficiles, de fécondations multiples, de mères et de filles grosses en même temps du même père, de mères qui s'appliquent à l'éducation sexuelles de leurs fils, etc., etc. Dans *Les Revies*, Restif suppose qu'il a été rajeuni et ramené à l'âge de dix ans et qu'il recommence sa vie, guidé par l'expérience de sa première existence : soulignons en passant que l'âge n'avait pas affaibli le culte du

moi chez Restif. La première « Revie » commence par un rapide résumé de ses aventures d'enfant, mais avec les détails obscènes et des mots crus qu'on chercherait vainement dans *Monsieur Nicolas* : on lit des scènes très réalistes du petit Monsieur Nicolas se livrant en pleins champs à des essais de coït avec Marie Fouard, sous la direction plus savante de Marguerite Miné qui conduit le jeune couple jusqu'à la possession complète. On revoit défiler les sœurs de Bicêtre, la noire Esther, quelques autres conquêtes de moindre importance, la grosse dame du coche d'Auxerre, et chaque histoire est soulignée par un détail inédit mais toujours salace. La deuxième « Revie » a trait au mariage de Monsieur Nicolas avec Jeannette Rousseau : c'est la fin du culte idéal et pur que Restif avait jusque là pour Jeannette Rousseau.

Au milieu de quel fatras de fables et d'obscénités va s'écrouler l'idole toujours vénérée jusqu'à ce jour. Monsieur Nicolas, riche de plusieurs centaines de mille livres, possesseur de châteaux et de terres, est devenu M. de Courgis : il songe alors à satisfaire sa passion pour Jeannette Rousseau. Il va l'épouser, mais ne pouvant attendre le jour du mariage, il la déflore en présence des deux mères, celle de Jeannette et la sienne, venues au secours de la jeunesse de l'époux et de l'inexpérience de la nouvelle épouse.

« Ce fut la mère du jeune homme qui prit le sceptre de l'amour, et Mme Rousseau qui du doigt le guida..... »

Et quelques jours plus tard, le soir des noces, il la « maritait » au milieu d'une brillante assistance, sur un lit nuptial placé sur une riche estrade, au milieu d'une salle entourée de vitrages, dans un silence respectueux, pendant que des parfums brûlaient dans des cassolettes. Voilà comment sombrait lamentablement, dans le chaos d'idées naïves, de grandeur et d'inventions érotiques, cet amour qui resta idéalement pur pendant plus de cinquante ans.

Quatre ans avant sa mort, Restif formait encore le projet de publier vingt-huit ouvrages nonveaux, dont il donnait les titres

et les sujets à la fin du quatrième volume des *Posthumes*, parmi lesquels on peut citer : *L'Amoureuse* ou conduite d'une fille qui aime, depuis la première émotion, jusqu'à la dernière faveur ; *L'Amant-instituteur* ou le moyen de se former une épouse ; *Les Mille et une Ingénuités* ou l'aimable Agnès ; *Les Mille et une Manières de plaire aux femmes*, etc., etc. On le voit, Restif était inépuisable dans ce sujet. Son érotisme l'agitait encore, alors qu'il était à la porte du tombeau.

Il nous faut enfin étudier chez Restif deux manifestations de son érotisme polymorphe, son goût de l'inceste et son fétichisme. Nos recherches sur le fétichisme de Restif sont consignées dans un chapitre spécial qui est le chapitre suivant. Nous parlerons ici de son goût de l'inceste. Quelques détails qui précèdent ont déjà attiré l'attention du lecteur sur ce point. Malgré l'opinion de quelques critiques littéraires, il n'est pas douteux pour nous que Restif présenta des **impulsions aux actes incestueux.**

Ce n'est pas l'avis de Paul Cottin qui, dans la préface de *Mes Inscripcions*, parle comme il suit de ce point du caractère de Restif : « Sa femme qui n'avait relativement rien à lui reprocher, au point de vue des mœurs, insinua que Restif avait eu des relations incestueuses avec ses filles. Cette accusation le révolte. Il proclame que, si le fait était vrai, il l'avouerait « pour l'instruction du genre humain ». Ayant admis la bonne foi de ses déclarations, nous n'hésitons pas à le croire. Il parut, d'ailleurs, avoir été aussi bon père de famille que cela lui était possible : il refuse de profiter de l'égarement d'une amie de ses filles. Si Marion a mal à la main, il en perd le sommeil. Il cherche, dans l'intérêt d'Agnès, à obliger son mari qu'il hait. Il supplie le lecteur d'avoir pitié d'elles, si jamais la misère les réduit à réclamer son aide, à se présenter chez lui, les œuvres de leur père à la main. Il avoue des relations intimes avec une de ses nièces, mais par surprise : sa parenté lui étant alors inconnue ». Cette opinion est formellement opposée à la nôtre. Reprenons donc dans l'œuvre de Restif les arguments qui nous ont permis d'affirmer cette tendance impulsive à l'inceste.

C'est dans l'*Année des Dames nationales,* ouvrage paru en

1794, que l'on pressent pour la première fois le goût de l'inceste sans y trouver toutefois une mention précise. Mais c'est dans *Monsieur Nicolas*, dans l'histoire de Zéphire qui advint à Restif à l'âge de vingt-trois ans, qu'il faut en rechercher la première preuve. Ce nom de Zéphire est celui d'une petite prostituée de quinze ans qu'il rencontra au hasard de ses promenades quotidiennes. Violemment épris d'elle, il l'arracha à sa mauvaise vie, connut à ses côtés les jours les plus agréables de son existence. Cette passion violente eut un rapide dénouement; Zéphire mourut au bout de quelques semaines. La douleur de Restif fut profonde. Quelques jours plus tard, il apprit fortuitement que celle qu'il pleurait était sa propre fille. D'autres, à cette idée, auraient conçu d'épouvantables remords ; pour lui ce fut une satisfaction intense : il paraît avoir goûté à cette révélation un plaisir nouveau. Dans la suite, quand il évoquait le souvenir de ses maîtresses disparues, il éprouvait à celui de Zéphire une émotion de bonheur et un sentiment de fierté; Zéphire avait deux titres dans sa mémoire, qui loin de s'exclure, la rendaient plus chère encore à son cœur : elle était sa fille, elle avait été sa maîtresse douce et passionnée.

Alors qu'il pleurait encore Zéphire, le hasard le mit en présence d'une autre de ses filles, dont les paroles nous montrent combien Restif prenait plaisir à évoquer les rapports incestueux.

« Mon cher petit Papa, je vous aime de tout mon cœur ! et jamais je ne vous oublierai, quelque part que je sois... Vous êtes plus maître que moi des circonstances; ne perdez pas votre fille de vue; elle vous conservera religieusement le droit de disposer d'elle..... »

Dans sa quarante-deuxième année, nous le retrouvons brûlant d'amour pour une grande et jolie blonde du nom de Virginie. C'était encore une de ses filles : il ne le sut que plus tard. Il la rencontra dans l'escalier de sa maison et il connut auprès d'elle quelques instants de bonheur et beaucoup d'heures de détresse. C'est à elle qu'il doit l'inspiration de son livre : *Le Qua-*

dragénaire. Cette belle fille, dont il payait les faveurs, qui le trompait largement avec un jeune étudiant en médecine, se plaisait à lui donner le nom de père, et cela surtout au moment des intimes contacts qui résultaient de l'amour. Et il semble que ce nom produisait sur le sens génésique de Restif l'effet d'un excitant. Voici, d'ailleurs, quelques mots échangés entre eux alors qu'ils visitaient l'hôpital de Bicêtre.

« Virginie me regardait : — Que faites-vous ? — Ma *fille*, il y a trente ans que j'occupais cette place. — Trente ans ! Elle s'appuya mollement sur mon épaule, un sourire égaya ses yeux encore humides : « Je n'ai jamais eu autant de plaisir qu'avec vous ! O mon papa ! vous ne ressemblez guère aux hommes que je connais..... »

Puis, voyez sa fierté, son plaisir, lorsque complimentant sa belle compagne, le maître des enfants de chœur de l'hôpital a l'air de supposer que celle-ci est sa fille.

« Ha ! me dit le maître », qui la prenait pour ma fille, « que vous êtes heureux, Monsieur, d'avoir une demoiselle si belle et si sensible ! » — Je pressai la main de Virginie contre mon cœur, sans répondre..... »

Quatre ans après le commencement de cette liaison amoureuse, il apprit que Virginie lui devait le jour. Or, cette fois, de même que pour l'aventure de Zéphire, il n'en conçut aucun remords.

« La mère ajouta : — Toutes les fois que je vous vois, vous me rappelez celui qui m'a aimée trois ou quatre jours avant mon mariage avec M. Pointot. — Pointot, dis-je vivement ! — Oui, c'est mon mari : je me nommais Jarrye Dattée ; mon père était cirier : le jeune homme demeurait au quatrième, rue des Trois-Portes, chez une Bonne-Sellier : Virginie est sa fille. — Sa fille ! m'écriai-je en pâlissant. — Oui, oui ! — Je voulais dissimuler. Mais Virginie était venue me caresser, je lui dis : « En fille, en fille !. . Je suis le jeune homme de la rue des Trois-Portes ». Ce mot fit pousser un cri de joie aux trois femmes. Je fus presque étouffé de caresses. Point de remords : on n'en eut pas..... »

Quel aveu plus grave dans ces derniers mots et quelle preuve plus grande que l'inceste lui paraissait la chose la plus naturelle au monde... et peut-être la plus agréable.

Dans *La dernière Avanture d'un homme de quarante-cinq ans,* où Restif nous rappelle son amour pour Sara Debée et les déboires de cette aventure, nous voyons constamment cette jeune ingénue, au cœur si pervers, donner à son ami ce nom tant aimé de père. Ce n'est à tout instant que des : ma chère fille, mon cher papa, mon bon petit papa, etc., etc.

Avec les années, ce goût pour l'inceste ne fit que s'affirmer, ainsi qu'en témoignent ses dernières œuvres. Faut-il voir là une influence exercée sur ses sens par la continuelle présence à ses côtés de ses deux filles !

Quoi qu'il en soit, *L'Anti-Justine* n'est qu'un long plaidoyer en faveur de l'inceste, qui expose depuis le premier chapitre jusqu'à la fin de l'ouvrage, avec des termes d'une obscénité fatigante, les plus épouvantables scènes d'érotisme où l'on voit pères et filles, mères et fils, frères et sœurs se posséder tour à tour. Et Restif, en préconisant l'inceste, poursuivait un noble but : lutter contre les passions effroyables répandues à profusion dans le public par les livres du marquis de Sade. A ses yeux, l'inceste était le seul moyen de rendre un peu de douceurs aux relations amoureuses, d'éviter le libertinage et de favoriser la perpétuité de la race.

Les Posthumes qui marquent la fin de sa vie littéraire et l'approche de la fin de ses jours, sans avoir le même caractère et le même but que *L'Anti-Justine*, portent toujours l'empreinte de ce goût pour les actes incestueux, car les aventures où les relations sexuelles entre gens de la même famille abondent dans ce livre. Nous citerons tout d'abord celle d'un frère qui veut épouser sa sœur :

« Il fut très étonné de trouver que c'était le frère, arrivé incognito, qui, devenu amoureux de sa sœur, sans la connaître pour telle, ses parents n'occupant cette boutique du quai que depuis six mois, songeait, après l'avoir reconnue en voyant leur mère à côté d'elle, à profiter d'une

absence de quinze ans, de son changement de figure et de nom pour faire son épouse de cette sœur adorée..... »

Puis l'aventure de trois sœurs qui aiment leur frère et sont payées de retour.

« Or, dans le nombre étaient ces trois sœurs qui voyaient en lui un joli cousin, mais non un frère ; aussi étaient-elles les plus tendres des douze ; et ces trois jeunes personnes n'étaient pas celles qui l'attaquaient le moins vivement. Il guetta l'aînée le soir même et se glissa dans la chambre où elle couchait avec ses deux autres sœurs, mais dans trois lits différents, Amétiste lui dit tout bas : — Quoi ! c'est toi, Poulot ! — Paix ! pas de bruit ! je t'adore et je te caresserai tant que tu voudras. Amétiste ne parla plus et, Multipliandre, dans le corps de Poulot, profita de son innocence et de leur consanguinité pour lui ôter sa rose. Elle prit même tant de goût à ce jeu qu'elle pria son cousin de revenir le plus souvent possible.

Mais Poulot avait un goût vif pour la deuxième des trois sœurs, dont la bouche était un bouton de rose. Il la prévint dans jour et la nuit suivante, l'appétissante Victorine le reçut comme avait fait son aînée... Il eut ensuite Emeraude, la troisième, de la même manière..... »

Enfin celle d'un soldat qui revient dans son pays, après avoir fait campagne. Ses parents ne le reconnaissent pas et projettent de le tuer pour s'emparer de l'argent qu'il possède. Heureusement sa sœur l'avertit à temps, ils partent alors tous deux et il l'épouse :

« Il ala s'établir dans un petit village écarté des Vosges ; il acheta un petit bien, non sujet à main-morte, aux environs de Domèvre, et là, considérant que sa sœur ne le connaissant pas pour son frère, qu'elle était jolie et extrêmement douce, qu'elle l'aimait uniquement, que les Guèbres ses anciens amis, tous gens vertueux, épousaient leurs sœurs, il épousa Claudine en lui fesant prendre le nom d'une fille de sa connaissance, morte hors du pays..... »

A la fin des *Posthumes*, dans les *Revies*, l'auteur non seule-

ment manifeste plus fortement son goût pour l'inceste, mais il entre dans de nombreux détails pour expliquer cet acte.

Citons quelques passages de l'histoire de Jeanne-Lis, femme de Dulis.

« Cependant Jeanne ignorait tout. Elle eut un fils, un second, et l'alaita. Sa sœur cadette avait alors treize ans. Dulis badinant un jour avec elle, et excité par une abstinence de plusieurs jours, il la voulut posséder... La mère survint au bruit. Dulis était furieux ; il se défendit en lui disant qu'il ne voulait pas troubler le lait de sa femme qui nourrissait son fils. La mère ne sut que dire, et la chose faite une fois, elle s'en ala toute honteuse. Dulis n'était qu'émoustillé ; Nannete-Lis était restée là : renversée de nouveau, il la déflora..... »

A quelque temps de là, ce même Dulis s'étant aperçu que sa femme ne pouvait plus devenir mère lui proposa ce qui suit :

« Il faut, de votre côté, que vous contribuiez au bonheur et à la conservation de ces enfants que je me suis fait un devoir de procréer, pour être soumis aux vôtres, qui seront leurs chefs quoique tous vivent sous la loi du communisme, dans le vaste enclos qui leur est préparé ! J'ai observé que toute la jeunesse a besoin de femme à seize ou dix-sept ans au plûtard ; que ce sont les femmes faites, encore aimables, qui appètent les jeunes gens de quatorze, quinze et seize ans ; sans doute parce que l'organe génératif de la plupart d'entre eux n'est pas suffisamment formé ni propre à déflorer. Je vous supplie donc, ma très chère épouse, de vous consacrer à l'éducation de mes garsons-aînés et j'engagerais de même celles de mes concubines effetées qui, ainsi que vous, ont conservé de la fraîcheur et des charmes, à se prêter à ceux de mes garsons qui ne pourront atteindre à vous. Ce sera encore votre mari qui vous posséderа dans ses fils ; vous aurez la satisfaction d'aler, comme la mère-abeille, de fleur en fleur..... »

Nous avons vu déjà que Restif voyait dans l'inceste, non pas l'accomplissement d'une mauvaise action, mais, au contraire, un moyen de ramener hommes et femmes à la vertu et

surtout d'assurer plus facilement la perpétuité de la race humaine.

Nous en avons la preuve dans un manuscrit de Restif qui nous a été obligeamment communiqué par M. de Bordes de Fortage, et d'où nous tirons le passage suivant :

« Nos enfants croissent autour de notre table, comme plants d'olivier ; de nouveaux incestes que nous projetons ne sont pas des crimes, au contraire, ce sont des moyens de paix et de concorde que de marier nos enfants ensemble. Nous assurons leur fortune, nous dérobons aux étrangers la connaissance de la bâtardise de ceux d'Eugénie ; obliger tous les homes à se conduire machinalement par la même route est d'un habile despote ; lorsqu'on a établi la République française, j'aurais voulu qu'on en eût fait le chef-d'œuvre de l'humanité, en laissant aux hommes une liberté pleinière d'épouser leurs mères, leurs sœurs, leurs filles (bien entendu que celles-ci consentissent entièrement et librement). Je voudrais qu'un républicain fût débarrassé de tous les crimes de préjugé sans néanmoins tolérer le libertinage. Au contraire, je ne voudrais pas qu'il y eût une seule fille publique même aux armées : mais aussi, il faudrait qu'aucune fille ne pût rester célibataire. »

Ce manuscrit, dont nous reparlerons lors de l'exposition des manifestations fétichistes de Restif, date de ses dernières années ; il nous apporte un dernier reflet de ses pensées sur l'inceste.

Reste maintenant à savoir si le goût pour les actes incestueux ne fut qu'un désir de ses sens, désir que jamais il ne réalisa, ou bien si réellement il l'a mis en action.

Déjà nous savons que sa femme et son gendre Augé l'accusèrent, à maintes reprises, d'avoir demandé à ses filles la satisfaction de ses besoins sexuels. Nous savons, en outre, que son entourage s'associait à ces accusations, car Restif trouvait dans les charmes de ses deux filles un continuel sujet d'extase.

Il habitait avec elles et nous savons, par lui, qu'Agnès était brune et d'une grande beauté, que Marie-Anne était blonde.

fine et très délicate. Il leur témoignait une affection des plus vives et une tendresse sans bornes, et son désespoir fut extrême lorsque Marion, diminutif de Marie-Anne, souffrit d'un mal à la main. Ses *Inscripcions* nous assurent la véracité de ce fait.

La continuelle obsession où le tenait les charmes de ses filles, et peut-être l'amour, autre que filial, qu'il recevait d'elles, le pousse à décrire des actes incestueux où il se met en scène avec ses deux filles. Tel, par exemple, ce passage des *Posthumes* où il figure sous le nom de « Cinquante-Quinze » et où les noms de ces dernières sont exprimés par des anagrammes :

« Il se trouva que Nésag aimait son père et que Nimora, dont les sens n'étaient pas encore ouverts, ayant entrevu la passion de sa sœur, luttait avec elle d'attentions et de coquetterie pour faire pancher la balance en sa faveur.

» Or, Cinquante-Quinze aimait tendrement ses deux filles et n'avait pas encore marié Nésag, parce qu'elle s'y était refusée constamment... »

Et le reste du récit nous apprend comment Cinquante-Quinze posséda ses deux filles Nésag et Nimora.

Restif eut-il avec ses deux filles des relations tendres et plus que paternelles, ainsi qu'il en fut accusé, nous serions assez porté à le croire, car la façon dont il prisait leur beauté, l'attrait que leurs charmes exerçait sur ses sens, le continuel besoin qu'il avait de s'occuper d'elles et la jalousie qu'il manifesta même quand Agnès oubliait de rentrer le soir, renforcent nos soupçons sur la réalisation de son goût pour l'inceste. Puis, certaines de ses *Inscripcions* paraissent apporter quelques preuves encore, si toutefois l'interprétation que nous en donnons n'est pas erronée. C'est ainsi que nous trouvons dans la 565ᵉ inscription : « Agnès redita sero pat. et fere pot^{ta} », que nous traduisons, en admettant que pot^{ta} signifie potita : « Agnès revint le soir et je la possédai presque ». Et il ajoute à la suite : « Deinde colica ventosa mihi », ce qui semblerait confirmer ce que nous avançons, car il éprouvait depuis son enfance des coliques toutes spéciales après chaque excitation génésique non

suivie de satisfaction sexuelle. Enfin nous lisons dans la 881e ces trois mots abrégés : « emiss. av. M"" ». Nous sommes tenté de les compléter comme suit : « emissio avec Marie-Anne », car il avait l'habitude de signaler par des mots latins la commémoration d'un acte de sexualité et il l'exprimait soit par « emissio » ou bien par « emiss. » ou tout simplement encore par « ej. ». On est tenté de voir, dans ces simples mots, la preuve de l'accomplissement de l'inceste, ainsi d'ailleurs que dans ces deux mots d'une autre inscription : « 946, 12 jan... ; 2 émissio Marianne ».

* * *

Tels sont rapidement esquissés les principaux traits de la mentalité de Restif que ses actes et son œuvre permettent de découvrir.

Il nous faut ajouter aux traits précédents un caractère de son esprit qui ressort suffisamment de tout ce que nous venons de rapporter, sans qu'il nous soit nécessaire d'y insister longuement : son **amoralité**. Même en tenant compte de la liberté des mœurs qui régnait à son époque, il est difficile d'admettre que Restif ait eu une conscience morale suffisante. Son souci constant d'être vertueux, d'enseigner la vertu, de faire l'éducation vertueuse d'autrui est singulièrement en opposition avec ses gestes et ses écrits. Il a beau soutenir que la débauche n'est pour lui qu'un moyen d'étude, que le soin de la vérité a des exigences pénibles, que les tableaux du libertinage sont la meilleure démonstration de la beauté des vertus, il ne cherche en réalité que des excuses ou des explications à ses impulsions immorales. « Ma morale, dit-il, est celle de la Nature, éclairée par la Raison, qui repousse le Préjugé ». En réalité, sa morale consiste en une amoralité naturelle, susceptible de tous les entraînements instinctifs, bons ou mauvais.

Un autre caractère est sa **tendance hypocondriaque** qui l'a toujours poussé à se préoccuper exagérément de sa santé et de ses sensations internes, qui l'a conduit maintes fois à se créer des

inquiétudes physiques ou morales. Ceci nous amène à parler de son observation médicale, telle qu'il l'a rédigée lui-même dans un chapitre de *Monsieur Nicolas,* intitulé « *Mes maladies* ». Voici ce qu'on y lit. L'enfance de Restif fut chétive. Sevré à sept mois, il garda pendant longtemps une santé délicate, souffrant de douleurs intestinales fréquentes jusqu'à l'âge de onze ans, exposé à maintes reprises pendant sa vie à des troubles dyspeptiques et à des embarras gastriques quelquefois sérieux. Dans son enfance, il eut de fréquents accès de fièvre intermittente, la rougeole, la variole à onze ans et demi. A quatorze ans, ses dents se noircissent rapidement. Pendant sa jeunesse et l'âge adulte, il eut au contraire une résistance physique fort grande et les seules maladies dont il souffrit furent des blennorragies survenues la première à l'âge de vingt-trois ans, la seconde à l'âge de quarante-six ans : cette dernière fut particulièrement grave et paraît s'être compliquée de balano-posthite à tendance gangréneuse ; une rechute eut lieu l'année suivante. A quarante et un ans, il eut des symptômes de rétention d'urine qu'il traita par l'eau préservatrice de Guillebert de Préval. A cinquante-deux ans, il fut atteint de hernie et il eut à la suite des hémorroïdes. A soixante et un ans, il eut une rétention complète des urines avec des phénomènes généraux rapidement inquiétants : il fut sauvé par un cathétérisme habile de Choppart et par l'application d'une sonde à demeure pendant quelques jours. Il avait eu aussi un érysipèle à l'âge de trente ans et il fut tourmenté toute sa vie par des démangeaisons ombilicales.

Mais parallèlement à ces maladies organiques, il faut signaler les troubles nerveux et mentaux suivants. Dès la seconde enfance, il avait des évanouissements fréquents survenant à la suite de chatouillements, des moindres coups sur une région sensible ou endolorie, à la suite de récits de maladies, à la vue du sang ; pendant longtemps le spasme voluptueux provoqua chez lui de véritables syncopes qui effrayèrent fort ses premières partenaires. Il eut de l'incontinence nocturne d'urine, de la « lecti-minction », suivant son expression, jusqu'à l'âge de onze

ans. Il se plaignit toute sa vie de « coliques spermatiques » fort pénibles, chaque fois que les désirs ou les caresses ne furent point suivis de jouissance. A l'âge de vingt-trois ans, il fut atteint à plusieurs reprises de crises de fausse angor pectoris. Depuis l'âge de quarante-cinq ans, il eut une « déperdition qui mina mon tempérament et diminua ma passion pour les femmes. »

Dès son enfance encore, il avait des peurs irraisonnées, mais intenses et continuelles : peur de la nuit avec vision dans l'obscurité de monstres hideux, aux yeux de flammes, vomissant du feu ; peur des histoires fantastiques que l'on contait pendant les veillées ; peur des cimetières, devant lesquels il n'osa passer seul qu'après l'âge de seize ans. Il avait aussi des terreurs nocturnes fréquentes, avec vision de diables qui lui faisaient des grimaces. Il garda même à un âge avancé la crainte superstitieuse des sorciers, des morts et des revenants. Il eut toute sa vie la phobie des chiens depuis la frayeur qu'il eut tout enfant d'un chien enragé.

Enfin, toute manifestation fébrile le faisait délirer. Il raconte les hallucinations visuelles qu'il eut un soir de fièvre sur la grand'route : grande bête à longues pattes qui le suivait, silhouette terrible du maître d'école en bonnet de nuit, douce apparition de sa jeune amie qui lui souriait. Ce fut surtout au début de sa variole qu'il donna « dans le délire le plus effrayant. Mes craintes étaient les chiens et les serpents. Je sautais du lit, me croyant poursuivi par des chiens, ou que j'avais plein mon sein de serpents ; je secouais ma chemise pour les faire tomber ;... ils me tombaient sur les pieds et je poussais des hurlements de frayeur.... Mon père, tout fort qu'il était, suffisait à peine pour me contenir.... Je me souviens parfaitement de ce délire. »

Nous avions recherché enfin s'il était possible de reconstituer les antécédents héréditaires de Restif, afin de compléter son observation médicale ; les renseignements que nous possédons sont bien incomplets. Son père Edme, surnommé l'Honnestehomme, ordinairement doux, était ardent au travail et irascible. Sa mère, Barbe Ferlet-Bertrô, était vive jusqu'à la pétulance.

Un bisaïeul fut appelé le Dolant. Le père de ce dernier, surnommé Tintamarre, fut un Bourguignon jovial, taquin, bel esprit, vantard, prodigue de son bien, sans ordre ni économie, ayant eu bon cœur mais toujours mauvaise tête. Ce sont là les seuls renseignements intéressants que nous avons pu recueillir. Aucun détail sur les collatéraux, sur les nombreux frères et sœurs de Restif, ne mérite une mention à cette place.

*
* *

Après la lecture de ce chapitre, quoique bien incomplet, consacré à l'étude de la mentalité de Restif de la Bretonne, on ne pourra plus douter que cette étude appartienne bien à la psychiatrie. Nous n'avons pas pu contrôler les diagnostics médicaux que J. Soury avait porté sur Restif : d'épilepsie, d'exhibitionnisme et de délire de persécution. Nous n'avons rien trouvé qui puisse donner satisfaction à l'opinion de John Grand-Carteret, qui le prenait pour un « prédisposé à la paralysie générale ». Mais nous avons rencontré chez cet écrivain des symptômes assez nets et assez significatifs d'une mentalité pathologique. S'il n'est pas trop osé de porter un diagnostic rétrospectif, à plus d'un siècle de distance, nous pourrons dire que Restif fut atteint de déséquilibre mental caractérisé par de l'hypomanie, une constitution paranoïaque, de la mythomanie avec fabulation filiale, de l'érotomanie et des perversions sexuelles. Le chapitre suivant va compléter ce dernier point de notre diagnostic.



CHAPITRE III

LE FÉTICHISTE

Dans la Bibliographie que Jacob consacre à Restif, il dit à propos du *Pied de Fanchette :* « On pourrait extraire de tous les ouvrages de Restif un livre entier consacré aux petits pieds chaussés. »

Nous inspirant de cette idée, nous avons groupé dans ce chapitre tous les passages tirés de quelques-unes de ses œuvres, suffisants pour montrer son amour de la chaussure féminine. Ce goût particulier apparut de bonne heure chez Restif. C'est à l'âge de quatre ans qu'il éprouva à la vue des chaussures d'une jolie fille sa première émotion sexuelle. Voici ce qu'il nous en dit.

« Agathe Tilhien. — Jolie paysanne de Sacy, brune, propre, et qui avait toujours un padoue bleu pour attache à ses souliers. C'est elle qui, dès l'âge de quatre ans, me donna la première idée d'un joli pied. J'aimais à voir le sien et je l'aurais touché, baisé sa chaussure avec plaisir; tandis que j'avais le plus grand dégoût pour celle des hommes et des vieilles femmes. » (*Monsieur Nicolas*, t. XIII.)

Bientôt après, à l'âge de neuf ans, il nous rappelle à nouveau ce sujet.

« ... Dès qu'il était seul, la nuit, le jour, il n'avait d'autres pensées que ce sexe qu'il paraissait fuir : Les filles les plus soigneuses sur elles étaient comme de juste celles qui lui plaisaient davantage, et comme la partie la moins facile à conserver propre est celle qui touche la terre,

c'était à la chaussure qu'il donnait machinalement sa plus grande attention. » (*Monsieur Nicolas*, t. I.)

Comme vous le voyez, sa constante préoccupation était la recherche de cette partie du vêtement féminin qui lui plaisait tant. Mais sans s'attarder trop longtemps à ne regarder que les sabots des petites villageoises, ses compagnes, rapidement il en vint à ne plus porter ses yeux que vers les demoiselles dont les pieds étaient richement chaussés.

« ... Leurs souliers soignés, recherchés, avaient au lieu de cordons ou de boucles, qui n'étaient pas encore en usage à Sacy, de la faveur bleue ou rose, suivant la couleur de la jupe. Je songeais à ces filles avec émotion : je désirais... je ne savais quoi : mais je désirais quelque chose comme de les soumettre. »

Chaque jour son goût s'affine et délaisse bien vite ce qui, à la campagne, était considéré comme une élégance, pour apprécier plutôt ce que la mode des villes faisait régner alors.

« ... A cette époque je vis une demoiselle. Elle était chaussée délicatement comme à la ville, en souliers de couleur avec des boucles à pierres : c'était en outre une charmante personne. »

Quoique bien jeune, l'attrait qu'exerce sur lui la chaussure est tellement vif que déjà il ne porte ses regards que sur cet objet, car il sait qu'à cette vue seule il trouvera du plaisir.

« ... Cependant quelque plaisir que je trouvasse aux caresses de Manon, je me rappelle que mes yeux étaient secrètement attirés par le joli pied de Marie... »

Et partout où il va, au lieu de s'intéresser à ce qui l'entoure, aux pays nouveaux qu'il traverse en voyageant, il passe son temps à chercher autour de lui ce qu'il aime tant. Voyez plutôt ce qu'il fait dans le coche d'eau qui l'emmène à Bicêtre...

« ... Douce et jolie comme toutes les filles de Paris, elle fesait ce qu'elle pouvait pour m'amuser... J'avais cependant éprouvé une velléité *a la première vue*, occasionnée par la chaussure délicate de ma jolie complaisante... » (*Monsieur Nicolas*, t. I.)

A Bicêtre, Restif est en pension à l'hôpital où son frère, l'abbé Thomas, était maître des enfants de chœur ; là il continua à satisfaire sa passion. Et la sœur Saint-Augustin, à qui il aurait rendu des hommages assez brûlants, remarqua une des premières son goût pour les jolis pieds, si nous devons en croire les lignes suivantes :

« Sœur Saint-Augustin... Elle m'inspirait de violents désirs. Elle s'en aperçut : « ... J'observe que vous regardez plutôt mon pied que mon visage ou ma gorge... Ha ! que ce goût annonce de volupté ! Que cherchez-vous dans mon pied. ... Les femmes vous perdront, petit coquin ! car avec ce goût-là, toutes inspirent, laides et jolies !... » (*Monsieur Nicolas*, t. XIII.)

Quand l'établissement des Jansénistes de Bicêtre fut fermé, Restif revint à Sacy, son pays, qu'il quitta de nouveau pour aller à Courgis. C'est dans ce village qu'il connut la seule femme qu'il aima réellement : Jeannette Rousseau. Cette jolie fille occupa toujours sa pensée ; jusqu'à la fin de sa vie il l'adora, sans cependant jamais voir son amour récompensé. Nous comprendrons bien que s'il la chérissait à ce point, c'est qu'elle possédait le charme qu'il aimait le plus, comme il va nous le dire dans le portrait suivant :

« Elle était modeste, belle, grande : elle avait l'air virginal, le teint peu coloré, pour donner sans doute plus d'éclat au rouge de la pudeur et marquer davantage son innocence : elle était faite comme les Nymphes, mise avec plus de goût que ses compagnes et surtout elle avait ce charme tout puissant auquel je ne pouvais résister : un joli pied. »

Son goût était défini, et déjà il nous donne à cette époque le

type de chaussure qu'il préfère. Et c'est à propos de Marguerite Pàris, une grosse maman de quarante ans, qu'il nous le dit :

« ...Ses chaussures venaient de Paris... si elle était en sabots, ils étaient bien faits et à talons élevés. Le jour de l'Assomption, elle avait des mules neuves de maroquin noir dont les coutures conservaient leur éclatante blancheur, avec un talon mince, qui affirmait encore la jambe la mieux faite.

»... Mes ïeus se fixèrent malgré moi sur le joli pied de Marguerite : je ne pouvais les en détourner...

»... Non loin de moi, Marguerite épluchait une salade, les jambes croisées et me montrant ainsi sa jambe jusqu'au mollet et sa jolie mule ne tenant à son pied que la pointe... mes sens embrasés ne me permettaient pas de rester en place... »

Telle fut l'origine de ce que plus tard nous allons appeler le fétichisme de Restif.

Explications que l'on peut donner de ce goût du joli pied féminin. — Il ne serait pas étonnant que ce goût si singulier de Restif ne soit que la conséquence d'une certaine vanité d'enfant, d'une coquetterie de petit garçon. Car il rappelle avec plaisir que sa mère le chaussait le dimanche pour aller à la messe : « avec des escarpins aux boucles fort antiques et très éblouissantes. »

En se promenant, en se rendant aux offices, comme il le dit, il regardait avec plaisir, avec ostentation peut-être, ses pieds bien chaussés ; il devait même s'amuser à les comparer avec ceux de ses camarades et tout naturellement aussi avec ceux des petites filles de son âge.

Dès lors, il ne semble pas étonnant qu'à l'apparition de sa première émotion sexuelle, il ait tout naturellement porté ses regards sur cette partie de la femme plutôt que sur toute autre.

Mais, si nous nous souvenons bien de ce qu'il nous rapporte au sujet des sentiments qu'il professait dans sa tendre jeunesse

pour le sexe opposé, nous retiendrons qu'il aimait surtout les filles soigneuses sur elles, et il semble avoir eu comme assurance de cette qualité : la propreté de la chaussure. Il se pourrait donc fort bien qu'entraîné à regarder les chaussures par comparaison vaniteuse, il en soit venu peu à peu à apprécier surtout les chaussures propres qui étaient évidemment plus agréables à voir que les autres. Et que, partant de là, il en soit venu à admirer surtout les chaussures neuves. Que cette admiration se transformât en amour, sur un terrain psychopathiquement préparé, comme c'était son cas, il n'y a qu'un pas. Cet amour de la propreté féminine, bien qu'il fût lui-même d'une saleté légendaire, est sa continuelle préoccupation. Nous n'en voulons pour exemple que ce qualificatif si souvent rencontré dans ses œuvres : « Elle avait un pied d'une propreté provocante ».

Il nous suffira, pour confirmer ceci, de citer quelques passages de *Monsieur Nicolas :*

« Eléonore Roussel......... Je fus émerveillé ; la fille était jeune et jolie, mise avec goût et d'une propreté provocante..... »

De Zéphire il dira aussi :

« ..... Elle était grande, svelte, avait les traits nobles, les cheveux noirs, la taille souple et parfaite, la jambe admirable, le pied toujours chaussé, d'une propreté exquise..... ». (*Monsieur Nicolas*, t. VII.)

Mais ces explications ne nous suffisent pas ; il en est d'autres encore, et c'est lui « toujours » qui nous en donne le sujet de commentaires.

Voyez plutôt ce passage de *Monsieur Nicolas :*

« Mais ce goût pour la beauté des pieds, si puissant en moi, qu'il excitait immanquablement mes désirs et qu'il m'aurait fait passer sur la laideur, a-t-il sa cause dans le physique ou dans le moral ? Il est excessif dans tous ceux qui l'ont ; quelle est sa base ? Le goût factice

pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis pieds, qui donnent de l'élégance aux animaux mêmes ; on s'accoutume à considérer l'enveloppe avec la chose. Aussi, la passion que j'eus dès l'enfance pour les chaussures délicates était un goût factice, basé sur un goût naturel : mais celui de la petitesse du pied a seulement une cause physique indiquée par le proverbe, *Parvus pes, barathrum grande!* la facilité que donne ce dernier étant favorable à la génération..... »

Ces lignes seules suffisent pour nous donner plusieurs hypothèses à interpréter.

Il aime le petit pied de la femme, parce que. dit-il, cette petitesse est le signe d'une nature largement ouverte, ce qui, d'après lui, facilite la génération.

Nous savons, en effet, que Restif fut longtemps poursuivi par cette idée de propager tous les moyens possibles facilitant la perpétuité de l'espèce humaine, en augmentant le nombre de ses représentants.

Cette idée forme le fond d'un grand nombre de ses ouvrages, mais surtout du *Pornographe,* livre dans lequel il trouva le moyen de réglementer et d'encourager la prostitution ; et tout cela, il le fait guidé par ce seul but : augmenter la race humaine.

Mais à côté de ce besoin, il en est un autre que lui-même nous apprend dans une note : N'oublions pas, dit-il, que ce sont les barathres qui facilitent la jouissance aux jeunes gens impubères. Et, dans une autre note, il ajoute encore : barathre signifie : nature ouverte comme un soulier.

Il faut donc voir là plus que l'idée d'une circonstance favorable à la génération, mais aussi une occasion propice à trouver le maximum de volupté dans l'accomplissement de l'acte sexuel.

Et en nous souvenant qu'il était, par le fait de sa dégénérescence mentale, un érotique dont les besoins génitaux étaient considérables, nous comprendrons facilement l'amour du petit pied de la femme, puisque celui-ci était le synonyme, ou mieux, la traduction d'une large conque.

Aussi, quand il évoquera le souvenir de celle qu'il aima ou bien qu'il tracera un portrait, il ne manquera jamais d'ajouter ce signe particulier : elle avait un joli pied. Tel, par exemple, celui-ci :

« Lucile était blonde.....; sa gorge d'albâtre commençait à soulever la gaze légère qui la couvrait ; sa main potelée, ses bras arrondis étaient d'une blancheur de lait : elle était assez grande, bien taillée ; avait la jambe fine et le pied le plus mignon que l'on pût voir. » (*Lucile ou le Progrès de la Vertu.*)

Un petit pied était aussi le signe d'une démarche élégante, ce qu'il prisait au plus haut point. Mais il y voyait plus encore : le signe de toutes les qualités morales.

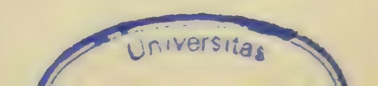
Lisons plutôt ce passage du *Pied de Fanchette:*

«...... Qu'annonce un aussi joli pied que celui de la belle à laquelle appartiennent ces chaussures ? Madame Benoit répondit : La plus belle âme, quand le pied a cette forme élégante ; et beaucoup de vertu, avec des charmes parfaits de la tête aux pieds.... Une jambe fine et faite au tour annonce de la délicatesse ; une femme grasse ayant la jambe bien faite et le pied mignon est très amoureuse, mais elle a le défaut de la reine Vasthi, à laquelle le roi Assuérus préféra Esther ; elle est en outre impertinente. J'ai bien examiné les femmes, avant de faire mon roman d'Agathe et Isidore et j'ai vu qu'un pied et une jambe parfaite étaient l'enseigne d'un excellent caractère et de toutes les vertus, comme de tous les charmes, entr'autres de la beauté de la conque..... »

Dans ce petit roman il nous donne encore d'autres détails, d'autres explications et va même jusqu'à rechercher dans l'histoire d'autres exemples de ce fétichisme.

Dans le tome I à la page 12, il dit encore :

« L'éclat de la chaussure de la belle Judith éblouit Holoferne avant que sa beauté rendît captive l'âme du général assyrien.... »



Et dans une note du troisième livre, il écrit :

« C'est je crois remonter assez haut pour prouver que de tout temps on eut le même goût qui fait dire aujourd'hui :

Corsets et jupons blancs, bas toujours bien tirés
Petit pied dans mule gentille
Sont plus appétissants qu'un objet décoré
De tout ce qui frappe et qui brille. »

Mais voici d'autres preuves montrant la vieille origine de cet amour :

« Le père du farouche Vitelius ne put voir sans émotion le joli pied de l'impératrice Messaline : il obtint la permission de la déchausser, s'empara d'une de ses mules qu'il porta toujours avec lui et que souvent il baisait. »

Et en note il cite Suétone (livre VII, A. Vitellius, Chapitre II), il continue à la suite :

« C'est de Lucius Vitellius qu'est ce trait. J'y joindrai celui de la fameuse Dorique, courtisane grecque qui vivait du temps de Sapho : Un pied mignon lui procura le double honneur d'avoir un roi pour amant et pour tombeau une pyramide qu'on voyait encore du temps de Strabon.

« — Une avanture extraordinaire fesait l'objet de l'attention publique. Un aigle avait enlevé le soulier de Dorique, qui prenait le bain à Naucrate, ville située sur une des embouchures du Nil, près de Canope et elle l'avait transporté dans le palais de Saïs, alors capitale de l'Egypte, où elle le laissa tomber sur le genou du roi Psammis. Ce prince fut étonné du prodige et de la propreté du soulier, il en admira la petitesse, demeurant persuadé qu'un pied si bien fait devait être celui de la plus belle personne du monde. »

L'histoire continue et nous apprenons :

« Que Psammis retrouve Dorique, l'épouse et institue une fête galante qui fut appelée la fête du soulier. »

L'auteur, aux temps plus rapprochés de lui, nous montre certains personnages, et non des moindres, ayant comme lui la passion des jolis pieds. Dans le *Pied de Fanchette* on peut lire encore.

« Le Grand Dauphin, fils de Louis XIV, était fou d'une femme au pied mignon et chaussé haut, avec grâce. Il aima à la fureur une orpheline.... »

Mais voilà bien une autre explication à laquelle nous nous attendions peu et que nous trouvons dans *Les Posthumes*. Restif dans ce livre expose l'idée que l'âme, avant d'habiter notre corps, était passée au siècle précédent dans d'autres corps et il croit ou du moins a l'air de croire que ce goût de la chaussure lui venait d'une autre vie !

« Tout enfant, et ayant à peine acquis le premier développement, je fus sensible, non à la beauté de la gorge, mais à l'élégance du pied et de la chaussure des femmes. Le pied d'Agathe Tilhien me fit la première impression et j'eus avant quatre ans l'envie de le baiser. Etais-ce le ressentiment d'une vie précédente où j'avais eu cette passion ? » (*Les Revies*, t. IV des *Posthumes*.)

Puis, finalement, bien plus vraisemblablement, il nous dit que cet amour était chez lui le résultat d'un goût inné, le fait d'une grande délicatesse et d'une certaine noblesse de sentiments.

Voici d'ailleurs comment, dans le « Joli Pied », il expose ses sentiments en les donnant à Saintepallaie :

« ..... Saintepallaie avait un goût particulier et tous les charmes ne fesaient pas sur lui une égale impression : une jolie figure et par tout, hors en Espagne, une belle gorge a son prix ! une taille svelte et légère, une belle main flattait son goût ! mais le charme auquel il était le plus sensible, celui qui lui causait ce frémissement involontaire et délicieus qui remue toutes les fibres, c'était un joli pied : rien dans la nature ne

lui paraissait au-dessus de ce charme séduisant qui semble, en effet, annoncer la délicatesse et la perfection de tous les autres appas. D'ailleurs, ce goût n'était pas dans le jeune de Saintepallaie un effet du raisonnement; c'était un instinct qui s'était manifesté dès son enfance; il ne pouvait, sans tressaillir, apercevoir une jolie chaussure de femme. Lorsqu'il en rencontrait quelqu'une qui n'était pas jolie, mais chaussée avec goût, il semblait que ce charme seul la rendît aimable..... »

Caractères spéciaux du fétichisme de Restif. — Mais qu'aimait-il au juste? Etait-ce le pied nu ou le pied habillé? ou la chaussure? Nous allons nous efforcer de le savoir.

Le pied nu ne semble pas avoir attiré particulièrement ses regards. En effet, nous ne le voyons en faire mention qu'une seule fois, dans son calendrier, à propos de Rosette Vaillant :

« Je lui observai qu'elle était parfaite, gorge, mains, bras, taille, hanches, conque, cuisses, jambes, pied; je louai celui-ci, chaussé d'un goût exquis, je le louai nu. » *(Monsieur Nicolas,* t. XIII.)

De même dans la quatrième édition du *Pied de Fanchette,* on peut lire :

« Il vit par hasard la belle parée ; il la vit dans l'état de nature : son beau pied répondait à tous ses charmes. »

Voilà donc les seuls endroits où l'on puisse trouver quelques traits sur le pied nu. Parfois, il parle de la forme du pied, insiste sur ce sujet, mais il le fait toujours en ayant en vue la chaussure. Voyez plutôt ce passage, extrait du *Pied de Fanchette :*

« Une jolie femme de ma connaissance, Mme Werkawin, avait le pied petit, mais rond : ses chaussures étaient déformées dès le premier jour. Mlle Huss était encore pis : elle avait des pieds exécrables, qui déformaient deux paires de souliers par jour; tandis que Mlle Guéant, des Français, et Coraline, des Italiens, embellissaient leurs chaussures en les portant.

» J'ai connu une fille modèle, nommée Rosette, dont cette dernière partie était la perfection de la nature, qui avait un pied un peu grand, mais parfaitement bien fait, la jambe et la main admirables. Sa compagne Goitrine, modèle pour les Furies, comme Rosette l'était pour les Grâces, avait le pied affreux, la jambe plus grosse du bas que du mollet; et tout le reste, visage, bouche, gorge, etc., était la difformité même.

» Un joli pied est l'enseigne de la beauté.... »

Mais sur ce joli pied, ce que ses yeux regardent, ce que ses sens admirent et désirent : ce fut la chaussure. Il englobe dans son amour le contenant et le contenu, les jugeant tous deux indispensables l'un à l'autre, pour parfaire la beauté d'une femme.

La chaussure de la campagne : le sabot, excita peu ses désirs. Par deux fois seulement il nous en parle. A propos de Marguerite Pàris, d'abord :

« Elle était bien faite, propre sur elle et dans ses alentours; elle se coiffait avec goût, et précisément come Mlle Rousseau, ses chaussures venaient de Paris et avaient la grâce de celles de nos jolies femmes; si elle était en sabots, ils étaient bien faits et à talons élevés. » (*Monsieur Nicolas,* t. II.)

Bien plus que ces derniers, les souliers propres et élégants attirent ses regards; mais ce sont surtout les petites mules à talons hauts et fins qui eurent toutes ses préférences. Et de même que dans son amour les différentes chaussures occupent des degrés autres, de même les cordonniers, suivant le lieu où ils exercent leur métier, reçoivent de Restif des qualificatifs différents.

C'est ainsi qu'il accorde un intérêt plus grand et une admiration plus forte à ceux qui travaillent à Paris et que, parmi ceux-ci, il ne tarit pas d'éloges sur celui-ci à qui la renommée a donné le titre de « Bon Faiseur ». Parlant de lui, il voudrait que son nom soit gravé en lettres d'or pour qu'il puisse passer à la postérité.

Mais revenons à l'objet de son constant amour, à la petite mule élégante et de forme fine.

Dans le cours des descriptions où il nous montre de jolies dames revêtues de cette parure, il a soin de nous en donner toujours la couleur et les ornements.

Il affectionne beaucoup les chaussures « bleu céleste », « roses », et nous savons que c'est un petit soulier couleur de rose qui lui inspira le thème de son *Pied de Fanchette.* Il les aime encore en étoffe d'or et surtout de la couleur de ceux de Mme Parangon : c'est-à-dire vert à talons roses ou roses à talons verts. Ces deux nuances avaient dû produire sur son esprit un effet inouï, qui jamais ne s'effaça, et chaque fois que dans la suite il voulut nous dépeindre ce qu'il considérait comme le summum de la beauté et de la grâce, toujours il rappela cette association, dans la chaussure féminine, du rose et du vert.

Mais ce furent les chaussures blanches, surtout, qui recueillirent tous ses hommages et il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi, car il faisait, nous nous en souvenons, de la propreté du pied féminin la principale qualité d'une femme et une des causes de son amour.

« ... Je vis Mme Parangon, élégamment parée, chaussée en souliers roses à languettes, bordures et talons verts, attachés par une jolie rosette en brillants...................... elle prit des mules vertes non moins *provocantes*, à talons et falbalas roses ; je restai immobile, la dévorant des yeux. »

« ..... La dame avait un petit pied, il fut chaussé en blanc à neuf ; la jambe sèche ! La jupe fut allongée de deux doigts.....» (*Monsieur Nicolas,* VIe époque.)

Autres citations :

« Pour la forme et la couleur, le dévot était d'un goût exquis : tantôt c'était un soulier blanc tout uni ou brodé en argent avec un talon rouge ; tantôt un soulier vert, à talon rouge ou blanc, avec une broderie d'or : tantôt un soulier rouge brun brodé en soie verte et rose ; mais le chef-

d'œuvre de son génie et la chaussure la plus élégante qu'ait porté sa pupille, ce fut un soulier rose moiré, avec un talon vert et des mules vertes moirées avec un talon rose. » (*Le Pied de Fanchette*, IVe édition, t. I.)

« La vue de Fanchette rendait ses désirs plus ardents, sous les habits, dont autrefois Apatéon l'avait parée, ses charmes avaient un nouvel éclat ; son pied était chaussé de ce joli soulier blanc qui causa des désirs si vifs au lascif Apatéon, lorsqu'elle touchait du clavecin ; Vénus et les Grâces eussent envié ce soulier charmant : les yeux du comte se fixaient sur le pied mignon de Fanchette, toujours la première cause des conquêtes, des malheurs et de la délivrance de la belle orpheline. » (*Le Pied de Fanchette*, Ire édition).

Nous ne saurions non plus passer sous silence ce passage d'une nouvelle des *Contemporaines :*

« Ce mariage se fit au bout de la quinzaine. On ne peut rien imaginer de si galant et de si riche que la chaussure de la mariée : c'était un soulier de nacre de perle, avec une fleur en diamans ; les bordures étaient garnies de brillans ainsi que le talon qui, malgré cet ornement, était fort délié ; cette chaussure coûta deux mille écus, sans compter les diamans de la fleur qui valaient trois ou quatre fois cette somme : c'était un présent de Saintepallaie.

» Le soir, lorsqu'il fut dans la chambre nuptiale, avec sa charmante épouse, il se mit à ses genoux, et ce fut sa main amoureuse qui ôta ce beau soulier du pied mignon qu'il chaussait : une mule, non moins galante, mais moins riche lui succéda ; les souliers furent déposés dans un petit temple transparent, dont la pièce du milieu formait une rotonde, environnée de colonnes de crystal, à chapitaux dorés, d'ordre ionique : c'est là qu'ils sont conservés, comme les types et les gages d'un amour qui ne doit jamais s'éteindre : il y a dix ans que ce mariage est fait, et ils ont été mis dix fois ; c'est-à-dire, chaque année au jour anniversaire du mariage..... » *(Le Joli Pied.)*

Mais si la couleur variait peu dans le goût de Restif, il n'en est pas de même pour les ornements de la chaussure. Dans le *Pied*

de Fanchette, nous trouvons de nombreux détails à ce sujet et il nous montre un de ses héros, M. Apatéon, préoccupé par la richesse, l'agrémentation du soulier :

« Il avait un soin particulier d'orner cette partie des attraits de la jeune Florangis, par la chaussure la plus élégante : il ne trouvait jamais qu'une boucle fût assez galante et d'assez bon goût; après avoir parcouru successivement tous les bijoutiers, il finit par en dessiner lui-même d'une forme nouvelle que tout Paris admira. Car pour la parure du beau sexe, M. Apatéon s'y entendait mieux que personne au monde..... »

Restif parle sans cesse de « cordonnet d'argent », de « fleurs en or », de « rézeau d'argent », de « boucle brillante », de « soulier brodé d'or », etc. Citons ici d'autres passages :

«..... Sur un corset qui pince la taille la plus fine, elle avait une robe dont le tissu, argent et soie, éblouissait la vue : élégamment garnie, seyante et de la meilleure féseuse ; son joli pied était chaussé d'un soulier de perles qu'atachait une boucle brillante oblongue, en laçs d'amour, du dernier goût..... » (t. I.)

«..... Il se retira, dans l'intention de ne rien négliger pour découvrir la chaussure élégante (c'était une mule rose à talon vert, garnie d'un rézeau argent, si petite, si bien faite, qu'elle alait au fond des cœurs réveiller les désirs) : tel autrefois le voluptueux Psammis, sur les bords du Nil, admirait le soulier mignon de la Belle Dorique, qu'un aigle lui avait apporté. » (t. II.)

«..... Mais M[lle] Florangis était sans chaussures et son amant voulait garder les bijoux qu'il venait de recevoir ; il se ressouvint qu'il avait vu au couvent du Précieux-Sang, entre les mains d'une jeune religieuse, des souliers qu'elle brodait pour la belle duchesse de Choiseul, si petits, qu'ils pouvaient convenir à Fanchette ; il fit demander le nom de l'artiste qui devait finir ce charmant ouvrage ; la religieuse nomma Bourbon, rue des Vieux-Augustins ; le domestique y courut, trouva les jolis souliers prêts et les apporta. Son maître vit avec transport qu'ils semblaient faits pour le pied de Fanchette. Une boucle brillante que la

jeune personne voulait refuser à cause de sa richesse, mais que le besoin seul la força d'accepter, les fixa sur son pied... Faveurs innocentes et précieuses ! Ah ! que vous avez de charmes pour des cœurs tendres ! »

Il ne laisse pas les héros de ses romans seuls faire de jolies descriptions de chaussures. Lui aussi sait, dans le récit de sa vie, à maintes reprises nous tracer la forme d'un petit soulier et nous en dépeindre l'aspect.

Tel ce portrait de Colette Sarrazin, que nous retrouvons dans le calendrier de *Monsieur Nicolas :*

« Colette Sarrazin..... Elle s'appuya sur la barre de fer de la fenêtre, pour me cacher ses larmes, baissant la tête sur la rue. Elle avait une jambe parfaite ; elle était chaussée en bas éblouissants, en souliers de maroquin rouge, neufs et bien faits. Je la regardais... je fus pris par mon faible.... » (t. XIII, p. 175.)

Mais ce qu'il demandait à la petite mule féminine, c'était d'avoir de hauts et fins talons. Sans eux, il ne pouvait comprendre que la marche fût élégante et voluptueuse, sans eux, point de propreté, impossibilité de mettre en valeur la grâce du pied et la finesse de la jambe. Ecoutons plutôt ce qu'il dit d'une jolie fille dont la chaussure présentait ce détail.

«..... Je vis marcher devant moi une superbe femme, l'air noble, décent, chaussée comme les femmes à équipage, à talons très élevés.....»

Et quand il aura dit : qu'une belle était chaussée de chaussures blanches à hauts talons, nous pouvons être assurés que celle-ci représentait à ses yeux le modèle parfait, digne de son amour.

Nombreuses sont les descriptions de souliers faites dans ses ouvrages où nous retrouvons cette caractéristique : des talons hauts et finement déliés. Et du *Pied de Fanchette* nous tirons le passage suivant :

«..... Pour moi, dit Rosin, j'ai une mule aussi mignonne que ce soulier. Elle tomba du pied d'une belle de seize ans au plus que l'on enlevait à

bras dans la rue, en sortant de chez Laborde, le financier. La voici. Je la porte presque toujours avec moi. Et il la présenta. L'on mesura les dimensions, elles se trouvèrent parfaitement semblables pour tout, même pour la hauteur extrême et la minceur des talons. L'on admira que cette hauteur n'indiquait pas ce pied foulé, que l'apothicaire Cadet-Devaux accuse la hauteur des talons de donner aux femmes..... »

Mais voyez que s'il trouvait tant de vertus et de charmes aux chaussures à grands talons, par contre il n'a pas de termes assez méprisants pour parler des chaussures à talons plats.

« On voit par là quelle passion produit le goût des jolis pieds ! Mais depuis que les femmes ont des talons plats, l'effet de la chaussure sur les sens est rare ! Il faut trouver de ces pieds parfaits tels que j'en ai un jour rencontré rue Vivienne, alant à l'Opéra. Quoique sans talons, il était admirable ; le soulier était si joli, qu'il ravit un amateur, qui suivit la belle. J'en ai moi-même admiré un autre sortant des Italiens. La jeune beauté marchait sur la pointe des pieds de manière à se fatiguer. Je lui dis : « Madame il vaudrait mieux avoir des talons ». « Il est vrai, me répondit-elle, mais la mode est impérieuse. » (*Le Pied de Fanchette*, 4e édition.)

Voici encore une citation de *Monsieur Nicolas :*

« Ce fut le 25 octobre 1783, que j'éprouvai la dernière impression faite par une chaussure élevée. Depuis ce temps, les pieds plats de nos Républicaines, leurs jambes nerveuses, leur derrière crotté m'ont toujours repoussé.

» La Belle dont il s'agit alait de la rue de la Parcheminerie dans celle Boutebrie. Elle avait des mules à talons si hauts, si bien faits, que je sentis combien ce genre de chaussures était favorable au sexe des Grâces. Je la suivais en l'admirant. C'était la jambe de Mme Parangon... je lui demandai la permission de faire voir sa chaussure à mon dessinateur Binet... »

La mode qui substitua les chaussures à talons plats aux chaussures à talons élevés lui causa un grand désespoir, telle-

ment grand que de fervent républicain qu'il était, il serait presque devenu royaliste afin de voir réapparaître les aristocratiques hauts talons. Rien n'égale la colère qu'il montre à la vue d'un talon plat :

« J'ai vu hier une femme à talons plats et larges, je l'aurais battue, si je pouvais battre une femme. Elle était crottée comme un barbet... Nos ayeules parisiennes adoptèrent, jadis, les talons élevés, par goût pour la propreté. Elles étaient plus sages que leurs petites-filles... »

Oh ! il est loin d'être tendre, puisqu'il va jusqu'à souhaiter que la police s'en occupe et ordonne :

«..... Que toute dame qui rapprochera son vêtir de celui des hommes soit traitée en catin par le guet et les commissaires. » (*Nuits de Paris*, p. 1837.)

Seules, les grisettes, dit-il, qui ont conservé l'ancienne mode, sont restées appétissantes. Et cette disparition des hauts talons lui inspire encore ce passage. tiré de *Monsieur Nicolas* (1re édition) :

« Si nos femmes actuelles semblent avoir pris à tâche de *s'homifier*, nos fats, nos infâmes petits maîtres pointus, pour compléter le mal, semblent avoir pris à tâche de se *femmifier*. Ils ont, autant qu'ils ont pu, rapproché leurs habits de la lévite des femmes : et tandis que celles-ci se chaussent à plat, en bas de couleurs qui, le noir excepté, leur vont toujours si mal, se *pataudent* et *s'homassent* d'une manière horripilante, par la suppression de ces talons délicats qui les *sylphisaient*, nos farauds, de leur côté, profanent la chaussure féminine en se faisant faire des souliers, des bottes pointues... »

Mais nous allons maintenant, afin de mieux montrer le charme qu'exerçait sur lui la chaussure de la femme, citer quelques-uns des qualificatifs qu'il emploie. Et il sait en trouver de merveilleux : « pied joli », « pied mignon », « le plus mignon », « le mieux fait », « beau pied », « pied charmant ». Il s'exalte tou-

jours, et de-ci de-là, nous continuons à glaner les plus belles expressions : « pied le plus petit possible », « pied le plus mignon qu'on puisse voir en France », « enseigne de la beauté », « pied délicat », « pied souple », « pied voluptueux », « pied foutatif », « pied vainqueur ». Et vous croyez peut-être qu'il a épuisé la gamme de ses appellations. Pas du tout, il en trouve d'autres et toujours plus expressives. Parlant du pied de Zéphire, celle qui fut à la fois sa fille et son amante, il dit : « Sa jambe excitait le désir, son pied mignon paraissait l'ouvrage de la volupté, fille de l'Amour et de la céleste Psyché ». Mais nous n'avons pas fini d'en citer ; en voici d'autres : « Petit pied prodige de mignonesse », « comme on n'en vit jamais », « chef-d'œuvre des grâces », « abrégé de toutes les grâces », « pied que tout le monde regarde comme unique », « signe de toutes les vertus ». Ce fut le petit pied qui inspira à Restif tous ces termes. Et chose curieuse, le soulier et la mule, qui semblent plutôt être pour lui l'objet fétiche, ne donnent pas lieu à une grande variété d'expressions : « soulier charmant », « chaussure voluptueuse », « jolie mule », « petite mule », « mule mignonne », « mule élégante », « mule provocante », « chef-d'œuvre de délicatesse ».

Il n'est pas jusqu'aux cordonniers qui ne reçoivent les témoignages de son admiration, grâce à l'amour qu'il donne à la chaussure de la femme. Pour lui, ce ne sont plus des artisans, ce sont « des artistes », et « des habiles artistes ». Sur ce point, *Les Posthumes* nous en donnent de nombreux témoignages quand l'auteur nous conte, entre autres choses, l'histoire stupéfiante du duc de Multipliandre qui, par amour, se fit cordonnier :

« ... Quel est son état ? — C'est le plus noble de tous : il est habile cordonnier pour femme. Et elle prononça ces paroles comme si elle eût dit : Il est duc et pair. »

« ... Sachez que le métier de cordonnier pour femme, en étofes de de soie, est honorable : et mon mari, lui, ne travaille jamais en cuir : Il ne fait que des chefs-d'œuvre de délicatesse. Il ne fait que les chaus-

sures distinguées, et les miennes... Voyez? Ho! Tous les samedis, j'en ai une paire... car il se mire en moi! »

Parfois aussi, et même assez souvent il a donné à la jambe un regard de désir. D'ailleurs, à ses yeux, jolie jambe et joli pied, cela se confondait ; l'une était incompréhensible sans l'autre et, comme pour le pied, il trouve à l'adresse de cette dernière des expressions flatteuses. Telle, par exemple, celle qu'il emploie pour la jambe de Mme Parangon; aussi plus tard, c'était faire d'une femme un compliment sans pareil que de lui entendre dire : « Elle avait la jambe et le pied de Mme Parangon. »

Et pour montrer que cette partie du corps de la femme avait sur ses sens un effet aussi grand que le pied, nous citerons ce passage du portrait de Rosalie Tralpacles, que nous trouvons à la page 272 du « calendrier » de *Monsieur Nicolas.*

« La jolie Mme Nipocom et Mlle Simar sont les deux personnes de leur sexe à la marche et à la jambe les plus provocantes qui existent encore..... »

Puis, associant l'enveloppe au charme qu'elle contient, il trouve pour le bas des qualificatifs non moins agréables que pour la chaussure. Témoin cet autre portrait :

« Dorothée Millier..... Je restais immobile à ma table, quoiqu'en s'allongeant sur le lit elle me montrât une jambe fine, recouverte d'un bas de soie éblouissant et qu'elle fût chaussée d'un soulier délicat, à talons minces, élevés, qui lui rendaient la jambe plus fine encore..... »

Il n'a pas voulu non plus nous laisser ignorer qu'elle était la position de la jambe qui le frappait et l'émotionnait le plus. Aussi, chaque fois que la beauté de cet appas mérite les désirs de Restif, il nous montre celle qui les possède avec les jambes croisées. Nous aurons l'occasion, dans le cours de toutes ces citations, de remarquer cette position dans laquelle il décrit souvent les héroïnes qui illustrent ses romans ou qui charmèrent sa vie.

Mais Restif ne se contenta pas de montrer toutes les femmes qu'il aimait avec un pied tout petit et fin. Il voulut que sa pensée fût exprimée plus fortement, et dans ce but, il conçut l'idée d'illustrer ses ouvrages.

Il n'a pas reproduit lui-même l'objet de sa passion, mais il en a confié le soin à un artiste de son époque : à Binet, dont le talent est bien connu. Cependant il ne laissa pas ce dernier composer au hasard de son inspiration : il lui dicta non seulement le concept de chaque estampe, mais aussi l'attitude et la forme de chaque personnage y figurant. Ayant en lui une image idéale de la femme, il a voulu que Binet la représentât partout et c'est pourquoi nous trouvons toutes les dames peintes avec une fine tête que surmontait une coiffure très touffue, de grands yeux, une belle gorge, dont chaque demi-globe s'étalait, arrogant, au-dessus d'une taille fine comme un jonc, une jambe très fine et des pieds d'une petitesse exagérée. La preuve de ce fait, c'est que dans les autres œuvres de Binet, œuvres faites pour d'autres ouvrages, on ne retrouve plus les traits que nous venons de signaler ; on n'y sent plus l'influence de Restif.

L'estampe que nous reproduisons à cette page, extraite du *Paysan perverti* et qui a pour titre « Edmond Savoyard », est destinée à montrer quel était l'idéal féminin pour Restif.

Il appréciait donc une femme à la forme et à la petitesse de sa chaussure. Et, on peut le dire, plus celle-ci était petite, plus elle était propre, plus elle était riche, plus la passion qu'elle faisait naître chez lui était vive. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de trouver de nombreuses manifestations de ce goût particulier et surtout des manifestations de plus en plus marquées, suivant que la chaussure qui l'avait inspiré était plus parfaite.

Il serait temps maintenant de montrer quels furent les actes auxquels la passion de Restif le poussa, actes qu'il nous raconte dans ses œuvres et qui de son temps étaient connus par ses contemporains. Et nous allons successivement l'étudier : voyeur, suiveur, caresseur, pratiquant des actes d'onanisme avec les souliers, être un excité génital à la vue de ces derniers, devenir voleur, collectionneur, en donner, en faire fabriquer, en faire essayer et finalement devenir auteur.



Mais Restif était [illegible] par de nombreux [illegible] toutes les femmes qu'il aimait avoir un pied bien petit et fin. Il voulut que sa passion fût exprimée plus [illegible], et dans ce but il conçut l'idée d'illustrer ses ouvrages.

Il n'a pas reproduit lui-même l'objet de sa passion, mais il en a confié le soin à un artiste de son époque : à Binet, dont le talent est bien connu. Cependant il ne laissa pas ce dernier composer au hasard de son inspiration ; il lui dicta non seulement le costume de chaque estampe, mais aussi l'attitude et la forme de chaque personnage y figurant. Ayant en lui une image idéale de la femme, il a voulu que Binet la représentât partout et il a pratiqué sous [illegible] toutes les dames peintes avec [illegible] par conséquent une coiffure très haute, de grands yeux, une taille [illegible] dont chaque demi-ceinture s'étalait [illegible] une taille fine comme un jonc, une petite tête fine et des pieds d'une petitesse exagérée. La preuve de ce fait, c'est que dans les autres ouvrages de Binet, ouvrages faits pour d'autres auteurs, on ne retrouve plus les traits que nous venons de signaler, on n'y voit plus l'influence de Restif.

L'estampe que nous reproduisons à cette page, extraite du *Paysan perverti* et qui a pour titre « Edmond [illegible] », est destinée à montrer quel était l'idéal féminin pour Restif.

Il aimait dans une femme [illegible] et la petitesse de sa chaussure. Et, on peut le dire, plus celle-ci était petite, plus elle était propre, plus elle était [illegible], plus la passion qu'elle faisait naître chez lui était vive. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de trouver de nombreuses manifestations de ce goût particulier et surtout des manifestations de plus en plus marquées, suivant que [illegible] qui l'avait inspiré était plus parfait.

Il serait trop [illegible] de montrer quels furent les actes auxquels la passion de Restif le poussa, actes qu'il nous raconte dans ses ouvrages et qui du reste furent connus par ses contemporains. Et nous allons successivement l'étudier : voyeur, [illegible], [illegible], [illegible] des scènes d'onanisme avec les souliers [illegible] de ces derniers. Devenir voleur, collectionneur, se livrer [illegible], et faire [illegible] et finalement devenir [illegible]



EDMOND SAVOYARD

52e Estampe du Paysan Perverti. Tome III

Dans chacun des paragraphes, nous citerons des passages, pris dans ses œuvres, en les choisissant comme il suit : Tout d'abord, nous donnerons ceux tirés des nombreux romans qu'il composa et en particulier du *Pied de Fanchette* et du *Joli Pied*. Mais comme ces preuves tirées de livres, fruits de son imagination, pourraient sembler bien faibles, nous donnerons à la suite toutes celles que nous fournit l'œuvre où il confesse sa vie, où, comme il le dit lui-même, il dévoile son cœur ; nous voulons parler de *Monsieur Nicolas*.

Et si ces dernières ne suffisent pas, nous aurons recours à la reproduction de son manuscrit intitulé : *Mes Inscripcions*, dans lequel, comme le dit M. Paul Cottin, il se dévoile tout entier.

Mais avant de commencer l'énumération des manifestations de cet amour si spécial, nous voulons une dernière fois rappeler l'attention sur les œuvres de Restif. Et dire que dans toutes, sous l'enveloppe légère, finement enjolivée que l'on doit à son imagination, il existe un fonds de vérité ; que tous les personnages qu'il met en scène agissent comme il eût agi lui-même et que les sentiments qu'ils manifestent ne sont que les siens, mais très exagérés. Il n'a fait que romancer très peu sur un fonds de vérité.

Le Pied de Fanchette, par exemple, d'où nous tirons tant de passages, est l'œuvre type due à cet amour piétiste.

Or, ce livre a été inspiré à Restif par la vue de la mule de Rose Mauduit, jolie femme qu'il rencontra un jour de promenade.

Nous savons aussi combien ces *Contemporaines* se rapprochaient de la réalité. Les désagréments que ce livre lui causa nous en apportent une preuve. Et dans le *Joli Pied*, nouvelle qui n'est en vérité que l'auto-observation de Restif, il met en scène un M. de Saintepallaie qui n'est autre que lui-même. D'ailleurs, ce nom de Saintepallaie est celui d'un village bourguignon voisin de Sacy, lieu de naissance de l'auteur.

Commençons donc maintenant la longue énumération des manifestations de l'amour de Restif pour les petits pieds.

Manifestations.

Le Voyeur. — Nous nous répétons en disant que Restif passait son temps dans les promenades à chercher parmi ses contemporaines celles qui possédaient ce charme si cher à ses yeux : un joli pied.

Fidèle à notre idée, nous allons donner quelques passages où il se montre tout à cette occupation et citer en premier lieu quelques lignes du *Pied de Fanchette :*

« Il nageait dans la joie lorsqu'aux promenades publiques il entendait louer Fanchette de la tête aux pieds : il laissait alors tomber en tapinois ses regards sur le pied mignon de sa pupille et par distraction il disait tout haut : Qu'il est charmant. » (t. I.)

Dans le *Joli Pied,* à la page 172, au récit de l'exposé de la vie de Saintepallaie, voici ce que nous lisons :

« Un soir d'été, il passait dans la rue Dauphine : une jolie marchande, dont le pied était mignon et qui le savait à merveille, était assise sur sa porte, les jambes croisées et découvertes jusqu'au-dessus de la cheville : elle montrait aussi le bas d'une jambe fine, terminée par un pied chaussé en blanc, mais si petit, si bien fait, si propre, que les plus indifférents ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. Saintepallaie en la voyant resta immobile de surprise et d'admiration : cependant la réflexion l'ayant rendu honteux, il continua sa route : il ne fut pas à six maisons, qu'il revint : il repassa de la sorte, tant que le joli pied fut visible. La marchande rentra et le joli pied disparut : mais Saintepallaie en avait été trop frappé pour l'oublier; il revînt tous les soirs, jusqu'à ce qu'un autre objet plus charmant encore l'attirât. »

Ici nous signalons un petit fait qui prouve bien que Saintepallaie n'était qu'un sosie, qu'une image de Restif ; car nous retrouvons un geste, ou mieux une position de la femme qui avait sur le sens sexuel hyperesthésié de l'auteur un effet remarquable : « elle était assise sur sa porte les jambes croisées ».

Toujours dans le « Joli Pied » nous prenons cet extrait :

« Un jour, qu'il se promenait sur le boulevard du Temple, il aperçut dans un jardin une jeune personne ravissante ; la délicatesse de ses traits, l'élégance de sa taille, marquée par une robe à la lévite, et surtout la perfection du charme favori de Saintepallaie le ravirent d'admiration, son cœur fut ici plus intéressé que ses sens : il ne pouvait s'éloigner ; il n'osait fixer la jeune Beauté ; il ne la regardait qu'à la dérobée. Après avoir fait quelques tours dans les allées, elle vint dans la barrière qui régnait devant le jardin. Elle s'assit et posa son joli pied sur une chaise, de sorte qu'on la voyait en entier. Rien de si charmant dans la nature, par sa petitesse, par la grâce et l'élégance de la chaussure : c'était un soulier de couleur puce, brodé et garni d'un cordonnet en argent sur les coutures ; le talon mince était assés-haut, mais placé de manière qu'il ne faisait pas refouler le pied ; la forme pardevant était la plus mignonne qu'on puisse voir. Saintepallaie était hors de lui-même : il ala et revint cent fois sur ses pas, pour jeter à la dérobée un coup d'œil sur le joli-pied : quelquefois il levait les yeux plus haut pour admirer la figure ravissante de celle qui possédait cet appas vainqueur. Victoire De-la-Grange (on est prévenu sur cette jeune personne) se mit à lire : l'attention qu'elle donnait à son livre favorisa Saintepallaie : si par hasard, dans ses différentes attitudes, elle venait à dérober son pied aux avides regards de son Adorateur, il lui semblait que la nature se couvrait d'un nuage et perdait tout son éclat : le remontrait-elle, tout paraissait ranimé par ce charme puissant. » (p. 176-177.)

Quittant maintenant le domaine de ses rêves, c'est-à-dire ses romans, venons chercher quelques faits dans le livre qui nous dévoile son cœur. Et dès les premières pages, dans son enfance, à Courgis, nous le voyons se trouver mal à la suite d'une attention trop vive donnée aux chaussures de Marguerite Pâris.

Ecoutons ce qu'il dit, quand il revient à lui :

« Il faut que ce soit la vue de votre mule et de votre jambe, car je ne pouvais m'empêcher de les regarder quand cela m'a pris : j'étais comme un oiseau que charme une vipère, il sent le danger et ne peut le fuir. » (*Monsieur Nicolas,* t. I.)

Et nous compléterons ceci, en ajoutant quelques lignes de ses *Inscripcions :*

« 853. 3 octobre..... ; joli pied rue Fromenteau, chés la Loterie, etc..... »

« 861. 8 octobre, 6e anniversaire ; 8 octobre, piscatoriæ :...... vu à une heure la petite Merlin, la petite chandelière. Enfin Mlle Maris, chaussée en noir. »

« 880. 27 octobre..... ; vu la Merlin l'aînée, rue des Noyers, chaussée en rose.... »

« 935.1787. 1er janvier..... ; vue la petite Chandelière, rue Mazarine : la grande avec les souliers roses. »

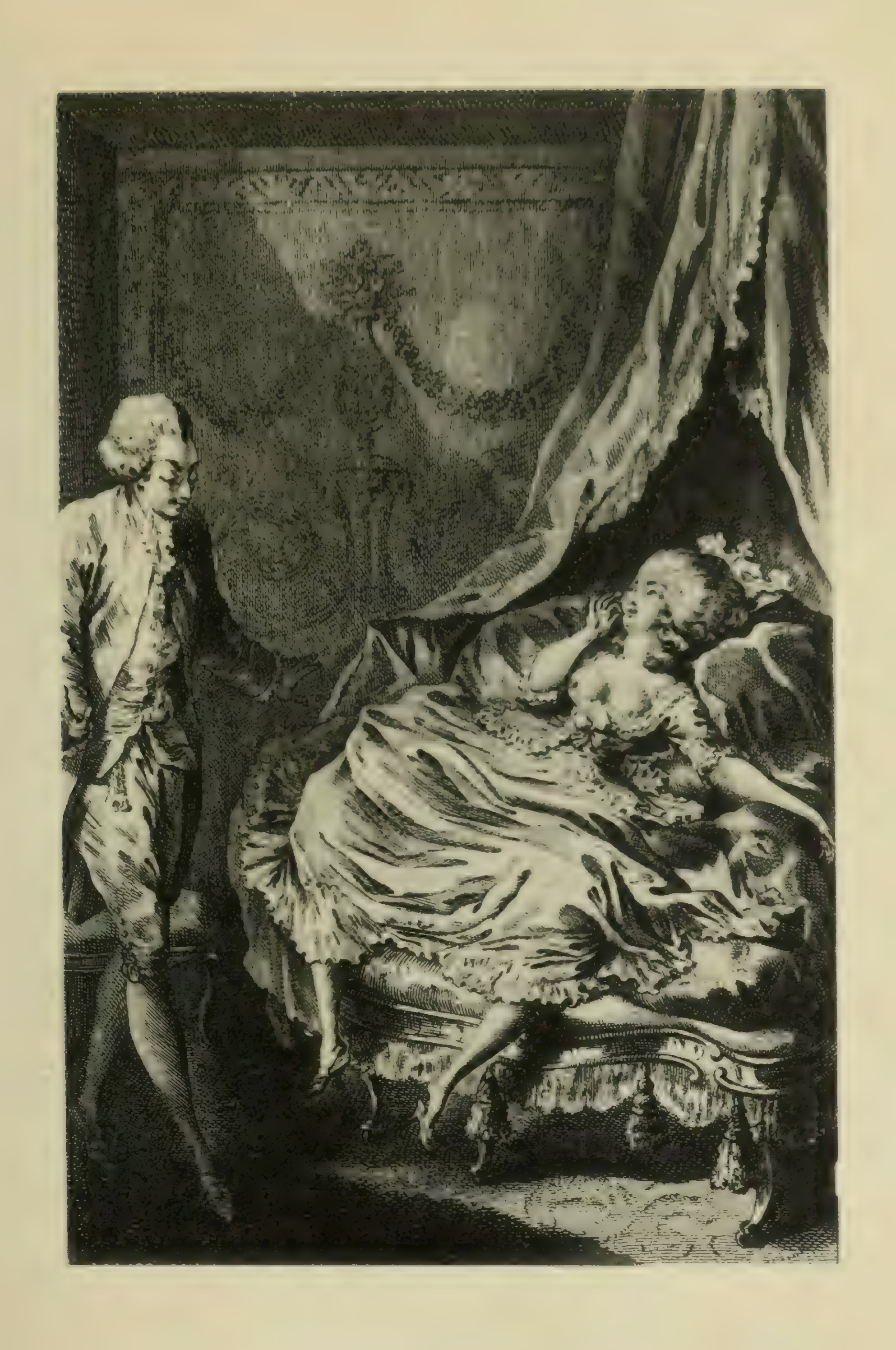
« 967. 2 février..... Vu un joli pied en alant à l'Ile, jusqu'au pont Notre-Dame. »

« 983. 18 février. Eté avec Agnès chés le procureur..... ; le joli pied, rue du Petit-Musc. »

Dans les scènes de libertinage que Restif décrit dans son *Anti-Justine,* nous retrouvons, à côté de termes d'une crudité inouïe, ce même goût pour la chaussure féminime, dont il fait alors un excitant génésique. Bien que les scènes qu'il raconte là dépassent tout ce que l'imagination puisse concevoir, il est certain que dans cette œuvre, comme dans toutes les autres, le fond reste vrai. Et que, en faisant jouer à la chaussure un rôle excitant, Restif avouait de cette façon que c'était là une des raisons qui le poussent à regarder sans cesse le pied de la femme. A propos d'une scène libre, il dit : « J'étais caché sous le lit pour mieux voir le soulier et le bas de la jambe de ma jolie cadette.... »

La fascination qu'exerçait sur Restif un petit pied est traduite dans l'estampe que nous donnons ici. Extraite du *Paysan perverti* avec le titre « Edmond succombant », elle montre un jeune homme qui a tous les traits physiques de Restif, attiré uniquement par les petites mules de la belle étendue devant lui.





EDMOND SUCCOMBANT

43[e] Estampe du PAYSAN PERVERTI. Tome III

*
* *

Le Suiveur. — Le temps que lui laissaient libre ses occupations de prote, puis d'écrivain, était employé à suivre par les rues et les carrefours les jolies filles qui portaient cet agrément : un joli pied. Quoi de plus agréable pour lui que de voir ce charme qu'il aimait tant, de s'amuser à bâtir les rêves les plus extraordinaires sur les pas d'un petit soulier, de pouvoir en contempler la grâce, l'élégance et la beauté. Et il a dû durant toute sa vie en suivre des quantités, si l'on songe que tout le temps où il ne travaillait pas, il le consacrait à satisfaire les désirs de ses sens et surtout de son sens sexuel.

Cet acte qui fait suivre l'objet aimé par celui à qui il plaît est des plus naturels et des plus fréquents chez tous ceux qui présentent cette perversion du sens sexuel qui leur a fait donner le nom de fétichistes. Aussi il ne faut pas nous étonner de le retrouver chez Restif.

Nous allons encore demander la preuve de cette manifestation à son livre : *Le Pied de Fanchette*. Et trois seigneurs, dans une conversation que leur prête Restif, vont nous la donner :

« Un convive dit alors : — Je ne sais quel charme vous trouvez à un soulier, c'est-à-dire la partie de l'habillement qui touche le sol ! Vous en parlez avec passion ? — Ecoutez ma réponse : elle ne sera pas en raisonnement ; ce ne seront que des faits. Un homme, de mes amis, rencontra une femme charmante rue de la Parcheminerie ; elle était en mules élégantes, à talons fort élevés, mais faits avec une grâce unique et qui remuait tous les sens, car la vue était enchantée, le bruit de sa marche plaisait à l'oreille ; il se convainquit, par la suite, que l'odeur embaumait le sens de l'odorat ; quant au tact, la volupté qu'il donna fut inexprimable. Mon ami, qui aimait les chaussures à la fureur et surtout la hauteur des talons bien faits, suivit la belle et lui parla......

» L'on raconta de suite une foule d'aventures de jolis pieds : entre autres celui de la belle tapissière du faubourg Saint-Germain, qui fut

suivie par un amateur de jolies chaussures jusques dans le collège de Presle. Comme elle montait, l'amateur lui dit : — Le joli pied ! Quelle volupté de le baiser ! — Quoi ! vous me suivez pour cela ! — Oui, la belle. — Tenez, baisez-le ; mon amant n'en sera pas jaloux. — Et elle lui tendit le pied. L'amateur le baisa ; mais l'attouchement lui causa un tel érotisme qu'il déchaussa le pied qu'il tenait et porta la belle où elle alait. — Non (lui dit-il), je ne quitterai ce trésor qu'avec la vie ! — Prenez donc l'autre, Monsieur ! (lui dit la tapissière lorsqu'il l'eut posée) et adorez-moi tous les jours dans ma chaussure, j'en serai flattée ! L'amateur l'a fait ; et la belle, qui est restée jolie pendant plus de vingt ans, l'en récompensa enfin quand elle eut perdu son amant ou qu'elle en fut lasse. — Je sais un autre trait (dit un convive). Un amateur trouva, un jour de crotte, une femme élégamment et voluptueusement chaussée, rue Saint-Jacques. Elle marchait avec tant de précautions qu'elle n'avait pas une mouche sur ses souliers ni sur ses bas. — Madame (lui dit l'amateur) c'est un sacrilège de gâter ces trésors : permettez que je vous porte ! Il la prit dans ses bras et la porta chez elle, rue du Plâtre. La belle le remercia sans s'émouvoir et acheva de l'enflammer !... Je vous adore ! — J'en suis ravie ! — Ah, Madame ! que vous êtes belle ! — Mon pied ou moi ? — Tous deux...... Il l'aime encore. » (4[e] édit., t. III.)

Ouvrons maintenant le « Joli Pied » et nous allons voir Saintepallaie-Restif suivre lui aussi une belle au joli pied :

« Un autre jour, sur les onze heures, il passait par la rue Saint-Denis : une jeune dame, qui sortait de chez elle pour aller à l'église du Sépulcre, parut jolie à Saintepallaie. Après un coup d'œil rapide donné au minois le plus séduisant, le jeune homme chercha des yeux l'appas favori. La nature s'était épuisée en faveur de M[me] Lev*** : dans une jolie mule brodée en argent était un petit pied qui paraissait celui d'une poupée ; celle à laquelle il appartenait avait une marche légère et voluptueuse. Saintepallaie ébloui, enchanté, ravi, suivit la déesse ; il ne put l'abandonner, mais enfin elle rentra chés elle. Il remarqua sa demeure et ne manqua pas de revenir tous les jours pour voir ce pied vainqueur. » (p. 173.)

Ici encore nous croyons pouvoir tenir une preuve que Saintepallaie était bien Restif. Voyez plutôt le nom de la dame dont il vient de parler. Ce nom abrégé n'est autre que celui de Mme Lévêque, à qui il dédia *Le Pied de Fanchette*.

Un portrait que nous trouvons dans le calendrier de *Monsieur Nicolas* est aussi intéressant sur ce point, c'est celui de Justine Sujer.

« Justine Sujer, jeune brune de la rue Saint-Germain l'Auxerrois, née de pauvres gens, mais charmante ! Elle se chaussait d'un goût exquis. Je la suivis un jour dans une maison de la rue Honoré où je lui fis compliment sur son joli pied. » (t. XIII.)

De même dans *Mes Inscripcions*, nous voyons cet acte également relater :

« 193 — 25 décembre. *Pes Poinot minoris* (Le joli pied de Poinot cadette). Elle alait à vêpres, à Saint Nicolas-du-Chardonnet. C'est une de mes héroïnes des Contemporaines. » (*Mes Inscripcions*. D'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque de l'Arsenal publié par Paul Cottin, p. 63.)

« 778. 17 juillet. Achevé la feuille L petit texte. Le soir reconduit la femme au joli pied de la rue Mouton..... »

En suivant les belles aux petits pieds, il arrivait que Restif fût pris d'une idée étrange, idée qui lui vint sur la fin de sa vie et qui le poussait à voir une de ses filles en celles que la Nature avait dotées d'une jambe fine et d'un pied mignon.

Dans ses multiples aventures amoureuses, il avait aimé souvent avec fruit: aussi, nombreux étaient les enfants qui lui devaient le jour. Ne les connaissant point, mais supposant que celles qui portaient de son sang devaient avoir ce charme tant aimé que donne un petit pied, il s'efforçait de retrouver à ce signe celles dont il était le père. Or le champ de ses recherches était vaste, car le nombre de ses enfants naturels aurait été de 217 ; c'est le nombre que nous en a donné M. de Bordes de

Fortage, qui en a relevé minutieusement le chiffre et les noms dans les œuvres de Restif.

Voici un passage de *Monsieur Nicolas* où il est fait allusion à cette particularité :

« Je ne connais plus le désir. Il faut dire cependant qu'au milieu de Fructidor an IV, ayant vu sortir d'une boutique de la rue Thionville, une femme de trente-deux ans, je ne pus m'empêcher de l'admirer. Elle marche devant moi, se retrousse et montra une jambe parfaite.

» Je l'abordai. « Baissez votre jupe ». La demoiselle sourit. « En vérité » lui dis-je. « Il y a conscience à mettre tout le monde sens dessus dessous et jusqu'aux pauvres vieillards.....

» Vous êtes la seconde ou la troisième de mes filles que je reconnais par la jambe ». « Il est vrai qu'on m'accuse de l'avoir très bien ». « Admirable »...... En ce moment passa un cabriolet sur le Pont Neuf, légère comme le vent, Hollier le suit, le devance, y est reçue, me salue de la main et s'envole..... »

Mais nous nous lasserions à notre tour en suivant Restif toujours en quête de jolis pieds. Nous ne voulons plus rappeler maintenant que quelques lignes, extraites aussi d'un portrait de son calendrier et qui dépeignent admirablement sa constante préoccupation.

Parlant d'une dame, il ne dira jamais « je vis devant moi », mais « je vis marcher devant moi ».

Lisons plutôt le passage du portrait de cette Maguelonne qui connaît si bien tous ses goûts :

«..... Je la perdis de vue, jusqu'en 1773, qu'étant sur le boulevard du Temple, je vis marcher devant moi une superbe femme, l'air noble, décent, chaussée comme les femmes à équipage, à talons très élevés.... Je l'admirais. Elle me sourit. Je la reconnus, et l'abordai. « Bonne pratique », me dit-elle, « gage que c'est toi qui as fait *Le Pornographe?*— Oui, c'est moi. » (p. 186.)





EDMOND S'ENIVRANT D'AMOUR

18e Estampe du PAYSAN PERVERTI. Tome I

* * *

Le Caresseur du soulier féminin. — Vous plairait-il de savoir quelle était l'attitude de Restif en face d'un petit soulier. Le titre de ce paragraphe semble déjà l'indiquer et cependant il ne rend pas bien le geste, l'ensemble des actes qui devaient témoigner sa passion. Ce mot de « caresseur » est assez doux pour montrer avec quelle joie, quel plaisir, quelle affection il donnait au petit soulier les premières marques d'amour, mais il n'indique pas assez la façon d'envelopper d'une passion violente ce petit objet si charmant. Il est, dans la langue commune, un mot qui exprime mieux notre pensée et la façon d'être de Restif, mais son emploi défloré par l'usage nous oblige à le taire.

Mieux que tout titre, une estampe du *Paysan perverti*, montrant Edmond (alias Restif) aux pieds d'une belle, saura en dire plus que nous et mieux faire comprendre l'amour de Restif.

Cette estampe, due comme toutes les autres, au pinceau de Binet et à l'imagination de Restif porte ce titre : « Edmond s'enivrant d'amour». Et maintenant que nous sommes bien fixés sur la manifestation amoureuse de Restif que nous voulons décrire ici, laissons ce dernier se montrer à nous dans quelques passages de ses œuvres.

C'est Lussanville, dans *Le Pied de Fanchette*, qui va tout d'abord se montrer tendre :

« Quelquefois il tire le portrait de Fanchette, ses ïeux, qui s'y fixent avidement, y semblent collés ; ils se remplissent de larmes délicieuses : il porte à sa bouche le tissu des cheveux de sa belle maîtresse : quelquefois aussi l'autre présent de cette amante fidèle l'occupa à son tour. — Ah ! Que tout est précieux lorsqu'il vient de ce que l'on aime, s'écriait-il ! Adorable Fanchette, ces bijoux t'ont donc embellie ! Précieux gages vous avez porté celle que j'adore : vous avez pressé le pied mignon de la divinité de mon cœur : quelle volupté de vous toucher ! »

Puis vient M. Apatéon, autre amoureux de Fanchette qui, lui, se montre plus que galant et même… plus amoureux.

« Sous prétexte qu'une chaussure trop juste pouvait la gêner, dès qu'ils étaient rentrés, lui-même présentait à Fanchette les mules élégantes, tombait à ses pieds pour l'empêcher de se baisser et la débarrassait de son joli soulier… »

« Cette lecture l'assoupit : Elle était sur un sopha, un de ses pieds apuyé sur un siège et l'autre tombant sur le parquet. On découvrait le commencement de sa jambe et ce joli pied surtout, chef-d'œuvre des grâces, restait parfaitement en vue… Il aperçoit sa pupille qui sommeillait. Le cœur du papelard battit avec violence : il s'approche en tressaillant de plaisir ! il s'agenouille, il baise mille fois ce pied charmant… »

Se mettant en scène dans le *Paysan perverti* sous le nom d'Edmond, lisons ce que Restif écrit :

« J'étais tout hors de moi, lorsque par hasard son pied a posé sur le mien : cela n'a duré qu'une seconde ; elle a rougi en me disant : — Vous aurais-je fait mal — Je n'ai rien répondu, mais j'aurais voulu dire : Non, Mademoiselle, vous m'avez bien plutôt fait plaisir… »

Ce passage figure dans une lettre d'Edmond à son père, au sujet de Mlle Manon, jeune fille qu'il aime, qu'il épousera, et de qui il dira un peu plus tard :

« … J'ai touché son pied, je l'ai remué : (Oh ! l'ami ! de ma vie je n'ai rien éprouvé de pareil à ce que je sentais… »

Mais nous aimerions bien savoir à quel âge il se permit des attouchements de son fétiche, pour satisfaire ses désirs et se donner du plaisir. Dans *Monsieur Nicolas*, nous allons en trouver la date. Et c'est pendant son séjour à Courgis, chez l'abbé Thomas, que les petits pieds de sœur Marguerite tentèrent ses mains libertines.

« … Marguerite, avec un bagnolet de fine mousseline sur la tête, la taille pincée par un corset à baleines souples recouvert d'un casaquin

juste de coton, plus blanc que l'albâtre, un tablier de toile à carreaux rouges, une jupe de soie gorge de pigeon, chaussée en souliers de maroquin noir, à talons hauts et minces, avec des boucles à pierre, ne paraissait pas trente ans : son agréable figure se rafraichissait par un sourire rajeunissant qui n'excluait pas une intéressante langueur ; ses grands ïeux noirs étaient doux et brillants... Et j'avais l'âge (14 ans) où rien de tout cela n'échappe... Une chaise que je mis à la porte la fit monter commodément sur Martin et je marchais à côté d'elle pour empêcher de vaciller le panier où posaient ses pieds. A la descente du vallon de Montléry, elle fut obligée de quitter sa monture ; je la reçus dans mes bras ; je la soutins embrassée par la taille en descendant : je la portais presque. Arrivés dans le vallon, j'eus le plaisir de la voir marcher sur la pelouse de cette manière voluptueuse et dégagée à laquelle contribue tant la hauteur des talons dans les femmes parfaitement bien faites. Elle remonta, aidée par le talus d'un ancien étang. Je l'arrangeai comme la première fois ; mes mains brûlantes erraient sur ses pieds, sur le bas de sa jupe ; elles les quittaient avec crainte et j'y revenais à tout moment. » (*Monsieur Nicolas*, « Mon séjour à Courgis, 1748-1751 ».)

Ce jeune libertin n'avait alors que quatorze ans, aussi ne nous étonnerons-nous pas qu'il osât avec Mme Parangon, la femme de son maître, renouveler ses..... caresses.

« ..... Je lisais avec rapidité, quand j'éprouvai une sensation nouvelle, inconnue, délicieuse. Par hasard, le pied de Mme Parangon s'était posé sur le mien, que je tenais immobile, de peur de l'en faire apercevoir.... Elle écoutait avec attention, je lisais avec chaleur. Apercevant son pied à la hauteur de mon genou, une de mes mains chercha un léger contact, j'y parvins.... je *brûlais,* j'étais dévoré..... Je fis un mouvement pour m'approcher : j'aurais voulu pouvoir faire toucher ses genoux aux miens. J'y réussis. Je ne fus plus maître de moi-même, la voix me manqua, s'éteignit..... »

Mais vous allez voir où le conduit cette douce manie de toucher à ce soulier si charmant à ses yeux, à quelle pensée ce geste le conduit :

« ..... Mon œil ardent se fixait sur sa jambe fine, sur son soulier de droguet blanc, dont le talon mince, élevé, donnait encore plus de délicatesse à son pied mignon, le mieux fait que j'ai vu de ma vie. A chaque fois qu'elle posait un paquet de fil, elle me tournait le dos et tendait une jambe en arrière, son pied me touchait : c'était une mèche brûlante. Tous mes sens étaient en désordre..... J'osai toucher son pied, j'osai baiser la partie de ses vêtements qui couvrait ses appas..... Je résolus de périr ou de triompher de cette femme si longtemps désirée.» (*Monsieur Nicolas.*)

Laissons « Monsieur Nicolas » tourmenté de désirs pour Mme Parangon et venons lire dans son « calendrier » comment le pied de Suzanne Decourtives l'enivra d'amour.

« Suzanne Decourtives..... Je ne touchais pas sans émotion la peau douce de son bras, et en arrangeant le panier je palpais quelquefois son pied, chaussé en soie et en castor. Je ne sais pourquoi les désirs qu'elle m'inspirait avaient toujours quelque chose de brutal et d'emporté. Un soir que je m'étais mis à genoux derrière elle, pendant la prière d'après souper, elle excita de si violents désirs que, m'étant prosterné, je baisai son pied mignon..... »

Et les habitants de l'île Saint-Louis, contemporains de Restif, eussent été bien étonnés si, en lisant sur les parapets de leur île les dates gravées par ce dernier, ils eussent pensé que certaines de celles-ci commémoraient le toucher d'un petit pied.

« 396. (Déjeuner de chés M. de la Reynière) : souliers blancs rue Montorgueil. ».

« 478. Lettre du docteur Préval, qui m'invite à souper avec le Duc de Gesvres ; je dîne chés Desessarts ; je soupe, le soir, avec le Duc, et deux belles dames ; je touche le pied de Mlle..... »

« 550. *1 novembre, lugens amare.....* Le soir, je touche les souliers de la Compoin et lui fais des compliments ; 3, hier, je travaille à relever ces Inscripcions ; je consens avec peine qu'Agnès aille à Gentilli ; le soir l'amie de la Leblanc aux jolis souliers..... »

*
* *

Pratiques d'onanisme. — Restif ne se contenta pas des manifestations amoureuses qui témoignaient avec une grande affection une extrême sensibilité et beaucoup de délicatesse. De bonne heure, il avait su connaître tous les actes de la vie sexuelle et atteignit l'âge de onze ans n'ayant plus rien à apprendre. Loin d'être absorbé par l'objet qui captivait ses sens, au point de ne plus rechercher l'union sexuelle avec la femme, il ne laissait passer, au contraire, aucune occasion de satisfaire ses désirs voluptueux. Aussi il ne pratiqua pas l'onanisme à proprement parler et les quelques gestes et faits du ressort de cette perversion sexuelle qu'il ait accomplis sont très peu nombreux.

Marguerite Pâris, dont nous avons déjà beaucoup parlé, lui en fournit deux occasions qui se traduisirent, toutes deux, de différentes façons.

«..... Non loin de moi, Marguerite épluchait une salade, les jambes croisées, et me montrant ainsi sa jambe jusqu'au mollet et sa jolie mule ne tenant à son pied que par la pointe. Mon imagination allumée, mes sens embrasés ne me permettaient pas de rester en place... Je ne pus résister au frottement machinal (soit que la nature voulût un soulagement nécessaire, soit que l'initiation seule l'amenât)..... »

Il se défendait, d'ailleurs, de cette accusation d'onanisme et ne voulut jamais permettre que l'on puisse penser qu'il se soit livré à des actes de cette nature. Malheureusement, lui plus que tout autre, avait « l'esprit prompt et la chair faible » ; aussi il ne put se retenir d'offrir aux chaussures de Marguerite Pâris d'abord, et de Mme Parangon ensuite, des hommages très..... brûlants :

«..... Elle s'assit et j'arrangeai ses jupes sur ses jambes : je touchai son pied, mon cœur palpitait.....

» Marguerite alla dans la chambre du curé pour lui rendre compte

de ses commissions, je saisis cet instant. Ce fut à la jolie chaussure qui venait de m'enchanter aux pieds de Marguerite que je m'en pris..... »

Et comment aurait-il fait pour maîtriser cette passion qui lui fait écrire ces lignes et qui devait naturellement permettre tous les débordements d'amour :

«..... Représentez-vous une grande femme, admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait fondus la beauté, la noblesse et ce joli si piquant des Françaises qui tempère la majesté; ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs; des cheveux fins, cendrés et soyeux; les sourcils arqués, fournis et paraissant noirs; un bel œil bleu... ; le bras parfait; la jambe aussi bien que la plus belle jambe d'homme et le pied le plus délicat, le mieux conformé qui jamais ait porté une jolie femme..... Mme Parangon possédait ce charme auquel je n'ai jamais pu résister, un pied mignon. Ajoutez que cet attrait était plus puissant en elle que chez toutes les autres femmes qui me plaisaient alors : la chaussure de Mme Parangon faite à Paris et avec ce goût parfait qu'y sait donner une jolie femme..... Tantôt Colette avait un soulier de droguet blanc uni ou à fleurs d'argent; tantôt rose à talon vert ou vert à talon rose; son pied souple, loin de déformer sa chaussure, en augmentait la grâce et en rendait la forme plus provocante.....

»..... Toinette mit les souliers de sa maîtresse sur une toilette à côté de la porte..... Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâtre de Colette, je croyais la voir, la toucher, en palpant ce qui venait de la porter; mes lèvres pressèrent un de ces bijoux, tandis que l'autre, égarant la nature et trompant son but sacré, remplaçait le sexe par excès d'exaltation..... Les expressions plus claires se refusent... La chaleur qu'elle avait communiquée à l'insensible objet qu'elle avait touché subsistait encore et y donnait une âme : un nuage de volupté couvrit mes yeux..... Calmé ! j'écrivis dans un des instruments de mon bouillant écart : « Je vous adore ! »

Dans *L'Anti-Justine* nombreux sont les passages où l'on voit la chaussure se prêter, grâce à sa forme, à l'accomplissement de l'acte sexuel. Malheureusement, il nous est impossible de les

reproduire, en raison de l'allure trop libre du récit et des termes grossiers et obscènes qui l'expriment; qu'il nous suffise d'en citer le plus convenable et d'assurer que cet acte se trouve rapporté dans presque tous les chapitres.

« .... il était passionné pour la chaussure de sa femme; lors donc que tendrement gamahuchée par l'un des trois bougres (car ils l'adoraient et ils vont la regretter), il lui tirait un soulier qui était étroit et dont la pointe lui servait de..... : « Amis, disait-il à ses intimes, je n'ai jamais f...... ma femme qu'en soulier. »

*
* *

L'impulsif génital. — Et voici que nous pouvons observer dans l'acte qui le pousse à rechercher le pied féminin et surtout à le toucher un nouveau pouvoir de ce dernier: car, retenant l'expression qu'il emploie si souvent, « une mule provocante », nous sentons, nous devinons l'effet qu'exerçait celle-ci sur son sens génésique. C'était pour lui un excitant sans pareil, dont la vue le transportait d'aise, faisait passer en tout son être un frisson de désir et de volupté et le poussait malgré lui à l'accomplissement de l'acte sexuel.

Si nous voulons nous rendre compte de cet effet, ouvrons son petit roman: *Le Pied de Fanchette*, et dès les premières pages nous trouvons M. Apatéon sous l'effet excitant du petit soulier de la belle Florangis.

« Elle avait un soulier blanc comme la neige, bordé d'un cordonnet d'argent; son joli pied battait la mesure et chaque mouvement qu'il faisait portait de nouveaux désirs dans l'âme de M. Apatéon..... Il était hors de lui.

Nous ne doutons pas non plus que Restif, comme M. Apatéon, était à la vue d'un petit soulier dans un état d'excitation peu ordinaire.

Il a fallu que les chaussures de Rose Mauduit et de Mme Quelve

fussent bien provocantes pour lui donner cette inspiration si forte qui le fait montrer tous les personnages de ses romans soumis à la plus violente passion. Tous à la vue du soulier rose de la Belle Fanchette ne connaissent plus que leur amour; leur esprit est troublé, leur raison disparaît, il n'est plus qu'un sentiment qui les guide : posséder celle qui porte de semblables attraits. Et tous agissent d'une façon impulsive, sacrifiant tout à la passion.

Tel, ce jeune Dolfans qui projette, pour se venger de la belle Florangis, de la posséder par la force. Mais à peine est-il en sa présence qu'il se repent de sa mauvaise pensée. Hélas, ce repentir est de courte durée, car à la vue du petit soulier de cette jolie fille il ne connaît plus ni le devoir ni la vertu et les sacrifie à sa passion :

« La vertu l'emportait : ses ïeux se fixent sur ce pied séduisant, embelli de nouveau par un chef-d'œuvre de l'art : cette vue dérangea sa raison. Eh ? je la céderais, s'écrie-t-il ! Non : le sort en est jeté. Je serai coupable..... »

Et la cause de cette passion violente, de cet amour si fort, c'était : un soulier couleur de rose.

Mais voulez-vous que Restif nous donne une autre preuve de l'action excitante et impulsive qu'exerce sur lui la chaussure. Lisons alors ce passage de *Monsieur Nicolas* où nous verrons décrit une fois encore l'effet merveilleux et subit produit par cette attrayante partie du vêtement féminin; nous verrons aussi le triste sort qu'il réservait à celles qui portaient cette tare; un vilain pied.

Se promenant un jour dans Paris, il rencontra une belle sur le Pont Saint-Michel :

« La beauté de la dame me frappa, me ravit en admiration, je crus voir le pied souple, la jambe fine et faite pour les grâces que portait Mme Parangon. C'était surtout son pied mignon, chaussée d'une mule verte, qui frappait mes regards : cette mule était si petite, si mignonne

qu'on n'en a jamais vu de pareille, si ce n'est à la duchesse de Choiseul ou à Mme Lévêque. »

Heureux effet du hasard, le soir de cette rencontre, Restif en se rendant en des lieux qu'il fréquentait beaucoup, y rencontra la dame. C'était chez une appareilleuse de marque : la Macé ; qui d'ailleurs s'empressa de les présenter l'un à l'autre.

«.... La Macé entra... une jeune nymphe la suivait : sa vue me frappa, mon cœur palpite, je la reconnais... c'était ma belle du pont Saint-Michel. Je pensai mourir d'aise et de ravissement. Elle avait toute la même parure, notamment *la jolie mule verte* que j'avais si bien examinée..... »

A tant de charmes, il ne put refuser ses faveurs. Mais c'est là que nous allons retrouver la démonstration de l'effet sur son sens génésique produit par un joli soulier. Ecoutons pour ce faire la suite de l'histoire.

Le lendemain, épuisé, Restif trouva à ses côtés, au lieu de la belle du pont Saint-Michel, une autre dame :

«..... Je ne m'éveillai qu'à cinq heures. Je cherche en vain ma déesse et je vois à côté de moi : la plus jolie fille de la Macé. Elle lui ressemblait un peu : elle avait la même robe, mais on avait oublié la chaussure et surtout de lui faire un pied aussi mignon : elle ne m'inspira que du dégoût. »

Est-il possible d'avouer plus franchement que la présence d'un joli pied, c'est-à-dire de ce qu'il aime, est nécessaire pour accomplir l'acte sexuel.

Eh bien, ce trait est commun à tous les fétichistes, à tous ceux qui adressent leurs hommages amoureux non pas à l'ensemble de la femme, mais à une partie d'elle-même ou de son costume.

Une des conséquences de cet effet excitant sur Restif, ce fut de le captiver tout entier, de le subjuguer par le charme fétichique de la chaussure. A la vue de celle-ci, ses désirs sexuels apparaissaient avec une telle force, annihilant tellement bien en

lui toute volonté, que l'on eût pu faire de lui ce que l'on aurait voulu.

Et, d'ailleurs, son entourage s'en aperçut très vite et sut s'en servir. Nous allons voir comment.

Lui qui avait connu tant de jolies filles, qui en avait tant aimé et su s'en faire chérir, qui aurait pu épouser une tendre amante, dévouée, douce et même riche, finit par épouser une femme qui sut le retenir dans ses filets, grâce justement à la connaissance qu'elle avait de ce travers de Restif. Agnès Lebègue, qui par la suite le rendit si malheureux, possédait, en effet, ce charme auquel Restif ne résistait pas. La nature l'avait dotée d'un pied petit, bien fait et charmant, et la rouée, intelligente fille, sut se servir de cet appas pour se faire épouser.

Bien qu'il eût soupçonné la vie légère de sa future femme et qu'il hésitât à s'unir à elle, il ne put cependant s'empêcher de le faire, séduit qu'il était par son petit pied.

«..... Il faut convenir néanmoins que la jambe, le pied étaient... une perfection, ce fut sans doute pour cela qu'on eût soin que je la visse. Ceci renforça mon goût. »

Agnès possédait d'ailleurs plus d'une ruse pour retenir auprès d'elle ou pour ramener sous son joug son malheureux mari. Se souvenant de l'effet que produisait sur lui et surtout sur son sens génésique sa petite chaussure, elle avait soin pour l'exciter de frapper de temps en temps ses talons l'un contre l'autre. Et le passage suivant, tiré de *L'Anti-Justine*, est inspiré par une réminiscence de Restif de cet acte fréquemment accompli par sa femme.

«..... Elle fit claquer l'un contre l'autre ses hauts talons comme faisait sa mère pour me rappeler en f........ la beauté de son pied. »

Précédemment nous avons dit que le résultat de l'effet excitant produit par un joli pied était de supprimer toute volonté chez Restif en éveillant ses désirs génésiques.

Une autre preuve se trouve encore sous nos yeux dans *Monsieur*

Nicolas. Nous retrouvons Agnès Lebègue faisant miroiter aux yeux de son mari le charme féminin qu'il aime tant et l'associant à son libertinage.

«..... L'impudente, *sans que je puisse m'en défendre*, me faisait séduire par le pied chaussé en blanc de Mme Chéreau..... La jeune dame m'agaça devant la compagnie et sa copartenaire lui ayant donné un avis, elle en profita si bien en faisant valoir de ses charmes que je fus visiblement ému..... »

Nous ne manquerons pas non plus, en montrant l'effet excitant et l'impulsion génésique que provoque son fétiche, de rappeler comment sa femme sut s'y prendre pour le contaminer.

Pour que cette dernière fût aussi sûre de réussir, il fallait qu'elle connût combien le charme de sa chaussure était puissant sur la génitalité de son mari.

«..... Elle vint me trouver, parée, chaussée surtout, sûre de me faire succomber... l'excès de sa malice fut couronné par le succès. »

Mais l'excitation que lui procurait la vue d'un petit soulier était telle que non seulement elle le poussait à accomplir coûte que coûte l'acte sexuel normal, mais parfois ne lui donnait pas le temps d'attendre l'occasion de satisfaire ses désirs. Son sens génital et sa sensibilité commune étaient tellement hyperesthésiés que l'orgasme génital apparaissait rien qu'à la vue seulement de cet objet.

Nous n'en voulons pour preuves que les dates gravées sur les parapets de l'île Saint-Louis, dont nous retrouvons l'explication dans son livre *Mes Inscripcions*.

« 784. 23 juillet....., sem. ej. videns la belle Maris à la jolie jambe ; j'étais dans l'alée vis-à-vis, et deux heures après, sur le passage de Marion qui alait chés Mme Laruelle ; puis le soir, dans mon lit, elle me parlant. »

« 854 — 1er octobre. Anniversariæ finis Rusticanæ, vis-à-vis l'hôtel Bretonvilliers..... ; vu, en sortant, la jolie Maris, à une heure un

quart, rue Saint-André, chaussée en noir, mise en blanc; jambe voluptueuse; la Lambert ensuite; puis la brune de la rue des Noyers; puis un joli pied rue Sainte-Hyacinthe; puis la Richer haut talon, bis emiss. »

Une dernière inscription, que nous donnons maintenant, nous le montre faisant lire par sa fille un de ses drames. Et le montre, en outre, satisfaisant ses goûts, en faisant chausser par sa fille des souliers spéciaux. Non pas que nous voulions trouver là une indication de ses goûts pour l'inceste, mais plus simplement un excitant nécessaire à son inspiration littéraire.

« 763 — 2 juillet..... Marianne a lu mon drame la « Prevencion », ayant les souliers noirs à hauts talons. »

Et maintenant que nous avons montré quel puissant excitant génésique c'était pour lui, nous allons exposer le moyen qu'il avait de se procurer continuellement cet excitant.

Etudions donc à présent :

*
* *

Le Voleur. — Ce mot, qui dépeint exactement l'acte qui poussait Restif à manifester extérieurement son amour piétiste, est cependant trop fort pour son cas. Et il nous déplaît beaucoup de l'employer; car il entraîne avec lui une idée de mauvaise action qui n'existait pas dans le geste de Restif s'emparant d'une petite chaussure. Il ne faut voir en cet acte qu'une manifestation puissante, qu'une preuve très forte de sa passion, et en même temps le caractère morbide de ce goût immodéré pour la chaussure féminine. Le mot « ravisseur » serait plus propre, semble-t-il, à désigner cette façon particulière d'honorer l'objet de son amour; mais ce mot porte avec lui quelque chose de romanesque qui cadre peu avec cet objet d'amour.

Restif ne se cache nullement pour avouer cet acte, et les faits en sont nombreux. Tous les héros de ses œuvres sont tous, par

amour, devenu voleurs de petites mules et lui-même nous raconte comment il s'empara de quelques-unes d'elles.

Dans *Le Pied de Fanchette*, c'est le tendre chevalier de Lussanville à qui nous voyons le premier accomplir un acte de ce genre :

« En jurant à sa belle maîtresse de l'aimer toujours, Lussanville aurait aperçu sur une commode sa jolie chaussure; en sortant, il s'en était adroitement emparé; en se levant le lendemain, il écrivit ce billet : « Je vous adore, et pour vous le prouver, je me condamne au supplice le plus cruel pour un amant, à l'absence; mais hier, je volai l'ornement de ce joli pied qui fut le premier de vos attraits qui frappa ma vue; ce n'est pas que j'aie besoin de quelque chose pour me rapeler mon vainqueur, mais ce que je tiens a porté la divinité qu'adorera toujours Lussanville, c'est le plus précieux de tous ses biens..... »

Dans ce petit roman, parmi d'autres histoires qui rappellent beaucoup celle du Petit Poucet, nous trouvons encore un autre vol dont l'amour est la cause :

« ..... Ses regards vont se fixer sur un petit pied, qu'une mule mignonne contenait à demi. L'émotion que lui cause ce pied séduisant et cette mule délicate font palpiter son cœur..... Mais la jolie mule de Fanchette avait tenté le plus aparent des deux inconnus : dans le mouvement précipité que fit l'aimable fille pour se débarrasser de ses mains, son pied s'embarrassa; l'inconnu sut profiter de son trouble pour faire glisser le bijou qui l'avait charmé; il s'en empare adroitement, fait un compliment flatteur à la jeune beauté...... »

La vue de cette petite merveille a laissé muets d'émotion ces inconnus :

« Quel trésor! disait l'Asiatique à l'instituteur. Dans la position où je me trouve, une fille si belle pourrait seule adoucir l'amertume répandue sur le reste de ma vie..... Voyez, mon vieux ami, voyez cette mule et représentez-vous les traits de celle qui l'a portée....., mais voyez-la donc». « A quarante ans, vous! séduit par un pied mignon ? »

Ah! ah!... «Eh! vous même, qui riez de si bonne grâce, y résisteriez-vous..... ». Il se retira dans la résolution de ne rien négliger pour découvrir quel est le sort de la Belle dont il a ravi la jolie mule (et rien de plus galant que cette mule; elle était bleu céleste, garnie d'un rézeau en argent); il ne pouvait se lasser de considérer ce bijou, dont la vue allait jusqu'au fond de son cœur réveiller les désirs. »

Plus loin, à quelques pages de là, nous trouvons une nouvelle histoire de vol :

«..... Il lui offrit son cœur, puis sa main..... La belle lui répondit : Connaissons-nous, et si je vous plais par mes sentiments, comme par mon pied et quelque beauté, vous verrez ce que vous aurez à faire. Il rendit à la belle Aglaé des visites journalières : il trouva chez elle une bibliothèque de chaussures de tous les genres, de toutes les couleurs. Il se plut à la voir chaque jour avec une différente ; elles étaient toutes également voluptueuses. Il en faisait ses idoles, car il les baisait lorsqu'elle les quittait. Il vit par hasard la belle parée ; il la vit dans l'état de nature : son beau pied répondait à tous ses charmes, Bref il l'épousa et ne sortait qu'avec elle. Aglaé joignit alors l'art à ses charmes ; elle observait où se portaient les regards de son époux sur les autres femmes, et le lendemain elle les surpassait dans le même genre de parure, surtout par la coiffure et la chaussure. J'ai ici un modèle de cette dernière, que je lui dérobai hier. Le voici, nous allons le comparer aux chaussures de la belle Florangis.

» Il le montra. C'était un soulier blanc uni, à cordonnet d'argent : il n'avait été porté qu'une fois et avait pris toute la belle forme du pied d'Aglaé ; le marquis le demanda..... »

Dans le *Joli Pied*, c'est M. de Saintepallaie qui, cédant de la même façon à son amour, se laisse tenter par de jolies mules :

« Un soir, passant dans la rue de l'Arbresec, il aperçut une jeune et jolie personne à peu près dans la situation de la marchande de la rue Dauphine. C'était une mule qu'elle avait et son joli pied passait absolument en dehors. Saintepallaie s'arrêta sur la porte d'à côté, sans être vu ; au bout de quelques minutes de contemplation, il passa pour





« AMOUR! PERMET CE LARCIN »

32[e] Estampe des CONTEMPORAINES, illustrant la Nouvelle : LE JOLI PIED

voir la jolie Personne : elle sommeillait nonchalamment étendue sur sa chaise. Pour le coup, il fut tenté de s'emparer du séduisant bijou qui s'offrait à sa vue : il avança la main adroitement et tira la mule du joli pied ; il serra aussitôt ce trésor et il s'éloigna de quelques pas. »

Restif emploie ici le mot « trésor » qui le fait deviner derrière Saintepallaie et qui montre bien sa vive passion pour la chaussure de la femme. Quoi donc d'extraordinaire dans ce geste qui pousse l'homme au rapt de l'objet de son culte. Il n'y a là qu'un acte bien naturel, que l'on peut rapprocher de celui qui pousse l'amant à ravir la fiancée qu'on lui refuse ; qu'un sentiment qui se trouve dans tous les cœurs franchement épris et les pousse vers l'objet de leur culte pour le voir sans cesse et l'aimer.

Ecoutons, encore, cet autre passage du *Joli Pied*, qui montre l'impulsion irrésistible qui s'empare du fétichiste auprès de l'objet qui le charme.

«..... Victoire vint s'asseoir dans la barrière ; c'était sur les sept heures, au mois de septembre, et elle appuya son pied sur la traverse : Saintepallaie prit son plan d'après cette attitude : il se baissa, caché par un arbre : Amour, dit-il, permets ce larcin ! et saisissant un des souliers par le talon, il parvint sans effort à lui faire quitter le joli pied qu'il ornait..... »

Mais revenons à *Monsieur Nicolas* et là nous allons apprendre de Restif, racontant sa vie, les façons nombreuses qui lui permirent de satisfaire son envie. Inouïes et variées sont les ruses qu'il emploie pour s'approcher de celles qui, bonheur inestimable, possèdent un joli pied chaussé d'une petite mule. Restif ne nous en conte que quelques-unes, les plus intéressantes, que le » calendrier » de *Monsieur Nicolas* nous rapporte :

« Calixte Decourtives. Je n'ai jamais vu un plus joli minois, ni une si jolie chaussure. Je voulais avoir celle-ci pour la donner à mes graveurs. Mais je ne pus jamais me procurer l'adresse du cordonnier. Je

résolus d'employer un autre moyen. Un soir que je l'admirais, elle monta dans une maison dont je connaissais l'escalier, je m'y glissai et saisis le pied de la Belle. J'avais tiré une des jolies chaussures et je descendais tout bellement..... »

« Mesdemoiselles Edemral. — Deux sœurs du quai des Orfèvres, non jolies, du moins l'aînée, mais ayant bon tour et toujours élégamment chaussées. Cette recherche dans la parure de leur pied m'avait tellement exalté la tête que je brûlais d'envie d'avoir la plus mignonne de leurs chaussures. Mais comment faire?... Après y avoir réfléchi, un jour de mauvais temps que je les vis sortir, je les suivis jusqu'au Jardin-des-Plantes. Le soleil parut et il fit très beau. La jeune dit à l'aînée : « Mon Dieu ! que je suis fâchée que nous ayons des chaussures noires ! » L'aînée répondit : « Nous ne retournerons pas !... » Je partis comme l'éclair et j'allai dire à la cuisinière que ses maîtresses étaient au Jardin-des-Plantes et qu'elles m'avaient prié de leur apporter les chaussures de soie qu'elles avaient le dimanche précédent. La cuisinière me fit monter avec elle : je vis la chambre de mes déesses et, sur des tablettes, une douzaine de paires de chaussures pour chacune. Elle dit : « Choisissez ». Je choisis les plus jolis souliers, deux paires pour chacune, et je détalai.... De retour, j'abordai les deux sœurs et je leur présentai, à chacune, l'une des paires de souliers de soie, gardant l'autre. Les deux sœurs rougirent. Je leur dis que j'étais un génie sous la forme humaine ; que mon emploi était de présider à la chaussure des Belles ; que j'avais entendu leur souhait et que j'avais volé pour le remplir. Elles se troublèrent. Je voulus les chausser. La cadette me laissa faire. Mais l'aînée, mon idole, fit de grandes difficultés et ne céda que parce que son corset baleiné la gênait pour se baisser. Je m'emparai des chaussures noires, très élégantes et neuves, dont des Belles moins délicates auraient pu se contenter, et je les mis dans ma poche. Je disparus aussitôt, mais je guettai la fin de la promenade. Les deux sœurs sortirent par la rue de Seine ; les rues étaient boueuses : je me présentai, je les fis asseoir sur un banc de pierre, où je leur remis les chaussures solides. Elles étaient stupéfaites ! Je leur dis en riant que je leur demanderai un jour le prix de mes services..... Un jour, les deux sœurs allèrent aux Tuileries et jusqu'aux Champs-Elysées. Etant chaussées à neuf, elles se trouvèrent fatiguées. « Ha » dit la cadette, « si j'avais ma

chaussure bleu ciel ! elle ne me gêne pas ! Et moi, ma chaussure rose, que le génie m'a volée ! »

» C'étaient les deux paires que je ne leur avais pas mises au Jardin des-Plantes. Ce double souhait ne fut pas achevé, que je parus à genoux devant les deux sœurs assises..... Je leur mis les chaussures désirées, avant qu'elles songeassent à s'y opposer..... Je serrai les deux paires ôtées et je disparus..... »

« Agathe Prévôst. Elle avait coutume de s'asseoir, le soir, sur une chaise basse, à l'entrée de la boutique, les jambes allongées jusqu'au dehors, s'amusant à faire jouer sa mule du bout de son pied. Cet usage de s'étaler à la porte m'avait frappé. Je résolus de profiter d'une extase. Je me cachai dans l'allée du grainetier, observant le mouvement de la jolie mule, toujours précipité dans la crise. Je m'avançai..... La Belle dit : « Ha ! » mais sans se défendre..... La chose finie, je lui pris une de ses mules pour me servir de trophée. J'allai chez l'épicier vis-à-vis écrire sur un petit papier, pour éviter toute erreur :

« Celui qui a pris la jolie mule à Psyché a cueilli sa rose. C'est un bijou que je voudrais garder, mais il faut le remettre, puisque je ne puis rendre la rose. »

Cette manifestation : le vol, comme conséquence de l'amour, ne permet jamais de douter de la nature morbide de l'acte et de la présence d'une anomalie du sens sexuel.

Très fréquente chez tous les fétichistes des objets, nous l'avons rencontrée fréquemment chez Restif. Et voici que nous en trouvons une preuve absolue dans un manuscrit de cet écrivain. Ce manuscrit, qui date de ses dernières années, nous a été prêté par M. de Bordes de Fortage ; tout en nous affirmant le goût singulier de Restif pour la chaussure féminine, il nous permet de voir que ce goût ne l'avait pas quitté malgré son âge avancé. Sur un papier bleuté, aux bords frangés et jaunis par le temps, une écriture serrée, hâtive, pressée, tracée d'une encre décolorée, nous apprend un vol de chaussures que Restif aurait commis. Les quelques lignes que nous allons reproduire se trouvent parmi quatre pages qui semblent former une lettre et pourraient faire suite à ses « Revies ».

« J'observai qu'elle n'avait pas repoussé le verrou. Je me tirs là, par réflexion, pour tout voir. Au bout de deux heures, la modiste renvoya l'homme, en lui disant auprès de la porte : Je ne vous garde pas plus longtemps ! Je fus très content mais à telle fin que de raison, prêt à sortir, il me vint une idée : ce fut d'aller prendre les chaussures de mes deux belles, qui les avaient mises sur une comode, et de les emporter. »

Mais pourquoi Restif se laissa-t-il si souvent entraîner au vol? Pourquoi cette moisson si pleine de dangers. La raison nous paraît se trouver dans cette autre manifestation, aussi fréquente chez les fétichistes, que nous allons décrire maintenant et qui semble même être la cause déterminante de cette dernière.

*
* *

Le Collectionneur. — Il est certain qu'il devait avoir chez lui toute une collection de chaussures, dépouilles de celles qu'il avait aimées. Bien que jamais dans ses œuvres nous ne trouvons d'allusions directes, franches, à cette manifestation, certains passages cependant nous permettent de supposer qu'il en fut ainsi.

Dans un passage du *Joli Pied,* un cordonnier raconte l'histoire d'un jeune amoureux dont le goût est le même que celui de Restif, jeune homme qui collectionne chez lui toutes les chaussures ayant appartenu à sa belle et qui s'efforce par tous les moyens de se les procurer.

Voici ces quelques lignes :

« Il est vrai, Madame, répondit cet homme, que je fournis plus de chaussures qu'on ne m'en commande chés vous : un jeune Monsieur, fort-aimable, qui m'a assuré qu'il espérait épouser Mlle De-La-Grange l'aînée, m'en prescrit la forme, la couleur et me les paie. — Mais vous avez donc ici quelqu'un d'intelligence avec vous? — Comme il n'y a pas de mal à cela, Madame, j'ai fait entendre à Mlle Marguerite, la femme de chambre, qu'elle pouvait m'obliger et me faire gagner, sans nuire à

personne; qu'il ne s'agissait que de changer les chaussures que Mademoiselle avait déjà mises pour d'autres toutes neuves. Elle n'a pas vu non plus de mal à cela et elle l'a fait pour m'obliger. — Sans intérêt ? — Oui, Madame, sans aucun intérêt; elle me rendait celles qu'elle ôtait, et moi je les remettais à ce généreux Monsieur. Oh ! si vous voyiez chés lui, Madame! il a rangé sur des rayons tout ce qu'a porté Mademoiselle; cela est couvert d'une gaze comme celle qu'on met sur les pendules, de peur que la poussière ne les gâte; et il regarde tout cela avec un respect qui m'a touché moi, Madame. »

Eh! qui donc, s'il n'est collectionneur lui-même, pourrait dépeindre de cette façon cette manie que possède les fétichistes. Il fallait que Restif, pour entrer dans autant de détails comme il le fait dans ce récit, eût chez lui, tout comme de Saintepallaie, disposé sur un rayon quelques petites mules à hauts talons.

Toutefois, s'il ne nous avoue pas franchement qu'il était collectionneur, du moins nous le laisse-t-il entendre; témoin ce passage de *Monsieur Nicolas :*

« ..... Zéphire réunissait au plus haut degré tout ce qui pouvait me me plaire..... une gorge parfaite, une taille céleste, une jambe fine sans être sèche, le pied le plus mignon et le mieux fait, comme le prouve celle de ses chaussures que j'ai conservée..... » (*Monsieur Nicolas.*)

Et surtout ce portrait que nous retrouvons encore dans le « calendrier » de *Monsieur Nicolas*.

« Mme Chenier..... Le 25 octobre, passant par la rue de la Parcheminerie, je vis devant moi une femme encoqueluchonnée, faite au tour, dont la chaussure, la marche et le tour étaient admirables. Je lui en fis compliment : « Il n'est pas possible que vous ne soyez très jolie, avec ce goût exquis et ce tour voluptueux... ». Elle ne me répondit rien. Elle entra chez son cordonnier. Je l'y suivis. On lui prit une mesure et elle commanda deux paires. Je demandai qu'on en fît une troisième pour moi, sur la même forme. Et je la payai. La dame se leva sans que je l'eusse vue au visage. »

De nombreuses raisons le faisaient fréquenter les *cordonniers*. Non seulement il pouvait, plaisir sans pareil, voir naître des mains de cet artisan les parures qu'il aimait tant aux pieds des belles, mais contempler aussi les charmes de leurs jolies clientes. Il aimait, comme le prouve les lignes précédentes, faire confectionner les chaussures pour enrichir sa collection, mais aussi pour en faire cadeau.

C'est ce que nous allons montrer à présent.

*
* *

Le « Donneur » de chaussures. — Nous venons de voir Restif suivre une belle au joli pied, pénétrer derrière elle chez un cordonnier, demander à ce dernier de lui faire une paire de chaussures identiques à celles achetées par la dame. Nous avons soupçonné qu'il agissait dans ce but pour enrichir sa collection de petits souliers ; mais voici que nous trouvons un autre motif à cet acte.

Sa pensée, occupée tout entière par l'amour de son fétiche, et ses yeux, si heureux de voir une jolie chaussure, n'auraient pu supporter qu'une belle fille dont le pied eût été parfait ne puisse envelopper ce dernier dans un vêtement digne de sa beauté. Aussi, très souvent, avons-nous remarqué que sa passion se manifestait non seulement par le besoin de voir, de rechercher, de suivre, de dérober et de collectionner l'objet de ses désirs, mais aussi par le besoin d'en faire cadeau. Il pouvait de cette façon faire que son goût ne soit jamais froissé par celles surtout dont il avait remarqué les charmes. En accomplissant ce geste, il semblait vouloir encourager les femmes à porter des chaussures telles qu'il les rêvait et en récompenser certaines des soins donnés à cet attrait.

Dans *Le Pied de Fanchette,* nous trouvons la trace de cette manifestation :

«..... Elle lui redemanda sa jolie chaussure, mais ce ne fut que pour la lui rendre. Lussanville, de son côté, la pria de recevoir des mules

magnifiquement brodées, faites sur le modèle qu'il avait entre les mains..... »

Dans *Le Joli Pied*, par contre, nous surprenons la façon dont il s'y prenait pour offrir des chaussures :

«..... Depuis quelque temps, Victoire s'apercevait que son cordonnier se surpassait pour l'élégance et la richesse de ses chaussures ; elle en fut surprise. Une autre remarque qu'elle fit encore, c'est qu'elle en avait plus souvent des neuves qu'à l'ordinaire, sans que néanmoins on payât davantage. Le cordonnier fut appelé, interrogé et voici ce qu'il raconte : « Il est vrai, Madame, que je fournis plus de chaussures qu'on ne m'en commande chez vous ; un jeune Monsieur, fort aimable, qui m'assure qu'il espérait épouser Mlle De-La-Grange, l'aînée, m'en prescrit la forme, la couleur et me les paie..... »

«..... Saintepallaie avait fait faire une paire de souliers d'un joli goût ; ils étaient rose-moiré à talon vert, ainsi que les languettes et richement brodés. Il fit porter cette chaussure à Mlle De-La-Grange, espérant de la r'avoir bientôt et vint en admirer l'effet le lendemain. Effectivement, Victoire, qui avait trouvé ces souliers du meilleur goût, n'avait pas manqué de les mettre ; il semblait qu'ils rendissent encore son pied plus mignon.....

» Il se promena plusieurs jours sur le boulevard sans voir à Victoire les charmants souliers. Enfin le quatrième ou cinquième jour, elle les avait pour la seconde fois : nouveaux désirs de la part de Saintepallaie qui furent satisfaits en partie..... »

La satisfaction d'un besoin d'esthétique ou la recherche d'un excitant génital sont peut-être les deux raisons qui peuvent expliquer cette manie : faire cadeau de chaussures. Et nous avons maintenant à l'idée un passage de *Monsieur Nicolas* sur lequel nous ne voulons pas nous prononcer. Il s'agit d'une petite scène qui se passe chez Restif vieillard, seul, abandonné par sa femme et dont les deux personnages principaux sont : sa fille Agnès et une amie de celle-ci, la jeune Panette Froger. Cette dernière était fille de sa blanchisseuse et avait reçu de façon agréable l'hommage de ses ardents transports. Voici cette scène :

« ..... Ces jeunes filles m'amusaient par leurs enfantillages, leur jalousie de chaussures... Je leur fis faire à toutes deux des souliers chez le cordonnier de Mme Dubarry et de la marquise de Marigny dont elles avaient le pied. Ce fut un plaisir de les voir le premier dimanche qu'elles les eurent. Elles comparaient leurs pieds : « Egal », disait Agnès. « Vous êtes mieux », répondait Panette par politesse. Je les mettais d'accord en examinant les jolis souliers posés sur mon genou..... »

Nous avons déjà fait remarquer que Restif avait, sous sa direction, fait dessiner par Binet de nombreuses estampes pour ses œuvres et que, dans toutes, il avait fait figurer des femmes avec de tout petits pieds et de petites chaussures. Or pour mieux faire comprendre sa pensée à son dessinateur, il arriva fort souvent qu'il lui porta comme modèle de jolies mules. Ce portrait ci-contre, tiré du « Calendrier » de *Monsieur Nicolas,* nous prouve ce fait et nous apprend en même temps comme il récompensa la belle qui possédait le charme si agréable à ses yeux.

« ..... Bastienne Dumoulin, petite et brune, était ouvrière en modes, dans sa chambre; elle avait le pied le plus petit possible, et c'est la chaussure de Zéphire qui allait à son pied que je donnais pour modèle à mes graveurs: la mignonesse de cette partie faisait que je trouvais du plaisir à la fournir de chaussures..... »

Enfin nous citerons deux Inscriptions, qui, sans être trop explicites, paraissent cependant démontrer l'acte qui nous a donné le titre de ce paragraphe.

« 881. 28 octobre..... ; vu la Merlin ; été chés la rouge rue Mazarine, avec les souliers noirs à hauts talons..... »

« 921. 8 décembre..... Matin, sur la mère qui se sacrifie, 10 pages : vu la Maris revenant de chés son père; puis les hauts souliers chés le cordonnier; ..... »

*
* *

L'Essayeur de chaussures. — Mais en offrant la parure qui devait recouvrir, protéger et embellir un joli pied, il fut tout

naturellement tenté de juger lui-même du premier effet produit. Aussi ne soyons pas surpris de le trouver aux pieds d'une belle pour essayer ce précieux gage d'amour qu'il voulait lui donner. Quelle occasion superbe n'était-ce pas là de toucher, de caresser un petit pied, de pouvoir ainsi tout à la fois satisfaire plusieurs de ses désirs.

M. de Saintepallaie est le premier de ses héros à qui il donne cette si agréable occupation. Ce dernier même va plus loin et nous montre cette même habitude que Restif possédait d'acheter aux cordonniers de jolies chaussures, à condition toutefois que celles-ci aient déjà touché et revêtu un petit pied.

« . . . . . Une autre fois ayant à faire une commission fort de son goût, chés un Cordonnier de la rue des Vieux-Augustins il y vit une chaussure si agréable, si bien faite, qu'il s'informa pour qui elle était ? On lui répondit que c'était pour la marquise de M.gni. Saintepallaie n'eut de repos qu'il n'eût vu cette dame. . . . . Cependant par une petite faiblesse humaine, il revint prier le Cordonnier de lui faire un plaisir : c'était de rendre la chaussure à la belle dame et de la rapporter après qu'elle l'aurait essayée, sous prétexte de quelque chose à y faire ; Saintepallaie l'accompagna en garson, pour être sûr de l'inauguration de la jolie chaussure ; il la paya ensuite généreusement et le Cordonnier en refit une pareille. Saintepallaie conserva précieusement ces reliques . . . . . »

Plus loin, voici que nous rencontrons encore un nouveau fait où M. de Saintepallaie manifeste son goût pour l'essayage et sa manie de collectionneur :

« . . . . . Le mari de la belle Victoire, quoique très occupé et ne négligeant aucun de ses devoirs, se fait une affaire de la parure de sa femme : c'est lui qui choisit, et toujours Victoire trouve qu'il choisit bien. La première année, le Cordonnier a eu ordre d'apporter tous les jours une paire de souliers dont la couleur et la broderie étaient ordonnées par Saintepallaie : C'était à lui qu'on les remettait ; son épouse les portait un jour ; il les reprenait ensuite, et les serrait dans des rayons vitrés . . . . . . »

» La seconde année, il ne fit faire que les chaussures blanches : son épouse remettait, par ordre, les souliers qu'elle n'avait portés qu'une fois et quelques-uns de ceux que son mari s'étaient appropriés lorsqu'elle était fille. Cette attention tenait Saintepallaie toujours occupé de sa femme et de ses grâces : elle était son idole, sa déesse et les soins qu'il prenait pour elle étaient le culte extérieur. » (*Le Joli Pied*.

Restif en écrivant ces lignes devait assurément se rappeler les premiers temps de son mariage, de l'époque où tout entier sous le charme du petit pied d'Agnès Lebègue il fermait les yeux sur la légèreté de sa femme pour ne voir que ses grâces. Il aimait que cette dernière fût toujours bien chaussée et dans ce but c'était à l'illustre Bourbon, le grand cordonnier de l'époque qu'il commandait ses chaussures. Or, la façon saisissante et vivante à la fois avec laquelle il nous montre Saintepallaie choisissant la chaussure de sa femme prouve, encore une fois, que Restif avait vécu cette scène pour son propre compte. Et que Saintepallaie décidant de la chaussure que devait porter Mlle de la Grange n'est autre que Restif ordonnant à Bourbon la forme et la couleur des mules d'Agnès Lebègue.

Mais il eut, nous le savons, d'autres amours et nombreuses furent celles à qui il porta ses hommages. Nous devons donc parmi celles-ci en trouver quelques-unes à qui il offrit des chaussures et à qui surtout il les essaya.

Dans *Monsieur Nicolas*, au chapitre « Mon calendrier », nous trouvons les noms de ces dernières.

« Joséphine Dupont-Lambert, blanchisseuse en fin, était elle-même d'une éblouissante blancheur : elle chaussait les souliers vert-rose de Mme Parangon. Elle voulut bien servir à mon dessinateur de modèle... »

« Mlle Aubusson. J'allais la suivre, quand une autre belle, aussi bien chaussée, plus petite, mais voluptueusement troussée jusqu'au mollet, frappa ma vue..... Egalement attiré des deux parts, je restais immobile. Je suivis Mlle Aubusson. Je la complimentai sur ses grâces, sur sa beauté, sur sa jambe, sur son pied mignon — « Une belle chose ! — Ha ! si vous n'en sentez pas le prix...— Si fait ; mais il est d'autres

choses..... J'entends. Avez-vous vu cette jolie femme qui passait en sens contraire ? — Oui ! Elle est admirablement chaussée ! — Et toujours la chaussure!..... je connais cette femme qui passait : elle a été épousée par un bijoutier riche ; elle a été modèle..... Nous arrivâmes au Collège de Presle, où elle alait. Nous montâmes ensemble.....
— « C'est une singulière passion que celle que certains hommes ont pour le pied ou même pour le soulier d'une femme. — Elle vient, Madame, de la différence de forme et de la délicatesse de votre chaussure : la différence lui donne un sexe ; elle fait partie de vous-même. La délicatesse excite le goût : si vous étiez chaussées comme les hommes votre chaussure n'inspirerait rien ; si elle n'était pas délicate et propre, elle repousserait ». La belle se leva, sans rien dire, quitta la chaussure noire et les bas avec lesquels elle avait marché ; j'entendis même agiter de l'eau et elle rentra chaussée en bas de soie neufs, en souliers roses, destinés à étrenner une robe de la même couleur.
— « Vous voilà ravissante », lui dis-je — « C'est le pied de Fanchette », me répondit-elle..... Puis voyant étinceler mes yeux, elle disparut. Je me doutai du dénouement par le mot qu'elle venait de dire. Elle reparut une minute après, chaussée en vert à talons roses. Bref elle essaya ainsi autant de chaussures neuves qu'une mariée turque change d'habits et me fit succomber à la dernière, qui était le blanc. » (t. XIII.)

Et les murs, les parapets de l'île Saint-Louis virent encore leurs pierres s'effriter sous la clef de fer forgé que maniait la main de Restif et durent conserver les dates commémorant l'essayage au pied d'une belle d'une chaussure qu'il venait d'offrir.

« 566 — 19 novembre. Mane portavi. XX-XXIV à la jeune Rose Lesclapart..... Le soir essayé les souliers à haut talon à M[me] Belin. »

« 649 — 12 février. Remanié, chés Cardon, feuille II ; vu le joli talon d'une pucelle alentour Saint-Seurin. »

*
* *

L'amour du fétiche. — Cette manifestation, de beaucoup la plus importante de toutes, et qui témoigne d'une façon absolue en

faveur de la morbidité de l'acte qu'elle traduit, se retrouve à chaque pas ou mieux à chaque page dans l'œuvre de Restif.

Déjà nous l'avons presque montrée en faisant voir notre écrivain toujours courbé vers le pied féminin pour l'entourer de caresses, le toucher, le baiser. C'est encore cet amour du fétiche qui est l'excitant génital que dans un précédent paragraphe nous avons longuement traité. Et maintenant nous voulons montrer Restif seul à seul avec une petite chaussure de dame.

L'amour du fétiche : c'est l'acte propre à tout fétichiste et qui ne permet pas de douter de la présence d'une perversion dans les fonctions de la vie sexuelle. Il prouve toute l'importance de l'objet dans l'amour du fétichiste, prouve que cette partie de la parure féminine est seule, toute seule aimée et qu'à elle seule encore s'adressent tous les hommages, quelle qu'en soit la nature.

C'est à la nouvelle le *Joli Pied* que nous allons demander de nous prouver cet amour du fétiche chez Restif. Ecoutons donc ce que fit Saintepallaie en présence de la petite mule de sa femme et soyons bien assuré que Saintepallaie n'était qu'un mythe qui permit à Restif de raconter en badinant ce qu'il avait réellement accompli.

Nous reprenons l'histoire à l'endroit où la future belle-mère de Saintepallaie instruit sa fille :

«..... Ne néglige jamais ce précieux avantage, ma chère fille ; et pour ne pas déformer ce pied, dont la beauté sera peut-être l'unique source de ton bonheur, emploie les moyens que tu me voies pratiquer et que je vous ai fait mettre en usage, sans que vous en sussiez le motif, ni toi, ni tes sœurs. Une chaussure bien faite, bien juste, non gênante ; jamais de souliers à la maison, toujours des mules ; la plus grande attention à prévenir les effets de la gêne la plus légère : au moyen du soin que j'y ai donné, vous avez toutes le pied aussi parfait que si vous n'aviez porté que de ces jolis sabots dont vous faites usage en hiver ; car le froid aux pieds les déforme..... »

Mais voici que Saintepallaie se fait annoncer :

«..... Elle le fit entrer par son appartement dans celui de sa belle-fille. Victoire était absente, Mme De-La-Grange le savait bien : il y avait d'étalées sur un sofa diverses choses qui servaient à sa parure et surtout des chaussures mignonnes qu'elle avait essayées ; Saintepallaie se trouvant seul regarda ces jolis objets : mais il faut dire que Mme De-La-Grange qui voulait faire une épreuve alla prendre sa belle-fille pour la rendre témoin de ce qui allait se passer.

» Cependant, Saintepallaie se trouvant encore seul dans le temple de la beauté qu'il adore porta d'avides regards sur tout ce qui servait à son culte ; bientôt ses mains tremblantes de plaisir s'en emparèrent ; il baisa la robe aux endroits où elle devait avoir touché une gorge mutine, des épaules et des bras de lis : il réservait pour le dernier son objet favori, et la chaussure eut bientôt son tour ; il l'admira, il y porta la bouche ; ensuite ne pouvant contenir le feu qui le consumait, il dit avec transport : — Adorable fille ! ah ! tout ce qui vous touche participe du charme divin qui vous environne ! Témoins inanimés du plus ardent amour ! j'envie votre sort ! je voudrais... un seul instant avoir votre forme et votre destination ! Etre foulé par ce pied mignon, l'abrégé de toutes les grâces... j'en sentirais davantage mon existence délicieuse... Des larmes coulèrent de ses yeux, il demeurait immobile, la délicate chaussure à la main... Fille charmante, s'écria-t-il, je t'adore ! oui je sens que tu es ma divinité... Parure qu'elle embellit, reçois mes hommages !... Il se leva dans un égarement de tendresse... — Mme De-La-Grange, qui peut-être devina son dessin, entra sur le champ avec sa belle-fille : Saintepallaie ému, hors de lui-même, se précipita aux genous de Victoire : je vous adore, je vous aime comme on n'aima jamais : un mot de votre belle bouche va décider de mon sort : prononcez-le devant cette mère qui vous chérit... Voyez à vos pieds l'homme que vous rendez heureus !... Et ayant aperçu un pied charmant que la position de Victoire découvrait, il osa y appliquer ses lèvres, en ajoutant : un amour sans bornes adore tout !...»

Et, à la fin de ce petit conte, nous retrouvons une nouvelle preuve de cet amour du fétiche :

« Cet entretien fut interrompu par de Saintepallaie qui rentrait. Il vint pour embrasser sa femme. — Maman, cachons-nous, dit-elle : je veux faire un essai ! — Elles s'enveloppèrent toutes deux dans un rideau de croisée qui tombait jusqu'à terre, mais chacune montrait un pied : Victoire, le droit, Mme De-La-Grange, le gauche, de-façon qu'ils paraissent appartenir à la même personne. — Mon Ami, dit Victoire, devine ta femme ? — Oui je la devinerai au charme séduisant que j'aperçois ! — Eh bien, devine donc ? — J'y suis embarrassé !... le cœur me guidera mieux que les yeux ; c'est lui que je veux écouter... (touchant le droit) : voici Mme de Saintepallaie ; (touchant le gauche) : et voici Mme De-La-Grange. — Il m'a reconnue ! s'écria Victoire. — Oui, par le cœur, mon amie. »

*
* *

L'Auteur. — Mais la plus étrange manifestation de cet amour si singulier et si vif fut le réveil soudain, vers le milieu de sa vie, d'une idée qu'il avait eue étant enfant.

A Courgis, il put, un jour, s'emparer de Térence et, s'enthousiasmant à cette lecture, il conçut l'espoir de se faire auteur et de devenir célèbre. Mais l'abbé qui l'instruisait alors eut soin, en faisant disparaître le livre, de détruire ces velléités d'un enfant de quatorze ans. Jamais plus, jusqu'à cette rencontre soudaine qui devait transformer sa vie, il ne réveilla cette idée qui sommeillait en lui.

Cette rencontre dont nous voulons parler, ce fut la vue d'une petite mule au pied d'une jolie fille.

Il semble extraordinaire de voir que si peu de chose puisse modifier complètement la façon d'être d'un homme et, dans son cas particulier, de l'avoir transformé de prote en écrivain. Il fallait réellement que son amour du pied féminin et de l'enveloppe qui le couvrait, fût d'une force inouïe pour avoir une telle influence sur sa destinée. Et si toutes les manifestations que nous avons énumérées jusqu'ici permettent encore de faire douter de la nature morbide de son amour, celle-ci, par son caractère particulier et si inattendu, ne doit plus permettre de ne pas voir

en lui un fétichiste de la chaussure féminine. C'était quelques années après son mariage; depuis longtemps il avait fui sa femme, dont la légèreté et la méchanceté l'avaient obligé à se séparer d'elle. Seul, misérable, il avait repris sa vie d'autrefois et parcourait les rues en quête d'aventures. Il était redevenu le libertin de sa jeunesse et chaque jour il s'enfonçait de plus en plus dans la débauche, quand il aperçut au pied d'une belle la petite mule qui en bouleversant sa vie allait lui rendre la force de vivre honnêtement. Ce fut donc la chaussure de la belle Rose Bourgeois qui opéra ce changement et dont il dit dans son « Calendrier » :

« ... Rose Bourgeois. Céleste, adorable fille, qui m'a rendu auteur (comme Jeannette Rousseau m'a fait étudier). J'étais dans un état de mort, végétant auprès de femmes peu délicates : la misère et le travail m'abrutissaient; je vis la belle Rose et je fus échauffé du feu divin qu'y avait autrefois allumé M[me] Parangon. Ce fut le même genre d'amour. Il m'est impossible d'exprimer combien je dois à cette passion muette qui me rappela entièrement à l'honneur et à mes anciens principes. Sans elle, je m'habituais à la société de quelques filles publiques d'un bon caractère et peut-être en serais-je venu à vivre avec une de celles que j'avais rendues mères, comme tant d'autres que j'ai vues se perdre par là... Rose ne me rendit pas heureux : mais elle m'éleva l'âme, et deux mots que me dit son père firent de moi un homme nouveau, ou plutôt l'homme qui était arrivé en 1751, chez M. Parangon, mais éprouvé par le malheur, ayant acquis de l'expérience. »

Et quoi donc, si ce n'est un amour véritable, pourrait, comme le fit la vue d'un petit soulier, transformer aussi complètement la vie d'un homme. Quelle puissance même il lui a fallu pour arracher Restif à la vie de libertinage éhonté qu'il menait alors et pour l'exalter au point d'en avoir fait le plus étourdissant des conteurs. Il est donc certain que Restif aimait réellement le pied de la femme tout comme un être normal aime cette femme, et que le goût qu'il avait pour cet attrait était bien autre chose que le résultat de l'influence de la mode de son époque.

Le premier ouvrage qu'il composa, grâce au charme et à l'influence inspiratrice du pied de Rose Bourgeois, fut : *La Famille vertueuse.* Et dès ce moment, il écrivit sans trêve ni repos, produisant l'œuvre littéraire la plus riche et la plus prodigieuse de son époque. Chacun de ses livres est, on peut le dire, un nouveau témoignage de son amour piétiste. Car, nous le savons, il lui fallait pour écrire une inspiration qu'il ne trouvait qu'auprès des jolies femmes et, partant de là, auprès des jolis pieds. Celles qui l'inspirèrent furent ce qu'il appela ses Muses et nombreuses furent ses dernières, puisqu'il lui en fallut une nouvelle chaque fois qu'il composa un nouvel ouvrage. Ces Muses il les prenait dans toutes les classes de la société; du moment que leur beauté était ornée de ce charme qu'il aimait tant : un pied mignon, elles étaient capables de lui donner l'inspiration suffisante pour écrire.

Dans *Monsieur Nicolas,* au chapitre « Calendrier », nous trouvons le nom de deux de ces Muses, et deux des plus intéressantes.

« ... Rose Mauduit. Jolie fille de modes du coin de la rue Tiquetonne, où est aujourd'hui le café. On sait que je la vis un dimanche matin, en court jupon, bas bien blancs, souliers roses à talons verts, minces et très élevés : elle me donna l'idée du *Pied de Fanchette.* »

« ... Mme Quelve. Femme charmante, très coquette, ayant le plus joli petit pied possible et stérile. Après que Rose Mauduit m'eût donné l'idée du *Pied de Fanchette,* dont je n'avais fait que le premier chapitre, Mlle Vamore me donna la verve pour achever le reste. Je sortais de la rue Aubry venant de celle de Quincampoix, où je demeurais alors, lorsque je rencontrai une déesse à pied, qui allait à l'église du Sépulcre, jamais je ne vis une aussi élégante chaussure, un pied si mignon...

« L'ouvrage fini, je lui en envoyai un exemplaire en papier de Hollande, avec la dédicace à son nom... »

Dans le portrait de Rose Mauduit, nous retrouvons une particularité qui, dans la description de sa belle inspiratrice, doit nous arrêter et dans laquelle nous voulons voir une preuve très forte de son fétichisme.

Il est étrange, en effet, que celle qui inspira *Le Pied de Fanchette* portât, comme autrefois Mme Parangon, des souliers roses à talons verts. Aussi comprend-on maintenant, en se souvenant de l'amour que Restif professa pour sa belle maîtresse, et surtout de l'effet que ces souliers roses produisaient sur lui, que la vue de la jolie Mauduit en semblable équipage lui ait donné ce souffle d'inspiration brillante qui lui fit composer, presque sans reprendre haleine, son petit conte : *Le Pied de Fanchette*.

« Le « Pied de Fanchette » fut l'effet d'une vive effervescence : je passais un dimanche matin, en alant voir Renaud par la rue Tiquetonne ; j'aperçus une jolie fille en jupon blanc, encore en corset, chaussée en bas de soie, avec des souliers roses à talons hauts et minces, genre de chaussures qui faisait infiniment mieux la jambe aux femmes que la mode actuelle. Je fus enchanté. Je m'arrêtai la bouche béante sur le seuil de la porte à la considérer : « Dieu ! que vous êtes appétissante », lui dis-je. En chemin, je fis le premier chapitre de l'ouvrage : « Je suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du pied mignon d'une belle, etc..... ». Je mis la main à la plume dès le lendemain. Mon imagination se trouvait un peu refroidie, je sortis pour revoir ma Muse... Dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis la fontaine des Innocents, j'aperçus une femme, dont le pied était un prodige de mignonesse, aussi était-il chaussé d'une jolie mule d'étoffe d'or, faite par le plus habile artiste de la capitale. Je la suivis jusqu'à l'église du Sépulcre et je revins chez moi, plein de verve. » (*Monsieur Nicolas*.)

Dans ce petit roman, qui parut en trois volumes, l'auteur laisse son imagination courir, improviser sans cesse de nouvelles histoires, de nouvelles aventures les plus extraordinaires, qui toutes se passent et évoluent autour de la petite mule rose de sa belle héroïne : Fanchette Florangis. On pourrait intituler ce livre le rêve d'un fétichiste de la chaussure, et l'on ne se tromperait nullement : tous les faits et gestes de ceux qui y sont mis en scène sont guidés et dictés par un sentiment fétichiste. Et les aventures les plus étonnantes se succèdent sans

répit, montrant toutes, tour à tour, ces manifestations que nous avons signalées chez Restif et étudiées les unes après les autres. On y voit défiler un vieux papelard, un tout jeune adolescent, un peintre retour de Rome, deux seigneurs, un marchand et ses commis, un financier, un riche Oriental, qui tous, subjugués par le charme du petit pied de Fanchette, la recherchent et se disputent l'honneur de la conquérir.

Le jeune adolescent vole ce soulier qui a enflammé son cœur, le riche Asiatique en vole un autre, le gros financier fait mieux encore : il enlève la jeune belle. Puis celle-ci est délivrée, reprise, redélivrée encore. Son petit pied l'expose à tous les pires dangers, au viol et à la mort même. Et toujours le petit soulier couleur de rose réapparaît comme le « Deus ex machina » pour sauver Fanchette et assurer finalement son bonheur.

Entre temps il se glisse parmi toutes ces aventures une histoire de deux sœurs possédées sur le lit de leur mère, d'un viol, de trappes, de souterrains, de guet-apens, etc.

Ce roman, vraiment digne d'être un conte de fées, était l'ouvrage de l'amour du petit pied féminin. Mais nous allons en donner quelques passages, bien que jusqu'ici déjà nous ayons eu lieu d'en faire lire assez souvent :

« *Le Pied de Fanchette ou le Soulier couleur de rose.* — « Je suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du Pied mignon d'une belle. O vous... l'étonnement et la terreur de l'univers, conquérans célèbres, Ninus, Sésostris, Alexandre, César, Charlemagne, Gengiskan, vertueux Henri IV, fougueux Charles XII et toi-même le héros de mon pays, immortel Louis XIV, pavillon bas... Vous avez régné sur des hommes que fit trembler votre redoutable puissance ; et Fanchette, jeune, sans nom, sans naissance, mais avec un minois séduisant, des yeux pleins de douceur, un pied... ah ! ciel ! un pied... comme on n'en vit jamais, tant il est joli, règne par l'amour sur tous les cœurs. Son triomphe est bien plus doux que ceux que vous procurèrent tant de victoires : pour conserver les sujets qu'elle a soumis, il ne lui faut que paraître et faire un pas. Telle autrefois cette fameuse Sémiramis, en montrant aux peuples mutinés ses beaux cheveux épars et sa gorge nue, calma la révolte

des séditieux enchantés. Ou plutôt : telle on voit de nos jours l'aimable L***, chaussée d'une mule mignonne, attirer sur son petit pied les yeux d'une foule d'admirateurs. Il n'est pas un jeune homme qui n'envie le sort de son heureux époux : si d'un sourire cette belle encourageait ceux qu'elle a charmés, du militaire elle ferait un Condé ; du poète, un Voltaire ; du prosateur, un Rousseau ; du musicien, un Rameau ; du peintre, un Boucher : de tous les artistes, de grands hommes ; et de tous les hommes, des amants. »

L'auteur suppose que pour s'abriter de la pluie, un homme, en se réfugiant sous une porte cochère, tombe dans un essaim de jeunes filles :

« Je voulais regarder toutes ces jolies rieuses : je n'en vis qu'une et mon cœur en tressaille encore..... Une jupe courte laissait à découvert le commencement d'une jambe... A quoi la comparer ? A tout ce que l'on peut imaginer de plus séduisant : son pied, ce pied mignon qui fera tourner tant de têtes, était chaussé d'un soulier rose, si bien fait, si digne d'enfermer un si joli pied que mes yeux, une fois fixés sur ce pied charmant, ne purent s'en détourner..... Beau Pied ! dis-je tout bas, tu ne foules pas les tapis de Perse et de Turquie ; un brillant équipage ne te garantit pas de la fatigue de porter un corps chef-d'œuvre des grâces ; tu marches en personne, mais tu vas avoir un trône dans mon cœur. »

Mais la jolie Fanchette, pour fuir son tuteur, le vieux papelard Apatéon, qui, excité par son petit soulier rose, avait osé porter sur elle une main libertine, se réfugia chez une marchande. Voici la rencontre qu'elle y fit, ou mieux encore la conquête que firent ses jolies mules :

« Un jour, elle parut dans la boutique pour montrer son ouvrage à la marchande, une calèche lui couvrait le visage, mais ses habits courts laissaient voir le bas d'une jambe fine et son joli pied : un jeune homme, en grand deuil, entre....., ses yeux se fixent sur Fanchette : sa taille dégagée, cette jambe et surtout ce pied le frappèrent..... Les grâces

de sa démarche achevèrent d'enchanter le jeune homme. —Ah ! qu'elle est bien, Madame, dit-il à la marchande ! — Vous ne pouvez que le conjecturer, Monsieur, lui répondit-elle. — L'on ne saurait être laide avec..... non, Madame, jamais femme laide n'eut autant de grâces.... Un si joli pied ne peut soutenir que la beauté même. »

Puis, dans la suite, quand notre belle fut ravie par un audacieux que l'amour de son petit pied avait rendu téméraire, c'est à sa jolie mule qu'elle doit d'être retrouvée :

« Il monte sur une petite bute, et dans l'éloignement, sur le rebord d'une croisée, le jeune homme aperçoit quelque chose qui ressemblait à une chaussure de femme..... Quelle fut sa surprise, de reconnaître une des mules de son amante..... »

Et nous terminerons en donnant ces quelques lignes du *Pied de Fanchette,* où vraisemblablement l'imagination de Restif atteint le maximum de fantaisie que puisse lui faire atteindre son goût immodéré pour le petit pied.

« Je lui ai montré l'écrit dont votre père me fit dépositaire dans sa dernière maladie : la boîte qui le renferme, faite de la forme et de la petitesse du soulier de votre mère lorsqu'elle avait votre âge, a frappé Mme Satimbourg ; elle l'a reconnue : dans leur jeunesse, la plus tendre amitié les unissait, elle était de tous les secrets de votre mère ; elle nous a raconté comment votre père, ayant vu ce joli soulier chez celui qui le fesait, demanda le nom de la jeune personne qui devait le porter ; il l'apprit, vit la belle Fanchette Darsi, brûla pour elle et résolut de tout faire pour obtenir sa main. Ce fut lui qui pour conserver toujours l'image de ce soulier délicat, qui fut l'occasion de son amour, fit faire cette boîte parfaitement semblable. »

Et ce petit roman, qu'une jolie mule avait inspiré, dont un autre petit soulier avait renouvelé et entretenu la verve, fut dédié à Mme Lévêque, femme d'un marchand de soieries qui avait, dit-on, le plus joli pied de Paris.

Plus loin, dans notre dernier chapitre, nous donnerons quelques observations de malades à qui les actes de leur vie sexuelle ont fait donner le nom de fétichiste. Et dans toutes leurs manifestations sexuelles nous retrouverons celles que nous venons d'étudier chez Restif. Mais en plus de ces dernières, communes à tous et qui permettent de voir en Restif un véritable fétichiste de la chaussure, il en est une que seul il possède. Celle-là le différencie et le sépare de tous les malades de son espèce et c'est elle qui a illustré Restif et qui a fait dire de lui par le bibliophile Jacob : « Ce fut un monstre d'originalité plutôt encore qu'un génie original ». Eh ! oui ! ce fut l'amour morbide qu'il ressentait pour le pied féminin qui l'a poussé à écrire, qui a donné à son imagination ce souffle si fécond et si varié. C'est à la petite chaussure de la femme que nous devons aujourd'hui de connaître cet amour même et de l'étudier dans ses œuvres.

*
* *

Evolution et durée.

Tel fut le goût excessif qu'un petit pied bien chaussé inspira à Restif.

Apparu dès sa plus tendre enfance, nous avons vu quelles en furent les manifestations pendant toute sa vie et on peut dire qu'il ne disparut qu'avec lui.

Reste maintenant à savoir si cet amour présenta à une époque quelconque de son existence un maximum d'intensité : c'est là chose difficile à dire. Peut-être, parmi les symptômes qui le signalèrent, en peut-on trouver un qui, par son caractère et son apparition, marqua cette date que nous voulons déterminer. Mais il est difficile de dire quel est celui qui a plus d'importance que l'autre et d'ailleurs le pourrait-on, que l'on s'apercevrait que tel symptôme qui paraît plus important que tel autre est apparu avant lui.

Seule l'année où il se révéla auteur semble marquer pour nous une augmentation de son amour.

Et voici pourquoi :

C'est qu'il était difficile de montrer de façon plus originale, de témoigner plus fortement l'amour qu'il éprouvait. Et il est le seul, parmi tous les fétichistes du pied, qui présente ce trait. Mais nous nous souvenons aussi que pour faire œuvre nouvelle, pour écrire sans cesse, il lui fallait une muse, c'est-à-dire une belle qui, par son petit pied, pouvait remuer tout son être et lui donner le divin souffle de l'inspiration. Pourquoi ne pas voir une exagération de son amour dans les années où ses productions littéraires étaient plus nombreuses et surtout pourquoi ne pas en marquer l'apogée à l'époque où parut *Le Pied de Fanchette*. Quoi qu'il en soit, il garda ce goût toute sa vie et si nous ne pouvons affirmer qu'il y eut un moment où il s'exagéra, nous pouvons, au contraire, assurer qu'il ne s'atténua jamais, même quand la vieillesse arriva.

Dans toutes ses œuvres nous en retrouvons la trace et les trois ouvrages qui marquent la fin de sa vie littéraire connue en portent toujours l'empreinte : nous voulons parler de *L'Anti-Justine* qui date de 1798 et des *Posthumes* et des *Revies* parues en 1802.

Les scènes d'érotisme qui composent *L'Anti-Justine* offrent toutes cette particularité de montrer le pied féminin comme excitant génésique. L'obscénité qui règne dans ces récits et les mots par trop libres et trop agressifs qu'il emploie ne nous permettent pas d'en reproduire aucun passage. Sauf toutefois celui-ci, où nous retrouvons une image si chère aux yeux de Restif, image qui évoque le souvenir très lointain des souliers roses et verts de Mme Parangon :

« Non, dans la semaine, je ne baiserai que ton joli pied..... et veux avoir toujours une de tes chaussures au trumeau de ma cheminée. — Rien d'aussi flatteur que d'être aussi adoré jusqu'à sa parure. — Aussi mon pied est-il soigné, aussi bien que vous l'adorez, je le lave à l'eau de rose, deux fois le jour, matin et soir et après avoir marché..... Mais j'avais à ma cheminée sa chaussure rose à talon vert à laquelle je rendais mes hommages tous les jours. »

Quand il fit paraître *Les Posthumes*, Restif avait soixante-huit ans; il approchait de sa fin, qui devait survenir quatre ans plus tard. Or, dans ce livre, où il nous semble assister à une véritable crise de délire, à un besoin inouï d'invention, nous trouvons parmi les plus stupéfiantes théories scientifiques et philosophiques ce constant et ineffaçable amour du pied féminin. C'est, du moins, ce que témoigne ce portrait que nous trouvons dans le premier tome de l'ouvrage.

« Pour Mlle de Marigny..... c'est une charmante femme. Son portrait en pied a été au Salon cette année..... On assure que son pied est le premier pied bien fait de main de peintre..... Mme de Beauchamois aurait aussi brillé par là : et pour me peindre, sans parler de moi, j'ai ouï dire que ma jolie Filète avait le surnom de la Jolie-Jambe et du Pied-Mignon..... »

C'est dans ce livre encore qu'il nous montre un duc devenu cordonnier par amour et fabriquant dès le premier jour ce chef-d'œuvre sans pareil : un soulier de femme. Et de ce duc cordonnier il va en faire un être presque immortel, qui créera une nouvelle race d'hommes et transformera complètement la vie à la surface de notre globe. Mais, non content de cette histoire, il nous raconte de plus celle d'un autre personnage devenu lui aussi cordonnier par amour et dont les aventures ne sont pas moins merveilleuses.

«..... Jacobé se donna pour cordonnier et travailla comme tel.... Dès lors il aprenait son métier; c'était son goût: soit que ce fût un effet de la passion pour les femmes: car il ne travaillait que pour elles....... Jacobé fit des souliers dans le vaisseau, pour Mme la Gouverneuse, pour ses filles, ses femmes de chambre et surtout il fit à la jolie Noire une chaussure de son invention qui lui rendait le pied souple, élégant, voluptueux..... » (p. 295.)

Le vaisseau fait naufrage. Quel beau rôle se présente dès lors à faire jouer par cet homme qui connaît l'art de chausser les

belles, et, grâce à ce dernier, d'enflammer les cœurs. Débarqués dans une île, les naufragés laissent à cet homme supérieur!... la première place parmi eux.

«..... Mais lorsqu'on se fut procuré tous les besoins de la vie, on songea aux jouissances de l'amour et à la propagation. Le gouverneur, les officiers, l'Ecrivain et les Êtres de cette espèce, ainsi que tous les Passagers de quelque distinction étaient les moins capables de travaux : ils ne furent plus rien. Jacobé ne vit plus auqu'une utilité pour lui dans son secret : ce fut le métier de *Cordonnier* qui fut toute sa grandeur. On avait tanné des cuirs : mais lui seul savait en faire usage. Il fit des souliers et il falait le supplier humblement pour être chaussé. Il s'était fait construire un Palais, par les Massons et les Charpentiers, qu'il chaussa de préférence. Retiré dans son arrière-salle, il ne donnait audience qu'avec la plus grande réserve et la plus grande solennité..... Le gouverneur donna sa fille aînée en mariage à Jacobé, qui la lui demandait, pour une paire de souliers ferrés..... » (p. 320, t. II.)

Mais, nous dira-t-on, que vient faire ici cette histoire et que nous prouve-t-elle en faveur du fétichisme de Restif. Car, en admettant que ce fût bien lui qui se soit mis en cause dans tout ce qui a précédé, qu'il ait comme Saintepallaie suivi les jolis souliers, qu'il les ait recherchés, dérobés même, et collectionnés, qu'il se soit livré avec eux à des pratiques d'onanisme, soit; mais nous ne conviendrons jamais qu'il se soit fait cordonnier par amour. C'est l'œuvre d'un délirant, il n'y faut rien voir d'autre.

Nous pensons cependant le contraire. Assurément, Restif ne se fit pas cordonnier ; jamais, pour parer les pieds d'une belle, il n'a ni coupé le cuir ni martelé la semelle, mais nous savons combien fréquentes furent les visites qu'il fit chez ces artisans ; qu'il était fort de son goût de fréquenter leurs échoppes pour voir confectionner les merveilles qui donnaient à la femme ce charme irrésistible. Mais qui nous dit qu'il ne fit pas avec les cordonniers ce qu'il faisait avec Binet et qui pourrait nous

assurer que telle ou telle mule sortie des mains d'un de ces habiles ouvriers n'avait pas été faite d'après ses conseils ?

On peut donc, croyons-nous, voir dans cette anecdote une autre preuve en faveur de son fétichisme. Et si l'idée obsédante d'un petit pied ne l'avait continuellement tracassé, il n'aurait pas placé au milieu d'un tel ouvrage (*Les Posthumes*) ces variantes sur l'état de cordonnier. A l'âge où il écrit ces lignes il ne pouvait plus, en raison de sa vieillesse, être assez agile pour dérober encore de jolies mules ; étant trop pauvre, en offrir aux jolies filles qu'il aimait ; étant malade, les rechercher et les suivre dans la rue ; étant trop fatigué, leur offrir d'autres hommages que ceux de sa pensée. Et en glorifiant l'habile ouvrier qui ne travaillait que les chaussures de dames, c'est un dernier moyen de rendre hommage et de montrer l'amour qui l'anime toujours pour cette partie du vêtement féminin.

A cette même époque, il écrivit et publia *Les Revies,* qu'il intitula aussi : « Histoire refaite sous une autre hypothèse du Cœur-Humain dévoilé ». Il suppose l'auteur de *Monsieur Nicolas*, c'est-à-dire lui-même, ramené à dix ou onze ans et recommençant sa vie, guidé par l'expérience. Il le remet dans sa première jeunesse. Il lui fait récidiver ses petites aventures d'enfant, telles qu'il les voudrait et qu'il prétend qu'elles seraient alors arrivées.

Et là encore nous retrouvons, à côté de détails très libres d'allure, son éternel goût pour la chaussure de la femme.

En épluchant ainsi que nous venons de le faire la vie et les œuvres de Restif, pour y retrouver, séparer et étudier tour à tour les manifestations de son singulier amour, nous avons pu par leur nombre, leur variété et surtout le caractère obsédant de cet amour, penser nous trouver en présence d'une anomalie du sens sexuel, anomalie qui avec son érotisme ont rempli la plus large part de sa vie, laquelle paraît n'avoir eu pour but que l'amour des belles et la production littéraire.

Et à cet amour, qui plutôt qu'à l'ensemble de la femme offre ses hommages à une partie de son corps ou de son vêtement, nous donnerons le nom de fétichisme.

M. John Grand-Carteret, qui juge notre « besogne d'éplucheur de célébrités » chose insignifiante et sans intérêt, conteste avec un parti pris insensé le fétichisme de Restif. Sa grande érudition lui permet même de conseiller aux médecins qui portent ce diagnostic de mieux étudier l'époque dans laquelle cet écrivain a vécu.

A ceci nous répondrons que nous préférons, pour mettre en évidence un cas de fétichisme dont lui seul ose douter, éplucher par le menu la vie de Restif plutôt que d'éplucher comme il le fit le chef-d'œuvre de cet auteur et d'en faire une œuvre légère qui est loin de répondre au but que Restif s'était proposé. Et nous ajouterons que depuis longtemps les bibliophiles, amis et admirateurs de l'auteur du *Pied de Fanchette,* qui eux connaissent parfaitement sa vie, son siècle, le milieu où il a vécu et les goûts de son époque, ont tous fait remarquer le caractère morbide de cet amour pour la chaussure féminine.



CHAPITRE IV

LE FÉTICHISME

Restif de la Bretonne est, on ne peut en douter, un véritable fétichiste, dont les manifestations sexuelles ont dépassé de beaucoup celles d'autres malades de son espèce. Nous allons essayer de montrer quel était son fétichisme, s'il était simple ou associé à d'autres perversions sexuelles. Mais auparavant nous allons insister, en passant, sur les anomalies de la vie sexuelle et sur le fétichisme en particulier.

Qu'entend-on par perversion sexuelle.

Parmi les **troubles de l'activité générale** que l'on peut rencontrer chez les individus psychopathiquement préparés se trouvent les impulsions sexuelles, impulsions qui ont été particulièrement étudiées ces dernières années. Aussi rappellerons-nous ici l'œuvre magistrale de Kraft-Ebing, les travaux de Moll, Naecke, Ullrich, Tarnowsky, Laupts, Lombroso, Venturi, Tamburini, Rosenbach, Morton Prince, Masoin à l'étranger. En France, ceux de Magnan et de Charcot, de Chevalier, Garnier, Vallon, Régis, Thoinot, Féré, Lacassagne, Ball, Motet, Sérieux, Toulouse, Emile Laurent, etc.

Ces impulsions se divisent en deux groupes, suivant qu'elles entraînent à des actes normaux ou à des perversions.

Dans le premier groupe se rencontre la tendance impulsive et morbide à la satisfaction du besoin génital, tendance qui

s'observe dans la plupart des états psychopathiques caractérisés par de l'exaltation fonctionnelle.

Les perversions qui rentrent dans le second groupe sont extrêmement nombreuses. Elles apparaissent quand une représentation ordinairement indifférente ou désagréable produit une sensation de plaisir, marquant ainsi l'origine d'une association anormale. Cette dernière se produit ordinairement sur un terrain prédisposé et de ce fait en acquiert une plus grande force : car toute représentation contraire, guidée par un sentiment quelconque de beauté, de justice ou de morale, ne pourra plus se produire. Et par l'absence de toute représentation contraire, on comprend facilement la fréquence de la forme passionnelle qu'affecte souvent une perversion.

Comme l'image visuelle qui a créé la sensation de plaisir par une association dénaturée peut varier à l'infini, de même la perversion connaîtra mille variétés.

Avec Kraft-Ebing, nous admettrons que les phénomènes de la perversion sexuelle peuvent être divisés en deux groupes :

Dans le premier, on trouve un sens sexuel faible ou nul pour les personnes de l'autre sexe, c'est l'inversion.

Dans le second, l'affection sexuelle se montre pour des personnes de l'autre sexe, mais avec des manifestations perverses de l'instinct. Ce groupe, à son tour, se divise et présente trois manifestations perverties importantes :

Le sadisme, qui porte à rechercher la volupté dans la cruauté active, dans la violence ;

Le masochisme ou emploi de la cruauté et de la violence sur soi-même pour provoquer la volupté ;

Le fétichisme, dans lequel la volupté résulte de l'image de certaines parties du corps ou du vêtement.

A ces formes simples on peut ajouter quelques formes mixtes, dans lesquelles plusieurs de ces perversions s'associent entr'elles et dont les principales sont : le maso-fétichisme et le sadi-fétichisme.

Le Fétichisme.

Fétichisme physiologique et Fétichisme pathologique. — Parmi les processus psychologiques qui rapprochent un homme d'une femme, les attachant l'un à l'autre au point que, parmi tous les individus d'un même sexe, seuls tel ou telle paraissent désirables, il existe un sentiment, sorte de fascination, qui attire vers un seul individu et qui, vis-à-vis de tous les autres du même sexe, donne de l'indifférence.

Ce charme individuel qui nous pousse à agir de cette façon n'est rien moins que du fétichisme. Et on le retrouve dans le développement de l'amour physiologique, dans lequel l'ensemble du corps produit l'effet du fétiche. Il explique toutes les préférences, les sympathies qui nous attirent vers une femme plutôt que vers une autre ; c'est lui qui explique pourquoi l'amour rend aveugle, pourquoi les passions naissent et pourquoi toute passion place l'individu dans un véritable état maladif, état dans lequel l'impossible paraît possible, le laid semble beau, le vulgaire, sublime ; état où tout autre intérêt et tout autre devoir disparaissent.

Le fait de n'aimer qu'une seule personne, c'est du fétichisme. Mais ce sentiment se modifie vite, et, comme le fait remarquer Binet, ce sont des parties d'un individu, des qualités physiques ou morales qui peuvent agir comme fétiche ; aussi l'objet fétiche peut-il être varié.

A ce sentiment fétichiste se rapportent les sympathies spéciales : l'un se sent attiré par une taille élancée, l'autre par une taille épaisse ; l'un aime la brune, l'autre la blonde. Pour l'un, c'est l'expression particulière de l'œil ; pour l'autre, le timbre de la voix, ou une odeur particulière, ou la main, ou le pied, ou l'oreille, etc., qui forment le charme fétichique individuel et sont, pour ainsi dire, le point de départ d'une série compliquée de processus de l'âme dont l'expression totale est l'amour.

Ce fétichisme restera à l'état physiologique tant que l'idée de fraction va jusqu'à la représentation totale de l'ensemble et

que l'amour provoqué par le fétiche finit par embrasser comme objet l'ensemble de la personne physique et morale. Il y a donc lieu de distinguer le fétichisme pathologique nécessaire à toute vie sexuelle et le fétichisme physiologique qui en pervertit les actes. Le premier se traduit par ce sentiment bien connu qui fait conserver un objet ayant appartenu à l'absente, lequel replacé devant les yeux en rappelle le souvenir et l'image. Dans ce fétichisme physiologique, on aime des objets quelconques pourvu qu'ils proviennent de celle qui était aimée; c'est toujours la femme qui est en jeu, mais non les objets eux-mêmes. Tout autre est le fétichisme pathologique. Il se porte soit sur une partie du corps, soit sur une partie des vêtements, mais toujours cette partie est bien déterminée et, pour un individu donné, elle reste toujours la même. C'est l'objet seul qui est aimé, peu importe son origine; lui seul attire les regards et provoque une émotion sexuelle.

« C'est », dit Garnier, « une perversion sexuelle obsédante et impulsive conférant tantôt à un objet auquel nos usages prêtent une signification sexuelle, tantôt à une partie du corps le pouvoir exclusif de produire l'orgasme génital, le fétiche étant, soit directement, soit par évocation ou représentation mentale, l'élément à la fois nécessaire et suffisant de l'excitation sexuelle.

La limite de séparation entre ces deux fétichismes est assez difficile à établir, car il existe nombre de cas intermédiaires les rattachant l'un à l'autre.

L'anomalie sexuelle consiste essentiellement en ce qu'à la suite de la représentation d'une partie de la personne de l'autre sexe il naît une impression qui absorbe par elle-même tout l'intérêt sexuel, qui va en s'exagérant à tel point qu'à un moment donné cette impression partielle efface toutes les autres ou nous rend absolument indifférents vis-à-vis de l'impression de l'ensemble.

Peut-être pourrait-on marquer la séparation en tenant compte de l'influence exercée par la présence du fétiche dans l'accomplissement du coït, car le fétichisme pathologique entraîne généralement l'impuissance psychique en l'absence de l'objet fétiche.

Mais là la difficulté est encore grande, car cet acte sexuel peut encore s'accomplir même en l'absence de l'objet aimé, si l'imagination y supplée en évoquant son image. Ce serait plutôt dans la perversion des actes qu'il faudrait chercher la limite, en se souvenant que les fétichistes vrais en arrivent souvent à ne plus considérer le coït comme le vrai but de la satisfaction sexuelle et le remplacent par des pratiques d'onanisme, par des manipulations accomplies soit sur la partie fétiche du corps, soit sur l'objet considéré comme tel.

Mais c'est plutôt à l'ensemble des manifestations qui traduisent le fétichisme pathologique qu'on le reconnaîtra.

* * *

Quelles sont donc ces manifestations.

La première apparaît dès le jeune âge et coïncide généralement avec la première émotion sexuelle. Et cependant il ne faudrait pas y voir l'élément essentiel, obligatoire même, qui doit faire naître la perversion sexuelle, mais bien plutôt avec Kraft-Ebing et notre maître Régis, nous pensons que cette perversion est une déviation originaire de l'instinct sexuel sur un terrain de dégénérescence ; que l'incident qui en marque le début et l'orientation était en quelque sorte attendu par l'hyperesthésie spéciale du sujet.

Une fois tombé dans le fétichisme, l'individu qui, suivant la circonstance originelle, a adopté tel ou tel fétiche, ne consacrera désormais son attention qu'à l'objet choisi. Le rencontre-t-il, il le suivra partout. Et l'attirance qu'il provoque explique les égarements où se laissent entraîner certains fétichistes sans même s'en rendre compte. Tel cet homme qui, fétichiste du mouchoir, aurait suivi partout une dame lorsque celle-ci laissait apercevoir cet objet. Tel ce fétichiste de la chevelure, qui suivra une natte sans réfléchir à ce qu'il fait ni où il va.

Dans le but de posséder l'objet fétiche, ces malades s'en empa-

rent, et cela fort souvent pour les collectionner. Les exemples en sont nombreux : coupeur de nattes, voleur de mouchoirs, jusqu'à ce cas de fétichisme de la chemise signalé dernièrement, où l'on vit un homme voler et collectionner un grand nombre de chemises de femme.

Les fétichistes en arrivent bien vite à l'impuissance en présence de la femme et la vue de cette dernière, le coït aussi ne leur inspirent que du dégoût. Ils ont recours alors aux pratiques d'onanisme qui, seules, peuvent les satisfaire. Quelquefois cependant, en imaginant par la pensée la représentation de l'objet fétiche, ils peuvent encore accomplir l'acte sexuel normal, mais c'est un coït hâtif, forcé, qui ne satisfait pas et même fatigue.

Rien n'est plus curieux que l'attitude d'un fétichiste en présence de l'objet à qui il donne son amour : Vient-il à pénétrer dans une chambre, infailliblement ce que ses yeux recherchent c'est l'objet fétiche qu'il soupçonne y trouver. Si, par hasard, il l'aperçoit, on peut assister à une transformation complète de tout son être : ses yeux brillent de désir, sa parole est brisée, hachée, ses lèvres et ses mains tremblent, un frisson particulier le parcourt des pieds à la tête, c'est à peine s'il répond aux questions posées, ou il a l'air tout à fait distrait. S'il n'est pas seul, il résistera à sa tentation, en proie à un malaise indéfinissable, mais malgré tout faisant tout ce qu'il est possible de faire pour se rapprocher de l'objet convoité, pour s'efforcer de le toucher. Mais s'il est seul, un élan d'amour le pousse vers son fétiche. Avec quelle émotion il le saisit ! Avec quelle hâte il le porte à ses lèvres, puis après un moment d'admiration il se livre à un acte d'onanisme et parfois la vue seule du fétiche est suffisante pour produire l'orgasme génital.

Si, au lieu d'une partie du vêtement, il s'agit d'une partie du corps de la femme, le fétichiste agira de même. Tous ses actes tendront vers le même but : s'approcher du fétiche. Est-il en société, si la main est pour lui l'objet fétiche, par exemple, il cherchera toutes les occasions qui permettront de la toucher ; en offrant un objet, il le présentera de telle sorte que ses doigts

effleurent ce qu'il aime, il adorera ganter et déganter la femme, et toujours comme par hasard il arrivera à toucher la main fétiche. S'il se trouve dans l'intimité, malgré lui, sans qu'il s'en aperçoive, ses hommages iront surtout à la partie qui possède le charme irrésistible à ses yeux. Les compliments qu'il adressera contiendront toujours et surtout quelque chose de plus passionné à l'adresse de ce qu'il aime. Ce fétichisme conduit aux actes les plus bizarres : tels ces obsédés des fesses qui se serrent, organe à nu ou non, contre les bassins des femmes, dans les foules, d'où le nom de « frotteurs » sous lequel ils sont souvent désignés.

* * *

Formes du fétichisme.

Elles varient suivant l'objet pris comme fétiche et peuvent être classées en trois groupes :

1° **Le fétichisme a pour objet une partie du corps** de la femme, et se traduit par un penchant exclusif pour des femmes présentant telle ou telle particularité de taille, de couleur, d'âge, par exemple pour des femmes à cheveux gris ou blancs. Il peut également s'objectiver sur les parties du corps les plus diverses : cheveux, nez, oreille, bouche, nuque, sein, main, fesse, pied, etc., etc.

2° **Le fétiche est le vêtement féminin**. On sait combien grande est, en général, l'importance des bijoux et de la toilette de la femme, même pour la vie sexuelle normale de l'homme, toilette qui a souvent tendance à faire ressortir certaines particularités du sexe, telles que la gorge, la taille, les hanches, etc.

Habitué à n'éprouver de désirs qu'à l'aspect de la femme habillée, il est donc tout naturel que certains individus psychopathes se trouvent impuissants devant la nudité : c'est là une première forme de ce fétichisme.

Dans une seconde, plus prononcée au point de vue perver-

sion, ce n'est plus la femme habillée que l'on préfère, mais certains genres d'habillement qui deviennent fétiches. Et on voit tel ou tel costume agir avec un charme irrésistible, quelle que soit la personne qui le porte.

Enfin, dans une troisième forme, qui représente un degré plus avancé encore de l'état pathologique, on voit l'intérêt sexuel se concentrer sur une certaine partie de la toilette de la femme, à tel point que la représentation de cet objet de toilette, accentué par un sentiment de volupté, se détache complètement de l'idée d'ensemble de la femme et acquiert de la sorte une grande valeur.

Toutes les parties du vêtement féminin peuvent servir de fétiche : mouchoirs, pantalons, chemises, ceinture, gants, bas et surtout les souliers.... Beaucoup vont jusqu'au vol pour se procurer leur fétiche, soit pour le collectionner, soit pour le revêtir ; et la vue, le toucher ou le port de ces objets déterminent souvent chez eux, avec ou sans l'aide de manœuvres onanistiques, l'orgasme génital.

3° **Le fétiche est une étoffe**. Nous rencontrons là une nouvelle espèce de fétichistes pour qui ce n'est plus ni une partie du corps ni une partie du vêtement qui est l'objet fétiche, mais bien une étoffe quelconque et qui, parfois même, ne sert pas à la confection de la toilette : tels sont les fourrures, le velours et la soie. Dans ce groupe particulier, il faut supposer que ce sont certaines sensations tactiles qui, chez ces individus hyperesthésiques, déterminent l'apparition de la perversion sexuelle.

* * *

Fétichisme de la chaussure.

C'est une forme des plus fréquentes parmi les perversions sexuelles. Les cas qui en furent signalés sont innombrables et depuis longtemps, déjà, nombreux sont ceux qui furent scientifiquement analysés.

On a pu de cette façon voir que bien souvent le fétichisme de la chaussure s'était substitué à celui du pied, grâce à l'habitude qui faisait donner à l'enveloppe le charme du contenu. Ce fait résultait surtout de ce que l'on voit plus souvent le pied chaussé que le pied nu.

Ce fétichisme trouve généralement son origine dans un accident de pur hasard qui produit une association entre les émotions sexuelles et l'image du soulier de la femme. Le sentiment qui l'explique serait surtout un sentiment d'esthétique, car sa forme la plus fréquente, c'est le fétichisme de la chaussure élégante.

Ce fétichisme est simple, dégagé de toute autre perversion sexuelle, et les cas en sont assez rares. Nous allons en donner ici une observation pour confirmer ce que nous venons de dire :

Observation

(Due à Hammond, publiée par Kraft-Ebing dans sa *Psychopathia sexualis*)

Fétichisme du soulier. — M. Von P..., de vieille noblesse polonaise, trente-deux ans, m'a consulté, en 1890, au sujet de sa vita sexualis anormale. Il affirme être issu d'une famille tout à fait saine, mais être nerveux depuis son enfance et avoir souffert à l'âge de onze ans de chorea minor. Depuis l'âge de dix ans, il souffre beaucoup d'insomnie et de malaises neurasthéniques. Il prétend n'avoir connu la différenciation des sexes qu'à l'âge de quinze ans ; c'est de cette époque que datent ses penchants sexuels. A l'âge de dix-sept ans, une institutrice française l'a séduit, mais ne lui a pas permis d'accomplir le coït, de sorte que seule une excitation sexuelle (masturbation mutuelle) a pu avoir lieu. Au milieu de cette scène, son regard tomba sur les bottines très élégantes de cette femme. Cette vue lui fit une profonde impression. Ses relations avec cette personne dissolue se continuèrent pendant quatre mois. Durant ces attouchements, les bottines de l'institutrice devenaient un fétiche pour le malheureux jeune homme. Il commença à s'intéresser aux chaussures de dames et rôdait afin de rencontrer de belles bottines de dames. Le fétiche soulier prit sur son esprit un ascendant de plus

en plus grand. « Sicuti calceolus mulieris gallicæ penem tetigit, statim summa cum voluptate sperma ejaculavit. » Quand on eut éloigné celle qui l'avait séduit, il dut aller chez les puellæ avec lesquelles il avait recours au même procédé. Ordinairement cela suffisait pour le satisfaire. Ce n'est que rarement et subsidiairement qu'il avait recours au coït. Son penchant pour cet acte disparaissait de plus en plus. Sa vita sexualis se bornait aux pollutions dues à des rêves où seules les chaussures de dames jouaient un rôle, et à satisfaire ses sens avec des chaussures de femmes, apposita ad mentulam ; mais il fallait que la puella fît cette manipulation. Dans le commerce avec l'autre sexe, il n'y avait que la bottine qui l'excitât sensuellement, et encore la bottine devait être élégante, de forme française, avec talon d'un noir reluisant comme l'était la première. Avec le temps sont survenues des conditions accessoires : souliers d'une prostituée très élégante, chic, avec des jupons empesés et autant que possible des bas noirs. Le reste de la femme ne l'intéresse pas. Le pied nu lui est tout à fait indifférent. Aussi, au point de vue de l'âme, la femme n'exerce pas le moindre charme sur lui. Il n'a jamais eu des tendances masochistes, comme de vouloir être foulé aux pieds d'une femme. Avec les années, son fétichisme a pris un tel empire sur lui que, dans la rue, s'il aperçoit une dame d'un certain extérieur et chaussée d'une certaine façon, il est si violemment excité qu'il est forcé de se masturber. Une légère pression sur le pénis suffit à cet individu très neurasthénique pour provoquer une éjaculation. Les chaussures dans les étalages et, depuis quelque temps, la lecture même d'une simple annonce de magasin de chaussures suffisent pour le mettre dans un état d'émotion violente.

Les médecins les plus célèbres lui conseillaient de se marier et l'assuraient qu'aussitôt qu'il aimerait sérieusement une jeune fille il serait débarrassé de son fétiche. Le malade n'avait aucune confiance en son avenir ; pourtant il suivit le conseil des médecins. Il fut cruellement déçu dans cette espérance éveillée par l'autorité des médecins, bien qu'il se soit allié avec une dame que distinguent de grandes qualités physiques et intellectuelles. La première nuit de son mariage fut terrible pour lui ; il se sentit criminel et ne toucha pas à sa femme. Le lendemain, il vit une prostituée avec le « certain chic » qu'il aimait. Il eut la faiblesse d'avoir des rapports avec elle, à sa façon accoutumée. Il acheta alors

une paire de bottines de femme, très élégantes, et les cacha dans le lit nuptial ; en les touchant, il put, quelques jours plus tard, remplir ses devoirs conjugaux.

Au bout de quelques semaines, l'artifice employé n'avait déjà plus d'effet, son imagination ayant perdu de sa vivacité. Le malade se sentait excessivement malheureux et il aurait autant aimé mettre fin immédiatement à ses jours. Il ne pouvait plus satisfaire sa femme qui avait sexuellement de grands besoins et qui avait été très excitée par les rapports qu'elle avait eus jusqu'ici avec lui ; il voyait combien elle en souffrait moralement et physiquement. Il ne pouvait ni ne voulait révéler son secret à son épouse. Il éprouvait du dégoût pour les rapports conjugaux ; il avait peur de sa femme, craignant les soirées et les tête-à-tête avec elle. Il arriva à ne plus avoir d'érections. Il fit de nouveau des essais avec des prostituées ; il se satisfaisait en touchant leurs souliers et ensuite la puella était obligée « calceolo mentulam tangere », il éjaculait ou, si l'éjaculation ne se produisait pas, il essayait le coït avec la femme vénale, mais sans résultat.

Il regrette profondément d'avoir, malgré sa conviction intime, suivi le conseil funeste des médecins, d'avoir rendu malheureuse une très brave femme et de lui avoir causé un préjudice physique et moral. Quand même il se confesserait à sa femme et qu'elle ferait tout ce qu'il désire, cela ne lui servirait à rien, car il lui faudrait encore le « parfum du demi-monde ».

Le plus souvent, ce fétichisme du soulier ou de la bottine de la femme s'associe à une autre perversion : le masochisme, c'est-à-dire à ce besoin qu'éprouvent certaines personnes de rechercher la douleur pour retrouver le plaisir sexuel.

Et il est même difficile de concevoir l'amour de la chaussure féminine n'ayant pas comme base un instinct d'humiliation masochiste. La plupart de ceux qui portent leurs hommages au pied de la femme le font avec le plaisir d'être humilié, meurtri, piétiné. De nombreux cas soigneusement étudiés ont permis de démontrer cette association si fréquente d'une façon incontestable. Et on peut même dire que toutes les fois que dans un cas déterminé on ne peut retrouver l'origine du fétichisme, on peut

admettre sans crainte de se tromper qu'il est de nature masochiste.

Pour mieux montrer cette association, nous allons donner ici une observation d'un de ces cas de maso-fétichisme :

Observation

(Rapportée par le docteur A. Moll (de Berlin) et publiée par Kraft-Ebing dans son livre *Psychopathia sexualis.*)

O. L...., trente et un ans, comptable dans une ville wurtembergeoise, issue d'une famille tarée.

Le malade est un homme de grande taille, fort, avec l'aspect d'une santé florissante. En général, il est d'un tempérament calme ; mais, dans certaines circonstances, il peut devenir très violent. Il dit lui-même qu'il est querelleur et chicaneur. L... est d'un bon caractère, généreux ; pour la moindre raison, il se sent porter à pleurer. A l'école, il passait pour un élève de talent, avec un don d'assimilation facile. Le malade souffre de temps en temps de congestion à la tête, mais pour le reste il se porte bien, si ce n'est qu'il se sent déprimé et souvent mélancolique, par suite de sa perversion sexuelle, dont on lira plus loin la description.

Le malade donne sur le développement de sa vie sexuelle les renseignements suivants :

Dès sa première jeunesse, quand il n'avait que huit ou neuf ans, il souhaitait être chien et léchait les bottes de son maître d'école. Il croit qu'il est possible que cette idée lui ait été suggérée par le fait qu'il a vu comment un chien léchait les bottes de quelqu'un, mais il ne peut l'affirmer formellement. En tout cas, ce qui lui paraît certain, c'est que les premières idées sur ce sujet lui sont venues pendant qu'il était à l'état de veille et non en rêve.

A partir de l'âge de dix ans et jusqu'à quatorze ans, L... cherchait toujours à toucher les bottines de ses camarades et même celles des petites filles ; mais il ne choisissait que des camarades dont les parents étaient riches ou nobles. Un de ses condisciples, fils d'un riche propriétaire, avait des bottes d'écuyer, L..., en l'absence de son camarade,

prenait souvent ces bottes dans ses mains, se frappant avec sur le corps ou les pressait sur sa figure.

Après la puberté, le désir se porta exclusivement sur les chaussures de femmes. Entre autres, pendant la saison de patinage, le malade cherchait par tous les moyens l'occasion d'aider aux femmes et aux filles à attacher ou à ôter leurs patins ; mais il ne choisissait que des femmes ou des filles riches et distinguées. Quand il passait dans la rue ou ailleurs, il ne faisait que guetter les bottines élégantes. Sa passion pour les chaussures allait si loin qu'il prenait le sable ou la crotte qu'elles avaient foulé et le mettait dans son portemonnaie et quelquefois dans sa bouche. N'ayant encore que quatorze ans, L... allait au lupanar et fréquentait un café-concert uniquement pour s'exciter par la vue de bottes élégantes ; les souliers avait moins de prise sur lui ; sur ses livres d'école et sur les murs des cabinets, il dessinait toujours des bottes. Au théâtre, il ne regardait que les souliers des dames. L... suivait dans les rues et même sur des bateaux à vapeur, pendant des heures entières, les dames qui portaient des bottines élégantes ; il songeait en même temps avec enchantement comment il pourrait arriver à toucher ces bottines. Cette prédilection particulière pour les bottines s'est conservée chez lui jusqu'à maintenant. L'idée de se laisser piétiner par des dames bottées ou de pouvoir baiser ces bottines procure à L... la plus grande volupté. Il s'arrête devant les magasins de chaussures, rien que pour contempler les bottines. C'est surtout la forme élégante de la bottine qui l'excite.

Le patient aime surtout les bottines boutonnées très haut ou lacées très haut, avec des talons très hauts ; mais les bottines moins élégantes, même avec talon bas, excitent le malade si la femme est très riche, de haute position et surtout si elle est fière.

A l'âge de vingt ans, L... tenta le coït, mais ne put y réussir, « malgré les plus grands efforts », comme il le dit. Pendant sa tentative de coït, le malade ne songeait pas aux souliers, mais il avait essayé de s'exciter préalablement par la vue de chaussures ; il prétend que sa trop grande excitation fut cause de son échec. Il a tenté jusqu'ici le coït quatre ou cinq fois, mais toujours en vain ; dans une de ces tentatives, le malade, qui est déjà très à plaindre, a eu le malheur de contracter une « lues ». Je lui demandai comment il comprenait la suprême volupté ;

il me déclara : « Ma plus grande volupté, c'est de me coucher nu sur le parquet et de me laisser ensuite piétiner par des filles chaussées de bottines élégantes ; bien entendu, cela n'est possible qu'au lupanar ». D'ailleurs le malade prétend que, dans bien des lupanars, on connaît bien ce genre de perversion sexuelle des hommes. La preuve que cette perversion n'est pas très rare, c'est que les puellæ appellent les hommes de ce genre les clients « aux bottes ». Le malade a rarement exécuté l'acte tel qu'il serait pour lui le plus beau et le plus agréable. Il n'a jamais eu d'idées qui l'aient poussé au coït, du moins pas dans le sens d'une « inimissio penis in vaginam » ; il n'y pouvait trouver aucun plaisir. De plus, il a, avec le temps, pris peur du coït, ce qui s'explique suffisamment par l'échec de ses tentatives ; il dit lui-même que le fait de ne pouvoir achever le coït l'a toujours gêné.

Le malade n'a jamais pratiqué l'onanisme proprement dit, sauf les quelques cas où il a satisfait son penchant sexuel par l'onanisme avec des bottines ou par des pratiques analogues, il ne connaît pas ce genre de satisfaction, car, dans son excitation provoquée par les bottines, il s'en tient aux érections et c'est tout au plus si, parfois, il a un écoulement lent et faible d'un liquide qu'il croit être du sperme.

L'aspect du soulier seul et d'un soulier qui n'est porté par personne excite aussi le malade, mais pas dans la même mesure que le soulier porté par une femme. Des souliers tout neufs et qui n'ont pas encore été portés l'excitent beaucoup moins que les souliers qui ont été déjà portés, mais qui ne sont pas usés et ont encore l'aspect neuf. C'est ce genre de souliers qui excite le plus le malade.

Le malade est aussi excité par les bottines de dames quand elles ne sont pas portées. Dans ce cas, L.... se représente la dame pour compléter l'image ; il presse la bottine contre ses lèvres et son pénis. L.... « mourrait de plaisir » si une femme honnête et fière piétinait sur lui avec ses souliers.

Abstraction faite des qualités citées plus haut, telles que fierté, richesse, dinstinction qui, jointes à l'élégance de la bottine, offrent un charme particulier, le malade n'est pas insensible non plus aux qualités physiques du sexe féminin. Il a de l'enthousiasme pour les belles femmes, même sans penser aux bottines ; mais cette affection ne vise aucune satisfaction sexuelle. Même dans leurs relations avec l'idée des

bottines les charmes physiques jouent un rôle ; une femme vieille et laide ne saurait l'exciter, eût-elle les bottines les plus élégantes ; les autres parties de la toilette et d'autres conditions encore jouent un rôle important, ce qui ressort déjà du fait que ce sont les bottines élégantes, portées par des femmes de distinction qui produisent un effet particulièrement émotionnel sur lui. Une servante grossière, dans sa tenue de travail, ne l'exciterait pas, quand même elle serait chaussée de bottines les plus élégantes.

A l'heure qu'il est, ni les souliers ni les bottines ne produisent plus aucun charme sur le malade ; il ne se sent pas non plus attiré sexuellement vers les hommes.

Par contre, d'autres circonstances provoquent très facilement une érection chez lui. Si un enfant s'assied sur ses genoux, s'il pose la main pendant quelque temps sur un chien ou sur un cheval, il se produit chez lui des érections qu'il attribue, dans ces derniers cas, aux mouvements du corps.

Chaque matin, il a des érections et il est capable d'en provoquer en très peu de temps rien qu'en pensant qu'il touche des bottes comme il le désire.

Toute lecture qui touche de près à la sphère sexuelle du malade l'excite d'une manière générale ; ainsi, en lisant *La Vénus à la fourrure*, de Sacher Masoch, il est si excité que « le sperme ne fait que filer ».

Je le questionnai pour savoir si les coups qu'il recevrait d'une femme l'exciteraient ; il crut devoir répondre par l'affirmative. Il est vrai qu'il n'a jamais fait une expérience en ce sens ; mais quand une femme lui donnait, par plaisanterie, quelques coups, cela lui produisait toujours une impression très agréable.

Il éprouverait surtout un grand plaisir si une femme, même déchaussée, lui donnait des coups de pied. Mais il ne croit pas que les coups, par eux-mêmes, produiraient l'excitation : c'est plutôt l'idée d'être maltraité par la femme, ce qui peut se faire aussi bien par les injures que par les voies de fait. Du reste, les coups et les injures n'auraient d'effet que s'ils venaient d'une femme orgueilleuse et distinguée.

En général, c'est le sentiment de l'humiliation et du dévouement du caniche qui lui procure la volupté. « Si, dit-il, une dame m'ordonnait

de l'attendre, même par le froid le plus rigoureux, j'éprouverais, malgré la rigueur de la saison, une grande volupté. »

Je lui demandai si, en voyant la bottine, il était saisi d'un sentiment d'humiliation ; il me répondit : « Je crois que cette passion générale de l'humiliation s'est concentrée spécialement sur les bottines de dames parce qu'on dit, sous forme symbolique, qu'une personne « n'est pas digne de délier les cordons des souliers d'une autre » et qu'un subordonné doit être à genoux.

Les bas de la femme exercent aussi un effet excitant sur le malade, mais à un degré moindre et peut-être parce qu'ils évoquent l'idée de la bottine. Sa passion pour les bottines de dames a augmenté de plus en plus et ce n'est que dans ces dernières années qu'il a cru s'apercevoir d'une diminution de cette passion. Il ne va plus que rarement chez les filles publiques ; en outre, il est capable de se retenir. Pourtant, cette passion le domine encore entièrement et lui gâte tout autre plaisir. Une belle bottine de dame détournerait ses regards du plus beau des paysages. Actuellement, il va souvent, pendant la nuit, dans les couloirs d'un hôtel, prend des bottines de dames élégantes qu'il baise, qu'il presse contre sa figure, mais surtout contre son pénis.

Le malade, qui a une belle situation matérielle, a fait, il y a quelque temps, un voyage en Italie dans l'unique but de devenir sans se faire connaître le valet d'une femme riche et de haute position. Ce projet n'a pas réussi.

Son principal plaisir, c'est, comme il l'a déclaré toujours et sans que par des questions on lui ait suggéré sa réponse, la soumission à la femme, qui doit être placée bien au-dessus de lui et par sa fierté et par sa grande position sociale.

L'association du fétichisme et du sadisme, c'est-à-dire du besoin, pour éprouver de la volupté, de faire souffrir une personne de l'autre sexe, est un fait plus rare. Nous pouvons cependant en donner ici une superbe observation due à Blanche.

Observation

M. X..., âgé de trente-quatre ans, marié, est né d'un père et d'une mère qui avaient tout deux un tempérament excessivement nerveux ; sa mère principalement, qui vit encore et qui est âgée de soixante-

douze ans, a toujours été et est encore aujourd'hui dans un état presque permanent de surexcitation nerveuse et mentale.

Dans sa première enfance, M. X... a eu des convulsions très violentes auxquelles il a failli succomber. D'une intelligence extrêmement précoce, il savait lire à trois ans ; mais d'un autre côté il ne marchait pas encore et ses forces physiques étaient bien en retard sur ses facultés intellectuelles. Il avait aussi déjà une grande exaltation cérébrale et c'est à cette époque que remonte le début de la névrose dont il est atteint et dont il n'a jamais cessé, depuis, d'être tourmenté.

Vers l'âge de six ou sept ans, M. X... était déjà poussé par un instinct irrésistible à regarder les pieds des femmes pour voir s'il n'y avait pas de clous à leurs souliers ; lorsqu'il y en avait, la vue de ces clous produisaient dans tout son être un bonheur indéfinissable. Deux jeunes filles, ses parentes, logeaient dans sa famille ; il se rendait dans l'endroit où leurs souliers étaient déposés, il s'en emparait d'une main fiévreuse et frissonnante ; il touchait les clous, il les comptait, il ne pouvait pas en détacher ses regards, et le soir dans son lit il reportait sa pensée alternativement sur l'une ou sur l'autre de ces jeunes filles et il leur faisait jouer un rôle fantastique qu'il imaginait ; il voyait sa mère le conduire chez le cordonnier, il l'entendait commander de garnir de clous les souliers de sa fille, il voyait le cordonnier poser les clous et remettre les souliers à la jeune fille ; puis il cherchait à se rendre compte des sensations que celle-ci éprouvait en marchant avec ses souliers à clous ; enfin il infligeait à la jeune fille les tortures les plus cruelles, il lui clouait des fers sous les pieds, et en même temps il se masturbait ; mais ce n'était pas seulement pour se procurer la jouissance matérielle qu'on y trouve : c'était plutôt pour servir d'accompagnement à l'histoire fantastique qui charmait son imagination. Ces faits se reproduisaient assez fréquemment. M. X... ne tentait aucun effort pour les empêcher ou les éloigner ; il savourait sans remords le plaisir sensuel qu'il en retirait, il était encore un enfant et il ne comprenait pas la portée des actes auxquels il se livrait.

On le mit de bonne heure en pension ; ne voyant que très peu de femmes, il y fut moins surexcité ; il réfléchit, il s'examina et il pensa, par intuition, qu'il pouvait y avoir là un mal moral et une habitude dangereuse.

Il résolut alors énergiquement d'y mettre un terme; la lutte fut opiniâtre, mais elle n'aboutit qu'à rendre les crises plus rares ; il avait à soutenir des assauts terribles : la tête en feu, les membres raidis, les dents serrées, les poings fermés, il cherchait tous les moyens de calmer ses sens ; puis à cet état violent succédait tout à coup une prostration complète, il était comme anéanti et il n'avait plus ni volonté ni résistance.

Survint une nouvelle aggravation. Les accidents qui ne se manifestaient que la nuit et dans le lit se produisirent pendant le jour : alors qu'il était le plus appliqué au travail et qu'il espérait y trouver une diversion salutaire, il se sentait envahi par une force supérieure à sa volonté, une de ces histoires fantastiques dont il a déjà été question lui revenait à l'esprit, malgré lui, phrase par phrase et en même temps arrivait une érection qui aboutissait bientôt à une éjaculation, sans qu'il portât la main à la verge pour y aider, car, au contraire, il aurait voulu que l'éjaculation n'eût pas lieu parce qu'elle l'empêchait de continuer et de finir son histoire, et qu'il préférait de beaucoup le plaisir qu'il ressentait de l'histoire à celui que l'éjaculation lui procurait.

Cet état ne subit pas de variations notables pendant que M. X... fut en pension. Pendant les vacances, le mal augmentait, parce que M. X... se retrouvait nécessairement en compagnie de femmes et il augmenta plus encore pendant un séjour de quinze mois que M. X... fit à la campagne, chez une de ses parentes, après avoir terminé ses études; il voyait souvent deux jeunes filles, ses cousines, qui habitaient dans le voisinage et il passa ces quinze mois dans un état incessant de surexcitation; lorsqu'il était seul dans le jardin, assis sur un banc, il se racontait à lui-même une de ces histoires fantastiques dont les deux jeunes filles étaient naturellement devenues les héroïnes du moment; en même temps qu'il se racontait une histoire, il pressait sur sa verge à travers son pantalon et il éjaculait, si l'histoire durait assez de temps pour que le but de la masturbation fût atteint; mais, si son histoire était finie avant que l'éjaculation ait eu lieu, il s'en tenait là et cessait de se masturber; le lendemain et les jours suivants, il recommençait, en ayant soin de s'arrêter dès qu'il sentait que l'écoulement du sperme allait arriver. D'un autre côté, quand il était avec les jeunes filles, il cherchait à

voir les clous de leurs souliers. Une d'elles s'en étant aperçue, et sans que M. X... lui eût rien dit, ne manquait jamais, surtout lorsqu'elle avait des souliers neufs, de passer son pied sur le sien, en appuyant légèrement, de manière à lui faire sentir les clous. Ce contact amenait immédiatement une éjaculation occasionnée non pas par l'impression de la femme, mais par celle des clous. Plusieurs fois même, il lui est arrivé de prendre les souliers des jeunes filles dans l'endroit où ils étaient déposés et il lui suffisait de poser l'extrémité de sa verge sur les clous pour que, sans aucune pression de la main, l'éjaculation eut lieu aussitôt.

A l'âge de dix-huit ans, M. X... vint à Paris pour y étudier le droit; il vivait chez ses parents. Pendant son séjour à la campagne, il n'avait pas fait d'effort pour résister à ses entraînements, mais dès son arrivée à Paris il avait pris la résolution de recommencer la lutte qu'il avait déjà entreprise vainement à l'époque où il avait été mis en pension. Il ne réussit qu'à éloigner les accès; il s'estimait heureux quand il y échappait pendant deux semaines; mais la résistance n'était jamais plus longue, et quand elle s'affaiblissait, il se retournait instinctivement dans la rue pour écouter marcher les femmes; il avait acquis sur ce point une telle finesse d'ouïe qu'il se trompait rarement sur celles qui avaient des clous à leurs souliers; alors, tout son corps était agité par un frémissement voluptueux, de même que passant devant des boutiques de cordonniers, il voyait mettre des clous à des chaussures de femmes, ou même qu'il voyait exposées des chaussures de femmes, garnies de clous.

M. X... n'eut de trêve que deux fois : à l'époque où il était amoureux de jeunes filles qu'il voulait épouser. Quoique éperdument amoureux et prenant même certaines privautés qui n'étaient pas repoussées, il était maître de lui et ne satisfaisait pas ses désirs; mais l'amour ayant disparu en même temps que les projets de mariage qui n'avaient pas eu de suite, il retomba sous l'empire de ses idées; il se remit à se raconter ses histoires dans lesquelles les deux jeunes filles avaient le principal rôle et il se livra de nouveau avec fureur à ses pratiques de masturbation. Plusieurs années se passèrent ainsi.

Cependant, et peut-être avec quelque espoir de soulagement à ses souffrances, M. X... se maria, et durant les premiers mois qui suivi-

rent son mariage il eut pour la troisième fois une trêve dans les accidents, mais elle fut de courte durée. Vers 1868, des modifications notables se produisirent dans son état et, depuis, cet état est resté à peu près le même. A la vue des objets qui les provoquaient autrefois, les érections n'existent presque plus; et, par contre, les spasmes nerveux qui lui donnent, sans l'aide de la masturbation, le plaisir qu'il recherche ont accru d'intensité. M. X... éprouve en tout temps une douleur vague au sommet de la tête; il lui semble que cette partie du crâne est moins épaisse que le reste et qu'elle n'a que la consistance d'un cartilage; cependant c'est précisément cette portion de la paroi cranienne qui lui paraît exercer une compression sur son cerveau et il lui arrive souvent de saisir ses cheveux et de les tirer de toutes ses forces à cet endroit pour soulever cette région du crâne et faire cesser la compression; la douleur y est, par moments, très violente.

C'est là que commence le spasme, lorsque M. X... est en présence des objets qui le produisent: son cerveau semble entrer en ébullition et vouloir soulever le crâne; de là la sensation descend par la nuque, suit la colonne vertébrale et se répand dans les bras et dans les jambes, semblable à une secousse électrique; en même temps sa gorge se serre, sa poitrine se contracte et, d'après ce qu'on lui a dit, son visage s'anime, ses regards s'allument d'un feu étrange et sa physionomie prend une expression de stupidité sensuelle. Il éprouve un frémissement intérieur dans la verge, mais il n'y a pas d'érection et, s'il appuie la main sur son bas-ventre, il arrive par une légère pression à augmenter l'intensité du spasme et à en prolonger la durée. Cette intensité n'est d'ailleurs pas toujours la même, elle varie suivant les circonstances; elle est moindre, par exemple, si M. X... causant avec un cordonnier, celui-ci lui parle d'une manière générale des clous que l'on met aux chaussures de femmes; elle est plus forte s'il est question de femmes qu'il connaît, ou si au lieu de lui dire : *Mettre des clous à des bottines de femmes,* le cordonnier dit : *ferrer des bottines de femmes,* mieux encore *ferrer des femmes;* l'intensité augmente aussi graduellement si M. X..., après avoir vu des chaussures dans la boutique du cordonnier, les voit aux pieds d'une femme, s'il y a beaucoup de clous et si les clous sont gros, s'ils sont posés à des souliers plutôt qu'à des bottines et si la femme qui les porte est jeune, jolie et élégante.

L'impression est parfois telle qu'il est sur le point de s'évanouir, ou bien il est pris d'un rire nerveux et incoercible qui dure plusieurs minutes.

M. X... se procure encore ses spasmes en se faisant mettre à ses propres chaussures des clous qu'il garde pendant quelques heures et qu'il enlève ensuite pour les poser sur des morceaux de carton qu'il découpe en leur donnant la forme de la semelle d'une bottine de femme et surtout d'une femme qu'il a remarquée; il lui est arrivé aussi d'acheter des souliers de femmes, d'y faire mettre des clous devant lui et de les emporter; puis, quand il était seul, il touchait ces clous, il écoutait le bruit qu'ils faisaient en les posant par terre, enfin il les approchait de l'extrémité de sa verge, ce qui déterminait presque toujours une éjaculation.

En dehors de ces crises spasmodiques, M. X... est sujet à d'autres accidents qui se rapprochent de ceux déjà connus; c'est surtout quand il est plongé dans un travail absorbant, la tête dans les mains, méditant profondément sur une affaire, tout à coup, *ses idées* se présentent à son imagination, il tâche de les chasser, elles le harcèlent comme des furies; alors il sent comme un voile s'étendre sur son intelligence et y faire la nuit; ses yeux s'appesantissent, il se raconte à demi-voix une de ces histoires fantastiques et, en même temps, il se livre à la masturbation, soit directement, soit en serrant sa verge entre ses cuisses ou en la renversant sur sa chaise et en la comprimant de tout le poids de son corps.

La santé générale de M. X... a longtemps résisté, mais depuis un an elle s'est affaiblie et altérée. Après chaque crise M. X... est le plus souvent envahi par un sommeil irrésistible et, d'un autre côté, il dort mal la nuit; il a de fréquentes et longues insomnies; il est sujet à des douleurs très violentes à la nuque, surtout à la suite d'un spasme avec ou sans masturbation; il sent comme des marteaux frappant à coups redoublés pour repousser le crâne de dedans et de dehors; ces douleurs durent quelques heures, rien n'a encore pu les calmer; sa tête est entraînée en arrière et il a besoin de l'appuyer pour la soutenir. Depuis quelque temps il a des engourdissements et des fourmillements dans les membres inférieurs; les jambes lui semblent lourdes; il est encore bon marcheur, mais il a de la peine à monter; il est souvent tourmenté par la soif, il doit boire de grandes quantités d'eau; il souffre aussi de

granulations pharyngiennes. Les accidents qu'éprouve M. X... sont plus ou moins intenses, suivant les saisons : les mois de juin, juillet et août lui sont habituellement funestes; il est plus calme pendant les saisons tempérées et aussi pendant l'hiver, sauf les jours où les clous des chaussures de femmes laissent leur empreinte sur la neige ou sur la terre détrempée par de grandes pluies.

Pour compléter ce tableau, il reste à faire connaître M. X... au point de vue psychologique : M. X... est non seulement un homme intelligent, mais de plus il est très instruit en toute sorte de matières ; il a la passion de l'étude ; dans l'administration à laquelle il est attaché, il est considéré comme un employé très capable, très assidu et il est chargé de rapports très importants et très délicats, dont il s'acquitte d'une façon remarquable, aussi ses services sont-ils appréciés. En même temps qu'il a une grande puissance de travail, il a une imagination très exaltée ; il ressent très vivement les peines et les contrariétés comme aussi les joies et les plaisirs. La surexcitation cérébrale ira même parfois jusqu'à produire des illusions des sens et presque des hallucinations. C'est surtout dans les moments où il lutte contre *ses pensées* et contre les entraînements qui les accompagnent ; il lui semble alors qu'un second être lui est juxtaposable et lui fait entendre, par des paroles qui lui retentissent dans le cerveau, que la résistance est inutile. Quand il a succombé et que, désespéré, il prend la résolution énergique de ne plus céder, il croit entendre, toujours dans son cerveau, comme une voix qui lui fixe le jour où il cédera de nouveau. Cette voix qui lui semble être celle d'un être qui lui est étranger et non l'écho de sa pensée à lui-même ; il l'a entendue aussi pendant les intervalles les plus longs de calme qu'il ait eus, lorsqu'il était amoureux et avait le projet de se marier et plus tard pendant les trois premiers mois de son mariage, et c'était aussi pour lui indiquer le jour où il succomberait. Lorsque ce jour approche, M. X... redouble de précautions pour éviter tout ce qui pourrait aider à sa chute : il y met de l'amour-propre, c'est comme un duel entre l'être étranger et lui ; mais le jour arrivé, une sensation de langueur s'empare de toute sa personne, son intelligence s'obscurcit et la crise ne peut être évitée.

(Observation due à M. Blanche, parue dans l'article « Inversion du sens génital », par MM. Charcot et Magnan, *Archives de neurologie*, novembre 1882, n° 12.)

Maintenant que nous avons rappelé ce qu'étaient les perversions sexuelles et le fétichisme en particulier, après avoir, dans trois observations, montré quelles étaient les nombreuses manifestations, les formes variées du fétichisme, nous pensons pouvoir, sans crainte de nous tromper, classer parmi les fétichistes de la chaussure : Restif de la Bretonne.

Comparons plutôt ces trois observations à celle qui suit :

« Un homme manifeste, dès l'âge de quatre ans, un goût particulier pour la chaussure de la femme. A mesure qu'il grandit, ce goût ne fait que s'affirmer ; on le voit maintenant aimer les chaussures propres, élégantes, neuves et riches, pour en arriver à n'aimer plus que la mule de forme petite et à hauts talons. Poussé par ce goût immodéré, il offre ses hommages à toutes celles à qui la Nature a donné un petit pied. Partout, dans les rues et les carrefours, il recherche cet objet qui le charme. L'aperçoit-il, aussitôt il le suit partout, s'engageant malgré lui dans une quantité innombrable d'aventures amoureuses. Il ne recherche son plaisir que dans la vue d'un joli pied et éprouve à son contact le maximum de plaisir que l'on puisse ressentir.

» Non content de garnir sa pensée des nombreuses images de jolis souliers qu'il ait pu rencontrer, d'inventer sur ce motif nombre d'histoires romanesques, il garnit sa chambre de toutes les chaussures qu'il a demandées et reçues en cadeau, mais qu'il a su aussi dérober. Et pour ravir cet objet qui le charme, il emploie toutes les ruses possibles. Mais poussant cet amour aux suprêmes limites, il va surtout, pour glorifier ce soulier qui lui est si cher, se faire auteur. Enfin, quand après la mort d'une tendre amante il réclame à grands cris la fin de ses tourments, ne va-t-il pas demander que les mules de deux de ses maîtresses préférées soient enterrées avec lui ? »

Ne trouvons-nous pas de nombreux points communs entre ces observations et ne pouvons-nous pas de même affirmer que cette dernière est bien celle d'un fétichiste sexuel.

Or, cette observation résumée n'est autre que celle de Restif dont nous avons, au troisième chapitre, détaillé par le menu tous les faits de sa perversion sexuelle.

Reste maintenant à savoir si son fétichisme est pur ou formé par l'association de cette anomalie sexuelle avec le masochisme ou le sadisme.

Nous souvenant que le masochisme est une forme fréquemment associée au fétichisme, nous allons d'abord rechercher cette perversion. Jamais Restif, dans les explications qu'il donne de son goût immodéré pour la chaussure féminine, n'a laissé apercevoir le moindre sentiment masochiste et ce n'est que dans une de ses œuvres seulement où nous avons pu retrouver dans un passage très court l'apparition de cet instinct d'humiliation et de souffrance. Le voici, il est tiré de la nouvelle le « Joli Pied » et c'est Saintepallaie qui, en extase devant le soulier de sa belle, s'exprime de cette façon :

« Adorable fille ! Ah ! tout ce qui vous touche participe du charme divin qui vous environne ! Témoins inanimés du plus ardent amour ! j'envie votre sort ! je voudrais..... un seul instant avoir votre forme et votre destination ! être foulé par ce pied mignon, l'abrégé de toutes les grâces..... j'en sentirais davantage mon existence délicieuse..... »

Or nous nous rappelons encore que Saintepallaie n'est autre que Restif et que les sentiments que celui-ci exprime sont les siens propres. C'est là la seule manifestation qui témoigne d'un sentiment masochiste, car nulle autre part dans les œuvres de Restif nous ne l'avons rencontré.

Mais, à côté de ceci, dans *Monsieur Nicolas,* œuvre qui fut, on le sait, la confession de sa vie, il nous raconte que dès l'âge de neuf ans toutes ses pensées étaient pour le sexe des grâces.

« Je songeais à ces filles avec émotion, je désirais.... je ne savais quoi ; mais je désirais quelque chose, comme de les soumettre. »

Nous trouvons là, à n'en pas douter, l'apparition d'un léger penchant sadique. De même que pour le masochisme, cette citation est la seule où apparaisse cette perversion sexuelle. D'ailleurs, nous ne pouvons admettre que Restif fut *un sadique,* puisqu'il n'a jamais conçu haine semblable à celle que le

marquis de Sade lui inspira. Nous savons comme il jugeait ce dernier, qu'il était toujours préoccupé des faits de ce monstrueux marquis, qu'il le craignait beaucoup et comment il s'y prit en publiant *L'Anti-Justine*, pour réfuter le système de volupté du marquis de Sade. En effet, désireux d'éloigner de la pensée les mauvais instincts et le goût du sang que les œuvres du marquis de Sade avaient contribué à répandre, il n'hésita pas à écrire un livre : *L'Anti-Justine*, d'une obscénité peu ordinaire, où il prêchait l'inceste.

« Personne, dit-il, n'est plus indigné que moi des ouvrages de l'infâme de Sade, que je lis dans ma prison. Ce scélérat ne présente les délices de l'amour qu'accompagnées de tourments, de la mort même. Mon but est de faire un livre plus savoureux que les siens et que les épouses pourront faire lire à leurs maris ; un livre où les sens parleront au cœur ; où le libertinage n'ait rien de cruel pour le sexe des grâces ; où l'amour, ramené à la nature, exempt de scrupules et de préjugés, ne présente que des images riantes et voluptueuses. » (Préface de *L'Anti-Justine.*)

Lui-même s'excuse de faire paraître tout ce qu'il raconte, en disant qu'il le fait dans un but moral. Dans sa préface, il ajoute en effet : « *Mauvais livre, fait dans de bonnes vues* ».

La passion amoureuse de Restif pour les jolis pieds et les petites mules à hauts talons s'explique suffisamment par toutes les raisons qui en ont été données au début du troisième chapitre. Elle apparaît comme un cas de fétichisme simple, qui ne se complique ni de sadisme ni de masochisme. Mais on pourrait se demander si ce fétichisme de la chaussure n'était pas l'effet de la mode féminine à l'époque où vivait Restif. Car le XVIII[e] siècle fut le siècle du triomphe de la mode française ; toute l'Europe avait les yeux tournés vers la fameuse poupée de la rue Saint-Honoré et le goût si vif, si fin et si délicat des dames de l'époque avait pour la première fois sut mettre en valeur tout le charme du petit pied féminin. Dans leur livre : *La Femme au dix-huitième siècle*, MM. Edmond et Jules de Goncourt ont montré toute l'importance de cet attrait et la haute

considération dont jouissait alors les bons cordonniers ; laissons leur la parole : « Nous entrons dans le règne des artistes en tout genre, des modistes de génie, aussi bien que des cordonniers sublimes, uniques pour monter un pied et le faire valoir, lui donner la petitesse, la grâce, la tournure, la « lesteté » si vantée, si goûtée, si souvent chantée par le dix-huitième siècle, le je ne sais quoi enfin de ce pied de Mme Lévêque, la marchande de soie à la « Ville de Lyon », qui inspire à Rétif de la Bretonne *Le Pied de Fanchette*. Du pied de la femme, l'adoration du temps va aux hommes qui le chaussent avec ces charmants souliers de toutes couleurs, à bouffettes, à languettes, à boucles, à broderies, avec ces souliers de droguet blanc aux fleurs d'or, ou ces souliers au *venez-y-voir* garni d'émeraudes. Et voulez-vous l'air, le train, le ton de ces ouvriers gâtés par la mode et qui n'ont plus d'autre modestie que l'impertinence d'un petit-maître ? Allant commander chez l'un d'eux une paire de souliers pour une dame qui était à la campagne, le chevalier de la Luzerne est introduit dans un cabinet charmant. Il y admire une commode de travail le plus riche, garni dans ses compartiments de portraits des premières dames de la cour : c'est la princesse de Guéménée, c'est Mme de Clermont. Tandis qu'il s'extasie : « Monsieur, vous êtes bien bon de faire attention à ces choses-là », dit en entrant, dans le négligé le plus galant, l'artiste, le grand Charpentier. Et comme M. de la Luzerne s'exclame : « Ah ! quel goût, quelle élégance ! — Monsieur, vous voyez, reprend Charpentier, c'est la retraite d'un homme qui aime à jouir..... Je vis ici en philosophe. Ma foi ! Monsieur, il est vrai que quelques-unes de ces dames ont des bontés pour moi, elles me donnent leurs portraits ; vous voyez que je suis reconnaissant, et que je ne les ai pas mal placés ». Puis sur le modèle de souliers que lui présente le chevalier : « Ah ! je sais ce que c'est, je connais ce joli pied, on ferait vingt lieues pour le voir ; savez-vous bien qu'après la petite Guéménée, votre amie a le plus joli pied du monde ? » Et comme le chevalier va se retirer : « Sans façon, si vous n'êtes pas engagé, restez à manger la soupe. J'ai ma femme qui est jolie, j'attends quel-

ques autres femmes de notre société fort aimables, nous jouons Œdipe après dîner..... ». Et cette impertinence suprême, Charpentier n'est pas seul à l'avoir ; il la partage avec ses rivaux, avec Bourbon, le cordonnier de la rue des Vieux-Augustins qui fournit la cour et chausse le joli pied de Mme de Marigny. En habit noir, en veste de soie, en perruque bien poudrée, il faut entendre celui-ci dire à une grande dame : « Vous avez un pied *fondant,* Madame la marquise... ». Et de quel air il prend le soulier fait par son devancier et lance le mot de mépris : « Mais où avez-vous été chaussée ? »

L'amour de Restif ne fut pas, comme on pourrait le penser après ce tableau de la mode à son époque, l'exagération d'un goût dicté par la toilette féminine, car s'il en eût été ainsi, le goût de Restif eût varié avec la mode et après avoir idolâtré les hauts talons, il aurait honoré ensuite les talons plats. Ce qu'il ne fit jamais. Il est certain que la forme de chaussure mise en vogue par les élégantes du XVIIIe siècle eut une influence sur son fétichisme. Et sans l'avoir fait naître, il est évident que cette mode lui a donné toutes les occasions propices pour développer sa perversion sexuelle.

Son fétichisme fut et reste le type parfait du fétichisme du pied et de la chaussure ; et Restif, en se faisant, par ses œuvres, l'interprète, le propagateur de cet amour, en s'en faisant toute sa vie l'apôtre, mériterait de donner son nom à cette manifestation sexuelle. Puisque le marquis de Sade et Sacher Masoch ont donné leurs noms aux pratiques amoureuses décrites dans leurs ouvrages, pourquoi ne pas donner au fétichisme simple de la chaussure le nom de « *resticisme* ».



CONCLUSIONS

L'analyse que nous avons faite de la vie de Restif de la Bretonne et du contenu de la plupart de ses ouvrages nous permet de formuler quelques considérations que nous rédigerons en manière de conclusions de notre travail.

Restif de la Bretonne, considéré comme un être original par ses contemporains et par les critiques littéraires qui étudièrent son œuvre, fut, en effet, atteint de déséquilibre mental constitutionnel.

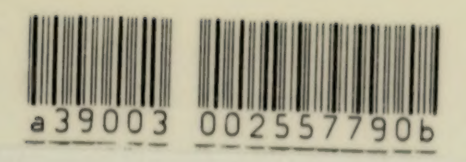
Les caractères principaux de ce déséquilibre mental furent : la subexcitation maniaque permanente, la constitution paranoïaque (hypertrophie du moi, susceptibilité, méfiance), la mythomanie, l'érotomanie, les perversions sexuelles (impulsions à l'inceste, fétichisme).

Sur ce dernier caractère, en effet, l'amour que Restif a toujours manifesté pour les petits pieds et les jolies chaussures de femmes est bien une manifestation pathologique de son instinct sexuel. Il ne doit pas être regardé, ainsi qu'on l'a soutenu, comme l'effet d'une mode féminine, comme un goût partagé avec ses contemporains, ni comme un produit d'une activité sexuelle normale.

Cette aberration sexuelle, par son apparition précoce dans l'enfance, par sa persistance durant toute la vie, par sa nature, par sa forme et son intensité, par ses conséquences, par son caractère obsédant, doit être désignée du nom de fétichisme pathologique, suivant la terminologie en usage en médecine psychiatrique.

Le fétichisme de Restif de la Bretonne fut un fétichisme pathologique simple, en ce sens qu'il ne se compliqua jamais, du moins apparemment, de sadisme, de masochisme ou d'inversion sexuelle. Mais ce fut un mélange mal défini de fétichisme corporel (petit pied) et surtout de fétichisme des objets (jolies chaussures de femmes).

IMPRIMERIE MODERNE, 8, RUE PAUL-BERT. — BORDEAUX.


a39003 002557790b